

M Cidoux était un riche propriétaire de X et, comme tous les riches propriétaires, il n'avait pas grand-chose à faire ; malgré cela, il trouvait encore le temps de lire et sa conversation était variée et parfois même spirituelle.

Il était bien connu dans sa petite ville qu'il habitait depuis sa naissance et ses concitoyens auraient cru qu'on leur avait changé leur patrie, s'ils avaient cessé de voir sa bonne face aux couleurs un peu éclatantes, toujours souriante et ornée d'une barbe blonde et touffue. Inutile de dire qu'il était un peu obèse, qu'il aimait la bière et le tabac, et que ses deux dents de devant étaient un peu échanquées et jaunies par la pipe.

Aussi il faisait plaisir à voir et l'on ne parlait jamais de lui dans X sans l'appeler ce bon M. Cidoux. C'est qu'il était bien bon, M. Cidoux, il n'avait jamais fait de mal à personne et il avait même souvent fait du bien dans sa vie, quand il ne devait rien sacrifier pour cela qu'un peu d'argent (et il en avait beaucoup). Et puis, quand il rendait un service, ou quand il le refusait, c'était toujours avec tant de bonne grâce. Il riait souvent et il aimait que l'on rît autour de lui. Comment ne l'aurait-on pas aimé ? Pouvait-on l'accuser d'égoïsme parce qu'il avait refusé plusieurs fois de se déranger ou de se compromettre <2> pour être utile à un ami ? Mais cela aurait été pénible de changer ainsi ses habitudes et il ne voulait faire de peine à personne.

Eh bien croiriez-vous que malgré tout, sa belle sœur Ursule trouvait sa philanthropie un peu intéressée, qu'elle l'accusait de ne faire le bien que pour s'épargner le spectacle toujours désagréable de la douleur ? Oh, elle, quand elle rendait quelque service, ce n'était pas ~~dans un but d'intérêt~~ pour se procurer un avantage personnel (du moins immédiat), ce n'était pas pour satisfaire un instinct, c'était pour obéir à une règle inflexible, et ceux qu'elle secourait s'en apercevaient bien ; aussi aimaient-ils mieux les bienfaits de M. Cidoux qui avait toujours l'air de vous prier de les accepter comme s'il vous demandait un service, sans sembler d'ailleurs jamais douter que vous ne fussiez prêt à le lui ~~accord~~ rendre.

Mon Dieu, la tante Ursule n'avait peut-être pas tout à fait tort il était bien un peu, un peu égoïste ; mais il y avait des nuances qu'une dévote n'est pas capable d'apprécier ; pour elle il y a deux sortes d'hommes, les justes et les pécheurs ; pour nous il y en a mille et d'abord le naturaliste distinguera deux ordres dans la grande classe des égoïstes. Le premier est caractérisé par un abdomen généralement un peu développé, une face pleine, réjouie, un peu rouge, des gestes brusques, une physionomie souriante, un voix forte, sonore, bien sombre <3> et souvent entrecoupée par le rire. C'est l'égoïste épicurien, l'égoïste bon enfant, l'égoïste sympathique. Le second ordre présente les caractères inverses. Petits, maigres, souffreteux, les individus qui en font partie sont timides, parlent bas comme s'ils craignaient de se fatiguer la poitrine ; ils ~~ne se~~ sont défiants et ils ne seront jamais à personne quand même il ne leur coûterait rien, car on ne peut savoir ce qui peut arriver et il ne faut pas dépenser ses forces inutilement. Voilà l'égoïste chicanier. Le naturaliste peut même aller plus loin et découvrir quelle est la cause de ces différences. C'est l'estomac ; rien n'est plus malheureux qu'un égoïste qui a un mauvais estomac, mais en revanche qu'un égoïste est ~~un~~ heureux quand sa digestion ne le tracasse jamais ; pour le premier l'épicurisme est impossible et il lui faut alors porter son attention sur des vétilles, devenir tracassier pour les autres et pour lui-même ; les sensations physiques sont pour lui des douleurs et il doit s'abstenir de sensations agréables s'il ne veut les payer très cher. Quant aux plaisirs de l'ordre moral il ne les connaîtra jamais, parce qu'il sera envieux des joies d'autrui. Or quand un égoïste est malheureux, il est méchant ; quand il est heureux, il est bon ; c'est dans l'ordre ; mais ce mal et ce bien ne peuvent qu'augmenter avec le temps ; bon, l'égoïste est heureux parce qu'il est aimé ; méchant, il devient triste, aigri <4>, acariâtre parce qu'il est haï ; et cet enchaînement de causes et d'effets ne fait qu'accentuer les différences qui existent entre les individus de ces deux ordres, à mesure qu'ils avancent en

âge. Eh bien, M. Cidoux était de la première catégorie, et c'est pourquoi on l'aimait et certains justes peut-être (désintéressés dans ce monde, égoïstes en ce qui concerne l'autre) sont-ils de l'ordre des égoïstes chicaniers et c'est pourquoi on ne les aime pas. Mais vous pensez bien que la tante Ursule ne pouvait pas comprendre cela.

Dans tous les cas, elle était seule de son avis dans X ; tout le monde savait que M. Cidoux était très bon et ~~on~~ vous ne l'auriez pas su que quelqu'un se serait chargé de vous l'apprendre ; ce quelqu'un c'était M^{me} Cidoux qui ne perdait jamais une occasion de chanter les louanges de son mari. Petite, boulotte, active, simple, elle avait reçu comme sa sœur Ursule une éducation très religieuse, mais elle n'en profitait pas pour n'avait pas son habileté à découvrir les péchés et les travers d'autrui et elle ne cherchait pas en morale midi à quatorze heure. Mariée assez jeune, elle n'avait jamais eu pour son mari un amour romanesque ; elle avait pour lui une affection susceptible de durée et elle ne recherchait en lui que les qualités qu'il possédait et non des délicatesses de sentiments qu'elle n'y aurait pas trouvées et qu'elle n'eût peut-être pas été à même d'apprécier. Toujours de bonne humeur, il lui avait <5> fait la vie douce et elle le voyait aimé de tous ; aussi le regardait-elle comme la bonté même et elle s'ingéniait à flatter ses manies, à lui épargner toute peine, et au besoin à être bonne comme lui. À force de le dorloter, elle l'avait peut-être rendu un peu plus égoïste ; mais, en somme, c'était bien là la femme qu'il fallait à M. Cidoux.

Et dire qu'il aurait pu épouser Ursule ! Qu'il eût été malheureux. Mais la providence ne fait pas de ces coups-là. Les gens comme M. Cidoux sont nés heureux, et s'il leur arrivait quelque malheur, ils seraient ce que l'histoire naturelle appelle des monstres.

Le 20 janvier 1881, M. Cidoux était si bon qu'il donnait un bal. « Qu'il est bon (C'est M^{me} Cidoux qui parle) quand on pense qu'il ne pourra pas passer sa soirée en robe de chambre, à fumer sa pipe et à jouer au bézigue avec son ami Trognard ; lui qui le fait tous les soirs ; au lieu de cela, il va falloir d'abord se mettre en quatre toute la journée, il ne pourra s'asseoir nulle part dans la maison sans qu'on vienne le déranger au bout d'un instant, car tous nos meubles vont être en révolution ; et puis le soir il devra se plier aux mille minuties de la toilette officielle, lui qui n'y est guère accoutumé et qui porte toujours des vêtements larges et commodes. Ah ce n'est pas Trognard qui ferait de ces choses-là pour sa nièce. Car, c'est pour sa nièce ; oh, il faut que ce soit elle. C'est qu'il l'a toujours bien aimée ; <6> quand Juliette était petite, il la prenait sur ses genoux, se laissait tirer la barbe, et il lui achetait des bonbons. Ah cet homme-là était bien né pour être père. Et dire que... Mais enfin maintenant il n'est plus temps. ~~Maintenant~~ Aujourd'hui les bonbons n'ont plus cours ; il faut autre chose pour mériter les bonnes grâces d'une fillette de dix-sept ans ; et il n'hésite pas, il débourse cette nouvelle monnaie, quoique il lui en coûte davantage. Faut-il qu'il soit bon ? »

Elle en était là de son monologue quand elle s'aperçut qu'elle perdait son temps ; et cette petite femme active recommença à courir dans toute la maison, donnant des ordres à deux ou trois domestiques ahuris, qui peu habitués à ce remue-ménage, maudissaient *in petto* la bonté de M. Cidoux.

Qu'était-ce que Juliette ? C'était le fruit de l'union la plus mal assortie qui fut jamais. M. Fauvel, frère de M^{me} Cidoux et de la tante Ursule était un homme grand, maigre, coiffé plat, tout droit, ne pliant jamais, comme si son faux col, étroit, raide, et haut, dont les deux pointes lui avaient fait au-dessous du menton, deux petites cicatrices, l'en eût empêché en emprisonnant son cou. À 56 ans il était gris, à 30 ans il avait été brun, mais il n'avait pas été plus jeune. Entré dans un bureau dès l'âge de 20 ans, il avait depuis lors fait l'étonnement de ses camarades <7> par son assiduité. Son avancement, sans être extraordinaire, avait été assez rapide et il se trouvait en 1881 directeur d'administration à X, sa ville natale. Plein de morgue administrative, ami du décorum ; il était poli, mais d'une froideur hautaine, avec ses inférieurs et avec le public masculin, poli et ~~d'une~~ plein d'afféterie avec les dames ; poli, mais d'une froideur respectueuse avec ses supérieurs. Il ne s'asseyait qu'avec des précautions infinies, des soins vraiment paternels pour les [plis ?] de sa redingote, et semblait dans tous ses mouvements obéir à des lois mathématiques.

On ne l'aimait pas, ou plutôt pour l'aimer il fallait bien le connaître, savoir que dans cet automate il y avait un excellent cœur ; ~~et que~~ son défaut, ou sa qualité, était un sentiment exagéré des devoirs que lui imposait sa dignité personnelle ; il est rare que ce sentiment nous rende méchant ; il est rare qu'il nous fasse aimer. M. Fauvel était ennuyeux parce qu'il croyait qu'un homme sérieux devait l'être ; il était prêt à tous les sacrifices, parce qu'il ~~était~~ est indigne d'un homme de reculer devant son devoir.

Or donc en 1863, M. Fauvel dont la position administrative était déjà brillante, était en résidence à Trouville, et parmi les baigneuses de tout genre qui s'y étaient donné rendez-vous, on remarquait une mère et sa fille ; celle-ci qui était jolie <8> comme un cœur, fit immédiatement une foule de conquêtes. On la voyait partout où l'on va pour se faire voir ; elle était la *great attraction* de tous les bals, de toutes les promenades. Elle prenait beaucoup de plaisir à se voir entourée d'une foule d'adorateurs, et sa mère était plus joyeuse qu'elle encore. Elle n'avait que 16 ans et on avait par conséquent bien le temps de la marier. Et pourtant M. de la Bichonnière, un habitué des villes d'eaux, un prophète du *high life*, M. de la Bichonnière qui avait une grande expérience du monde, déclara que malgré sa beauté, elle resterait toujours dans la catégorie des filles pour lesquelles on cherche perpétuellement des maris, pour lesquelles on ne trouve que des amoureux, ardents, mais prudents. C'est qu'il avait observé les allures de la mère, les pièges qu'elle tendait autour d'elle pour attirer à sa fille de nouveaux courtisans, les secours adroits qu'elle apportait à la coquetterie encore inexpérimentée de M^{lle} Émilie qui ne savait pas toujours tenir la balance égale entre ses amoureux. À ces signes, M. de la Bichonnière ne pouvait se tromper, sa prophétie devait s'accomplir et pourtant elle ne s'accomplit pas.

Comment un homme comme M. Fauvel devint-il amoureux de cette fillette de 16 ans ? On peut dire ~~que~~ ~~la~~ qu'une chose ~~est~~ pareille est invraisemblable ; on ne peut pourtant pas dire qu'elle est impossible ; car elle arrive à tout instant. Mais <9> ce qu'on pouvait affirmer, c'est qu'une fois lancé, il ne s'arrêterait pas au bord de l'abîme, comme tous ces paillons, en apparence si étourdis. C'est ce qui arriva ; M. Fauvel fréquenta assidûment pendant huit jours ce casino où on ne l'avait jamais vu puis il hasarda sa demande. Émilie pleura d'abord ; ~~elle~~ M. Fauvel était ennuyeux et grave ; il avait 38 ans et elle avait à ses pieds cent jeunes gens plus beaux, plus élégants, plus spirituels et plus riches ; mais sa mère lui fit comprendre que la saison s'avavançait, qu'avec elle disparaîtraient ces myriades d'amoureux dont on n'entendrait plus jamais parler ; qu'elle n'avait rien et que M. Fauvel avait de la fortune et une position ; qu'il fallait saisir une occasion qui ~~ne devait~~ pouvait ne plus se représenter et M^{lle} Émilie chez qui le sens pratique ~~devançait~~ n'attendait pas le nombre des années se rendit à ces bonnes raisons.

On rit beaucoup à Trouville et M. de la Bichonnière qui n'était pas guéri de sa manie prophétique déclara qu'une catastrophe était inévitable et qu'elle ne se ferait pas attendre plus de trois ans. M. de la Bichonnière se trompait encore.

Juliette naquit à Trouville et comme M^{me} Fauvel ne pouvait [la] nourrir, fut ~~envoyée confiée à une bonne~~ envoyée en nourrice en Normandie, où elle resta trois ans. Pendant ce temps, M^{me} Fauvel <10> s'amusa beaucoup ; son mari venait d'être nommé à Paris et il y avait beaucoup de relations. Tous les jours c'était une nouvelle fête dont Émilie était la reine : elle y allait seule comme on peut supposer ; son mari était toute la journée au bureau et elle ne le voyait guère ; cela n'empêcha pas qu'elle lui resta fidèle ; certes ce n'était pas son amour pour son mari qui l'empêchait de succomber, mais elle n'en avait pas le temps, et d'ailleurs le nombre d'adorateurs empêchait qu'elle en remarquât un seul.

Ce beau temps ne dura pas. M. Fauvel fut envoyé à X sur sa demande et Émilie tomba brusquement du brouhaha de la capitale au calme plat de la province. Là tous les ennuis l'attendaient ; la longueur des journées, les visites de la tante Ursule, les coups d'épingle dont cette dévote assaillait chaque jour ~~une~~ ~~personne~~ cette belle sœur qu'elle ne comprenait pas et qui ne lui était pas sympathique.

Pour se distraire, elle Mme Fauvel avait sa fille qui lui était revenue de Normandie. Séparée d'elle pendant trois ans, elle n'avait pas pour elle cette affection maternelle profonde qui ne s'acquiert que pendant les premières années. Mais la petite était si jolie qu'il n'y avait pas moyen de ne pas l'aimer. Sa mère l'embrassait, la gâtait, l'habillait, lui mettait des fleurs dans les cheveux et croyait l'aimer mieux que personne. <11>

II

Il était neuf heures, et comme dans les petites villes, on va en soirée de bonne heure, M. et M^{me} Cidoux pouvaient d'un moment à l'autre s'attendre à voir paraître leurs invités. Les salons étaient magnifiques et vides encore, ils réjouissaient les yeux et le cœur de M^{me} Cidoux. Le brillant du parquet, les longues rangées de chaises aussi régulièrement alignées qu'un régiment prussien, les fleurs répandues partout avec plus de profusion que d'élegance de goût, lui prouvaient que ses ordres avaient été fidèlement exécutés. Elle prenait plaisir à voir les lignes infinies de bougies ~~don~~ et de lustres dont deux glaces placées en face l'une de l'autre donnaient l'illusion.

Deux domestiques, vieux serviteurs de la famille Cidoux, vêtus d'habits noirs pour la circonstance, se tenaient debout dans l'antichambre ; mais, gênés par leur grandeur nouvelle, ils n'osaient faire aucun mouvement, de crainte de froisser leur brillant costume et ils ne semblaient connaître d'autre position que celle du soldat sans armes. Pendant que deux serveurs, venus de l'hôtel de la Couronne portaient le même costume avec aisance. La figure fraîche, bien portante et bien rasée, entre deux favoris pseudo-judiciaires, ils regardaient avec mépris, ces faces ridées <12> et vieillottes, ces ~~fa~~ cheveux blancs incorrectement peignés, ces deux têtes sans noblesse qui semblaient jurer avec le col rasé et la cravate blanche dont elles étaient encadrées.

Quant à M. Cidoux, il portait sans doute l'habit noir avec moins de dignité que ses serveurs ; mais on voyait que ce vêtement n'était pas pour lui un objet de terreur comme pour ses domestiques. Au contraire, ~~il~~ le bonhomme ne prenait pas de ménagement avec lui, comme avec un vieil ami pour lequel on ne se gêne pas. Il l'avait mal entré, et il lui permettait toutes sortes de plis incorrects, malgré les recommandations de sa femme. Peut-être sous ~~la face~~ le masque impassible des serveurs, se cachait-il un grand étonnement de voir un habit traité de la sorte ; mais on n'en a jamais rien pu savoir.

M. Cidoux aurait voulu s'asseoir en attendant que le monde vînt. Mais est-ce qu'on ~~peut~~ pouvait rester assis dans ces grandes halles vides où on ne se croyait pas chez soi ? Tous les petits meubles, tous les objets qui donnaient à son salon sa physionomie, son individualité, M. Cidoux ne les voyait plus. Car ils étaient entassés, pour faire place aux danseurs, dans les pièces où les invités ne devaient pas pénétrer. Aussi il n'était pas plutôt installé sur une chaise, au milieu de tant d'autres chaises vides qui semblaient l'inviter à se lever, qu'une force invincible le poussait, et qu'il était debout. Il semblait condamné au <13> mouvement perpétuel, lui qui aurait eu tant besoin de repos pour se préparer à la nuit qu'il allait passer. Il allait du petit salon dans le grand salon, puis du troisième salon dans le grand et dans le petit salon. Il se serait beaucoup ennuyé ~~pendan~~ entre 8 heures $\frac{3}{4}$ et 9 $\frac{1}{4}$ s'il n'avait eu une occupation absorbante ; il mettait ses gants. Ceux-ci y mettaient de la malice ; ils se laissaient sans trop de résistance, enfiler jusqu'au fond. Plein d'espoir, M. Cidoux s'apprêtait à les boutonner, et c'est là que ses gants l'attendaient ; ses efforts étaient vains ; l'ennemi ne reculait pas d'une semelle ; de temps en temps, l'assaillant croyait triompher ; un bouton s'introduisait à moitié dans la boutonnière ; il ne s'agissait plus que de lui faire franchir l'autre bord ; et alors ~~une nouvelle tentative suprême commençait ; mai~~ M. Cidoux, croyant le succès certain, recommençait une tentative suprême avec une agitation fébrile. Faute immense ! D'impatience, sa main se gonflait et fournissait à l'assiégé, à demi forcé des avantages nouveaux. Le bouton se dégageait de la boutonnière et des résultats si péniblement acquis étaient compromis en un instant.

Si M. Cidoux était agité, M^{me} Cidoux l'étaient bien davantage. Elle avait à chaque instant de nouveaux ordres à donner. <14> Et elle parcourait ses salons cent fois par quart d'heures sans pitié pour sa traîne. On l'entendait à chaque instant un bruit de robe de soie qui se dirigeait vers le buffet ou vers l'antichambre.

M. Cidoux venait de mettre le bouton de son premier gant quand le premier invité entra, et à partir de ce moment, les demoiselles et les cavaliers, les dames et les pères nobles se succédèrent avec tant de rapidité

qu'il n'eut jamais le temps de boutonner son second gant. On ne perdit pas une minute. À 9 heures ½ toutes les demoiselles étaient installées sur leurs chaises et on voyait papillonner autour d'elles toute la fleur de X.

Il y avait là toutes les variétés d'habit noir ; car on ne dansait pas souvent à X et comme on n'en sortait guère, chacun avait gardé la mode du premier bal auquel il avait assisté ; ce n'était pas la peine de faire faire pour chaque soirée tout un habillement neuf. On voyait des pans d'une longueur démesurée, et de petits pans, pas plus longs que ça qui semblaient voltiger quand ces messieurs se penchaient pour saluer ces dames. Il y avait des tailles longues et des tailles courtes, des gilets décolletés et d'autres à demi montants, de tout enfin.

On remarquait le contrôleur, avec sa petite barbe jaune un peu hérissée, aux poils rares ; sur sa tête de petits cheveux <15> d'un jaune un peu plus clair que sa barbe, dispersés sur les côtés de la tête avec un petit toupet au sommet, autour de ce toupet le vide ; cet état de dispersion de sa chevelure la rendait rebelle au peigne. Il était maigre de corps et de figure et son nez mince et droit portait un lorgnon. Il avait 36 ans et dansait beaucoup.

Il y avait aussi le petit surnuméraire ; 21 ans, taille minuscule, figure fraîche et rose ; des cheveux taillés aux enfants d'Édouard avec une raie au milieu ; des moustaches qui ne se révélaient que par les odeurs qu'il y mettait ; Nez gros et relevé ; yeux en boules de loto ; parlant beaucoup aux hommes de ses bonnes fortunes, aux dames des ~~chasses~~ terres que ses parents possèdent en Normandie. Celui-là a un tout petit habit qui semble ne le toucher qu'aux emmanchures, et qui lui donne des ailes.

Citons enfin le substitut, récemment envoyé en disgrâce à X. Il est grave, compassé, ne danse que de temps en temps. Sans esprit, il cherche seulement à faire voir qu'il appartient à la magistrature, par la rigidité de son maintien et la correction de sa tenue et encore ~~peut être~~ si les serveurs avaient seulement raccourci leurs côtelettes d'un petit centimètre, ils auraient eu ~~peut-être~~, plus que lui, l'air de magistrats. Son habit est long ; les pans lui traînent jusque sur les mollets et quand il marche ou qu'il danse, tout reste collé, le <16> le long de ses jambes.

Et bien d'autres qui sont très assidus auprès de ces demoiselles. Et ces demoiselles en étaient enchantées ; mais un observateur impartial n'aurait pas été de l'avis de ces demoiselles, et il aurait compris pourquoi M^{me} Fauvel qui n'avait pas eu le temps à Paris de donner raison à M. de la Bichonnière, n'en avait pas eu l'occasion à X. Tout au plus y avait-il quelques officiers qui semblaient plus distingués que les autres cavaliers ; mais ils étaient venus exprès pour le bal, de la garnison voisine.

Il y avait bien aussi deux jeunes gens, M. Flicotin et M. Valence ; ~~qui~~ mais ceux-ci montraient peu d'empressement auprès de la jeunesse de X, ils s'étaient bornés à quelques invitations indispensables. Flicotin était depuis deux ans à X comme receveur particulier, et il n'avait pas tardé à lier connaissance avec Jean Valence qui venait de temps en temps passer quelques jours ~~à X~~ dans les environs de X. Peintre paysagiste de talent, il avait son atelier à Paris, mais il ne passait jamais trois mois sans venir, pour cinq ou six jours, auprès de la famille qui habitait une petite maison à un kilomètre de la petite ville où se passe cette histoire. Toutefois il ne connaissait personne à X, ne s'inquiétait pas des cancans qui en faisaient la vie, et, du moment qu'il était à la campagne, il ne venait pas de la ville.

Ni grand, ni petit, ni maigre, ni gras ; il avait de petites moustaches <17> blondes, des yeux bleu, distraits et fins. Il avait bonne tournure et portait l'habit noir avec cette aisance élégante qui ne s'acquiert pas. Homme d'esprit et de goût, il avait une conversation ~~attachante~~ attrayante pour qui était capable de le comprendre, mais à X il était un peu dépaysé ; il voyait peu les jeunes gens de la ville, et quand il les voyait, il ne les écoutait guère. Les hâbleries amoureuses du petit surnuméraire l'intéressaient peu ; mais elles l'empêchaient de prendre à son tour la parole ; et au milieu de cette société proluxe, il passait pour un rêveur peu spirituel. Seul Flicotin avait pu être son ami et s'en faire un ami.

« Eh bien Jean tu ne sembles pas bien enthousiaste des beaux yeux de ces demoiselles. »

Et le fait est que les beaux yeux de ces demoiselles ne pouvaient pas avoir beaucoup de charme pour un peintre, s'entend pour un peintre idéaliste comme était Jean. Elles étaient toutes de la mémé couleur. Ce n'était pas le blond, ni le brun, ni le châtain, ni le roux d'ailleurs ; c'était cette couleur village qu'ont toutes les jeunes filles dans une commune de moins de 3 000 habitants. Vous devez la connaître pour peu que vous ayez habité la campagne ; il y a des poils blonds foncé, il y a des poils brun clair, tous ont un certain

éclat de pommade dû peut-être à la pommade, et ne s'accrochent que d'une coiffure lisse. ~~Il y a là~~ C'est comme si on avait voulu réunir sur la même tête <18> des échantillons de cheveux de toutes les races humaines. Il y a de ces chevelures dans tous les villages ; vous ne savez pas pourquoi, ni moi non plus.

En revanche si les perruques de ces demoiselles étaient de la même couleur, leurs robes avaient des teintes bien diverses ; il y avait du rose d'aniline à côté du vert d'eau et de l'autre côté du vert d'eau on voyait le vert Metternich, tous les bleus, tous les roses, tous les verts, tous les lilas que l'industrie humaine a imaginés s'étaient donné rendez-vous chez les Cidoux ce soir-là.

Aussi Jean répondit à Flicotin :

« - Non, mon ami, mon enthousiasme est faible, je n'en vois pas une qui soit passable.

- Attends, attends, tu vas voir deux beautés ; seulement elles n'arrivent qu'à 10 heures ½ ; ce sont deux Parisiennes. C'est bon, va, tu ne perdras rien pour attendre.

- Qui sont ces dames ?

- M^{me} et M^{lle} Fauvel ; la mère et la fille.

- Comment donc ? La mère d'une jeune personne qui va dans le monde est encore une beauté.

- Oh, on dit qu'elle a 34 ans et j'ai peine à le croire ; pourtant il faut bien l'admettre puisque sa fille en a 17. Il y a 18 ans qu'elle est mariée ; mais enfin M. Fauvel a été discret, tu verras elle est fort bien conservée.

- Ce ne doit pas être une coquette ; sans cela elle attendrait encore <19> un an ou deux avant de conduire sa fille dans le monde.

- Elle y irait sans elle.

- Alors tu penses qu'en voyant sa fille à côté d'elle, on trouvera la mère moins belle.

- Dame, ce m'est une idée assez naturelle.

- Erreur, mon cher, erreur, quand la mère ressemble à la fille, et qu'on les a vues souvent à côté l'une de l'autre, et quand on veut se rappeler l'image de la mère, l'imagination lui attribue involontairement quelques-unes des beautés de la fille. M^{me} Fauvel a les yeux de sa fille, son front, ses cheveux ; ~~et quand~~ mais son teint n'est naturellement pas de la même fraîcheur et son menton, ~~épais~~ sa bouche, épaissis pas l'âge, n'ont plus la même pureté de lignes ; eh bien quand je pense à cette dame je me figure le teint délicat, la bouche si fine de la jeune fille, qui pour moi sont inséparables de ces beaux yeux bleus et de ces cheveux blonds qui appartiennent à l'une et à l'autre. Ah, par exemple, mon imagination conserve à M^{me} Fauvel certains, comment dirai-je, certains avantages que sa fille n'a pas encore. Ah mais elle est bien coquette, je t'assure, au contraire ; mais elle est plus intelligemment coquette que beaucoup d'autres. <20>

III

La porte de l'antichambre était restée ouverte, et Jean depuis sa conversation avec Flicotin, jetait de temps en temps les yeux de ce côté ; ~~je ero~~ pourquoi ? Je crois qu'il ne s'en doutait pas, mais le lecteur sait bien. Était-il donc amoureux avant d'avoir vu ? Non sans doute, mais il était bien préparé à le devenir, car, depuis une heure qu'il dansait avec ces jeunes personnes à figure banale, rougeaude et ronde, qu'il ne pouvait distinguer pour ainsi dire qu'à la couleur de leurs robes, la conversation terre à terre de ses danseuses l'avait rendu comme mélancolique. Il regardait donc pour la vingtième fois du côté de cette porte, quand il vit entrer, puis tourner brusquement du côté du vestiaire, deux silhouettes tellement emmitouflées qu'on ne pouvait voir si elles appartenaient à de jolies femmes ; mais à la façon un peu cavalière et pleine de grâce dont elles portaient ~~leur un~~ le petit vêtement qui couvrait leur parure de bal, à leur démarche, à je ne sais quoi, on ne pouvait se tromper ; c'étaient des Parisiennes et des femmes qui, si elles n'étaient pas jolies, croyaient l'être. Rien ne donne d'assurance aux dames comme la haute idée qu'elles ont de leur beauté. « Ce sont elles, se dit Jean, et s'apercevant alors pour la première fois des pensées singulières qui lui trottaient dans la tête ; Ah, ça qu'est-ce que j'ai donc, moi, ~~mais~~ on dirait que... mais non ce n'est que de la curiosité. » Ce ne pouvait encore être que cela en effet ; mais <21> c'était une curiosité d'une nature toute particulière et dans tous les cas elle était si forte qu'il se colla tout de suite dans le coin de la porte et y resta au guet pour jouir à son aise du premier coup d'œil.

Il n'attendit pas trop longtemps ; la mère entra d'abord ; le lustre l'inondait, d'un côté, de lumière ; pendant que l'autre côté restait dans l'ombre, et, placé comme il l'était Jean la voyait de trois quarts, comme éclairée à la Rembrandt. Ses cheveux, blonds encore, étaient ornés seulement de quelques fleurs ; ses traits étaient empreints d'une singulière distinction ; sa peau un peu mate aurait peut-être eu peu de fraîcheur au jour ; mais le soir, avec ~~un peu de~~ la poudre de riz, ~~elles la~~ elle permettait toutes les illusions, le bas du visage était un peu épais et au lieu de passer brusquement de l'ombre à la lumière, ~~comme~~ l'œil en s'y arrêtant suivait toute une gamme de teintes fondues, ~~qui donnait à~~ de sorte que le menton avait un cachet de mollesse extrême, sans lequel il se serait mal harmonisé avec les ligne puissantes de la poitrine. M^{me} Fauvel souriait et elle portait la tête en arrière, sans doute pour permettre au buste de se porter très légèrement en avant. La bouche ~~était légèrement entrouverte~~ s'entrouvrait légèrement de temps à autre et ce ~~cachet~~ mouvement presque imperceptible faisait trembloter les chairs un peu grasses, mais encore fermes, de ses joues et de son menton ; sa figure en était plus vivante et comme plus sensuelle. Sa poitrine, ~~un peu découverte assez bas~~ assez découverte pour se laisser deviner était très riche et d'une forme parfaite. Elle Émilie portait une robe de soie à ~~longue~~ cramoisie à longue traîne, avec un plastron <22> et un devant de jupe tilleul et des nœuds de la même couleur. Les jupes avaient quelque chose qui faisait qu'on sentait les jambes dessous. De temps en temps, quand elle marchait, la soie formait de petits plats, vivement éclairés et dont la couleur éclatante attirait l'œil. Sa taille était encore suffisamment fine : on n'aurait jamais pu croire que cette femme avait plus de trente ans.

Jean la regarda entrer et la suivit un peu de l'œil ; mais il vit [aussi ?] derrière elle comme un petit nuage blanc, et quand ce petit nuage tomba tout à coup dans cette lumière puissante où Valence venait d'admirer la mère, alors il en sortit une petite tête blonde mince et longue ; très ~~pâle~~ blanche, et dont les teintes si pâles formaient avec la robe de tarlatane une sorte d'harmonie d'une singulière [douceur ?]. Les cheveux étaient rejetés un peu en arrière et comme plaqués ; je parle du gros de l'armée ; mais il y avait aussi les éclaireurs, les francs-tireurs qui n'avaient pas voulu se soumettre à la discipline et se répandaient en petites boucles en avant sur le front et un peu aussi vers le haut. Ces boucles étaient si fines que les teintes de sa chevelure paraissaient se fondre grâce à elles, avec le blanc du front. Le nez était très fin et un peu bombé, très légèrement dévié vers la droite, ce qui donnait à sa figure un caractère un peu étrange dont on

n'apercevait pas tout d'abord la cause. Quant à la bouche, très petite, rosé foncé, c'était le seul ton chaud du tableau. Le cou était encore maigre et la robe légèrement décolletée laissait voir d'abord deux muscles un peu saillants et grêles <23> qui finissaient pas se perdre sous la chair, puis un commencement de petit sillon et d'était tout ; le reste se perdait dans les plis bouffants [et ?] de la tarlatane ; et franchement pouvait-on exiger, d'une enfant de 17 ans, autre chose, qui d'ailleurs aurait ~~juré~~ choqué comme une fausse note. Mais ce qui ~~faisait un effet~~ était avant tout remarquable en cette fillette, c'était la singulière transparence de la peau ; on l'aurait crue formée de deux couches, comme ces robes de soie blanche sur lesquelles on tend une mince étoffe de gaze très fine ; ~~de sorte qu'on ne peut~~ [relire ce passage illisible] et sous les feux du lustre ce teint nacré faisait plus d'impression encore. Mais pendant que Jean regardait, en homme et en peintre, il vit se lever sur lui les deux yeux, ~~un peu éta~~ qui trouvaient peut-être ce jeune cavalier un peu indiscret. Ils étaient bleus, bleu foncé, comme cerclés de noir, ils étaient naïfs et profonds et il y avait dedans un tout petit point lumineux formé par l'image du lustre ; enfin ils étaient si brillants que Jean ne vit plus la forme encore enfantine du visage et du corps, la blancheur mate de la peau ; tout cela était comme éteint et le jeune homme ne voyait plus que deux yeux qui le regardaient ; et qu'il revoyait encore, plusieurs minutes après, quand il fermait les siens. À partir de ce moment, sa curiosité aurait dû être satisfaite et elle ne l'était pas, ce qui pouvait l'inquiéter un peu.

~~Il regarda en arri~~ Mais voici venir la foule des habits noirs qui se pressent autour de ces deux femmes, on s'arrache les carnets qui passent de main en main, pendant que le petit surnuméraire, dont les gestes un peu amples empêchent la cohue désespérée d'approcher de Juliette, <24> ~~dit des ban~~ débite des banalités en riant, en pensant qu'elle va rire aussi, ce qui donnerait à la galerie une haute idée de l'état de ses affaires. Et Juliette va s'asseoir au milieu des demoiselles de X, et sa toilette blanche ~~fait~~ s'harmonise mal avec les nuances de leurs robes ; ah mais, qu'est-ce que je dis ; elles n'avaient pas de nuances, ces robes-là ; des couleurs, ~~peut-ê~~ c'est possible. Vous dirai-je que Jean ~~se fit~~ ne tarda pas à se faire présenter et qu'il obtint la 4^{ème} [ou la 1^{ère} ?] valse...

« C'est une valse qu'on va jouer ? » « Oui, le chef d'orchestre vient de me le dire. » « Savez-vous laquelle c'est ? » « C'est la 4^{ème}. » ~~Et~~ Mais patatras, au même moment les violons font entendre les premières mesures du quadrille d'*Orphée aux Enfers* et Jean alla chercher Mademoiselle Bernard.

- Mais pourquoi suis-je furieux de voir cette valse différée ? Est-ce que les beaux yeux de M^{lle} Fauvel auraient déjà fait de moi leur victime ? Allons donc, j'ai trente ans et j'en ai vu bien d'autres ; mais non ; c'est égal ; elle doit m'intéresser, je suis peintre et il me semble que j'aurais du plaisir à faire son portrait ; ce doit être une rude tâche, il y a la peau d'abord, et puis les yeux, surtout les yeux ! Les plus grands maîtres auraient reculé devant ces yeux-là.

M^{lle} Bernard trouvait que M. valence n'était guère causeur et elle ne se doutait pas qu'il dît tant de choses tout bas.

- Au fait, je puis l'étudier plus à mon aise que si je dansais <25> avec elle ; elle est là presque vis à vis de moi ; c'est comme cela que je la prendrais, ~~obs~~ un peu de trois quarts, la tête penchée sur le côté et un peu en arrière ; elle est très bien ainsi ; elle sourit, en causant avec cet officier qui danse avec elle ; au fait, pourquoi sourit-elle en causant avec cet officier ; elle ne le connaît pas puisqu'il est en garnison dans la ville voisine ; il paraît que grâce à l'uniforme, les conquêtes se font bien rapidement.

- Ah ça, Jean, qu'est-ce que tu as, traverse donc ; ce n'est pas la pastourelle, nous n'en sommes encore qu'au pantalon.

- Après tout qu'est-ce que ça me fait qu'elle sourie de la sorte, je ne suis pas son père, moi et je dois au contraire me féliciter puisque ce sourire lui prête un charme de plus. C'est égal, je voudrais bien savoir ce que cet officier pouvait lui dire de si spirituel. Mais est-ce qu'ils ~~sont~~ ~~spe~~ peuvent avoir de l'esprit, ces militaires ; ce n'est pas dans leurs casernes qu'ils auraient pu l'acquérir ; moi d'ailleurs je n'ai jamais pu les sentir ; ils sont fats par définition.

- Il fait bien chaud, M^{lle} – Oui, Monsieur, très chaud.

- On ne peut manquer de danser une valse après ce quadrille ; il y a trop longtemps qu'on n'en a dansé ; ah ! voici deux couples qui commencent à la troisième figure, et ils se mettent en long ah, par exemple, ils auraient bien pu se mettre en travers ; il vont ~~nous~~ forcer à jouer deux fois toutes les figures, et c'est bien désagr.... Ah ça, mais qu'est-ce que cela peut me faire ; on dirait que j'ai peur de voir cette valse retardée

de cinq minutes ; cela m'est <26> bien égal après tout ; pendant que ces deux couples dansent, je causerai avec ma danseuse ; ah à propos je ne lui cause guère.

- Ce quadrille est bien dansant, M^{lle} etc.

Le quadrille finit pourtant, et même la pause qu'il y eût avant la danse suivante, et pendant laquelle Jean ne cessa de se dire alternativement qu'il était absurde de laisser souffler les [muscles ?] si longtemps et qu'il ne savait pas trop pourquoi il faisait cette réflexion ; aussi l'introduction de la valse des roses avait à peine commencé qu'il rappelait déjà à sa danseuse la promesse qu'elle lui avait faite.

Jean avait été souvent dans le monde à Paris et il y avait acquis ~~cette~~ une habitude de la flirtation qui l'aidait à se tirer avec esprit des difficultés d'une conversation de bal. Ce serait méconnaître, lecteur, que de chercher à vous faire croire qu'il ~~avait~~ fit beaucoup briller cet esprit pendant la 4^{ème} valse ; et d'ailleurs il n'en avait pas eu le temps ; car elle fut bien courte, ~~ou bien bien~~ et pourtant elle avait été peut-être bien longue ; car si elle ne dura qu'un instant, cet instant lui laissa le souvenir de mille sensations diverses. Et d'abord, quand lui prenant la taille, il s'était élancé avec elle au milieu du salon, il avait cru voir tous les autres couples s'évanouir, et s'il avait continué à danser sans trop les heurter, c'est que ses yeux veillaient pendant que son esprit ne voyait plus. Et puis il ya dans cette mesure quelque chose qui vous balance comme l'harmonie d'un vers ; il ya dans ce tournoiement quelque chose <27> qui vous donne un commencement d'ivresse ; et grâce à cette ivresse vous trouvez tout naturel de serrer un peu plus fort votre danseuse pour l'empêcher de tomber, et elle aussi, elle se penche en arrière et de côté, comme pâmée, pour s'appuyer davantage sur votre bras droit. Jean avait senti tout cela, et il avait senti aussi le parfum de sa chevelure, et une des petites mèches blondes rebelles était venue lui chatouiller menton.

- Elle m'a souri à un moment, comme à l'officier, pensa-t-il naïvement dans un ~~moment~~ instant où il ne cherchait pas à dissimuler avec lui-même.

- Imbécile, lui aurais-je dit, si 'j'avais été dans un coin de son cerveau, tu crois donc qu'elle t'aime ; mais voit donc comme elle s'appuyait s'abandonnait sur à ton bras tout à l'heure, quand vous vous êtes arrêtés une minute épuisés et soufflants. Est-ce qu'elle l'aurait fait pour un autre que pour un indifférent. Si c'était de l'amour, ce serait le premier et le premier amour est plus timide que cela. Non, tu vois bien que tu n'es pas plus pour elle que cet officier ~~donc~~ à qui elle souriait tout à l'heure sans rougir. Tu n'es qu'un de ces adorateurs qui font nombre sur son carnet et qu'elle se plaît trop à compter pour songer à les comparer. D'ailleurs aujourd'hui le bruit de sa première fête l'empêche de penser à autre chose qu'un plaisir présent et la seule chance que tu puisses avoir, ce n'est pas qu'elle te remarque aujourd'hui ; c'est que dans quelques jours elle remarque ton souvenir.

Mais il n'aurait jamais songé pour le moment à se dire tout cela ; au contraire, encore à moitié enivré, il voyait tout en beau <28> et dans ces conditions il regardait son amour en face et ne cherchait plus à se le nier à lui-même. C'était bien dangereux, mais c'était bien naturel.

On se pressait au buffet ; les heureux arrivés ne voulaient pas lâcher la place qu'ils avaient conquise ; le second rang pouvait encore attraper quelque chose en étendant les bras, aussitôt qu'une brèche se formait dans la muraille qui leur fermait le passage et quand un serveur se trouvait justement vis à vis ; mais le troisième rang en était réduit à vivre d'espérance. Entre autres, le petit surnuméraire se démenait beaucoup, mais il avait beau faire, passer les bras par dessus les épaules, crier : Un verre de punch pour Madame ; il n'arrivait à aucun résultat. Le buffet était bien monté ; tout venait de l'hôtel de la Couronne. On voyait rangées là des bouteilles de toutes tailles, cachetées de toutes couleurs et ~~où~~ que l'image des bougies constellait de mille points lumineux ; il y avait aussi des piles de sandwiches et des pyramides de gâteaux qui auraient fait venir l'eau à la bouche du petit surnuméraire, s'il avait été assez grand pour les voir. Les domestiques avaient profité de cette abondance ; les vieux serveurs de M. Cidoux clignaient des yeux d'un air mélancolique et on voyait ~~bien que~~ leur tête osciller de temps ~~à autre~~ en temps d'une pointe à l'autre de leur col cassé. Ils donnaient du punch aux dames qui leur demandaient un verre d'eau et de l'orgeat au petit surnuméraire qui était enfin arrivé au premier rang et réclamait du <29> champagne. Les serveurs étaient devenus, au contraire, plus graves et plus dignes ; ils sentaient bien qu'une discipline de fer était nécessaire pour maintenir leurs membres dans le devoir. Par exemple ils étaient obligés de se tenir à quatre pour ne pas crier boum quand on leur commandait quelque chose.

Jean était là, je ne sais pourquoi ; car il songeait et ne faisait aucun effort pour arriver au rang des élus. Tout à coup, il vit la foule s'ouvrir, pour livrer passage à une dame et à son cavalier ; sa robe à longue traîne faisait sur le plancher un froissement de soie ; et c'était M^{me} Fauvel, plus belle encore peut-être que lorsque le peintre l'avait aperçue pour la première fois ; le plaisir du bal avait allumé ses yeux, un peu rougi son teint ; elle venait de danser, et sa belle poitrine, où quelques gouttes perlaient, se soulevait par intervalles en faisant frissonner son corsage. Son cavalier, officier des hussards, se penchait vers elle et lui parlait en riant ; Émilie demanda du champagne et elle l'avalait tout d'un trait. Il y a une manière bien gracieuse de flûter du champagne ; la forme du verre s'y prête ~~mieux que~~ à merveille. M^{me} Fauvel avait attrapé cela tout à fait. ~~Le cavalier~~ On avait recommencé à danser et la foule s'était dissipée. Ils étaient seuls et le cavalier déjà enhardi, lança sur la dame qu'il conduisait un regard qui enveloppa d'abord le visage, puis descendit un peu, s'arrêta un instant et remonta ensuite. ~~Cela~~ Alors, [2 mots illisibles] répondit, ~~la tête d'Émilie s'était un peu baissée, mais les yeux regardaient de côté et le sourire~~ un regard en dessous, de côté, malicieux, en même temps que le sourire s'accroissait sur les lèvres d'Émilie. Et ce <30> fut tout.

- Oh, oh, mais dans quelle galère allais-je me fourrer ; la mère est coquette, la fille doit l'être et pour un peu je la demandais en mariage ; c'est étonnant comme on est bête parfois ; heureusement cela se passe et demain je n'y penserai plus. Elle est belle, c'est possible ; mais ~~je ne dois considérer sa beauté que comme~~ ~~peintre~~ ne puis-je l'admirer impartialement ! C'est cette valse qui m'avait enivré.

Juliette conduisait le cotillon avec un ~~le~~ hussard ; et Valence n'était pas raccommo~~dé~~ avec l'armée. Il était dans une porte sans danseurs. À la figure de la glace, le hussard vint le chercher, il passa derrière elle, et sans même le regarder, elle passa le mouchoir sur le miroir ; dame, c'était une prérogative nouvelle pour cette petite fille que de pouvoir ~~envoyer~~ conduire les ~~gens~~ danseurs et elle voulait en user ; ce n'était pas la peine d'en être investie pour céder au premier qui se présentait ; trois ou quatre y passèrent, puis le jeu avait assez duré et le petit surnuméraire n'eut qu'à paraître pour triompher. Fier de sa victoire il en abusa en peu ; car il valsa plus longtemps qu'on n'a coutume de le faire.

Jean était resté un instant dans sa porte ; puis il la quitta s'esquiva, prit son chapeau et son pardessus, dégringola l'escalier et se trouva dans l'air frais du dehors qui lui rendit seulement la conscience de ce qui venait de se passer. <31>

IV

Le sol était couvert de neige, l'air était tout à fait calme, il faisait très froid ; mais la température était rendue plus supportable par l'absence de vent ; le ciel était parsemé d'étoiles, qui à travers cette atmosphère limpide et calme paraissaient plus brillantes et surtout plus scintillantes que par les plus belles nuits d'été. À peine dehors, il s'arrêta, et il ne songea dans le premier instant qu'à l'âpre jouissance de sentir ce froid pénétrant l'âme qui dissipait sa fièvre ~~et les vapeurs~~. Puis se sentant frissonner, il se mit à marcher à grands pas, sans savoir où il allait. Alors les derniers événements lui revinrent à la mémoire et ce qui le frappa d'abord, maintenant que son cerveau était dégrisé par l'air glacé, ce fut la prodigieuse stupidité du Valence de tout à l'heure. Et il se fit mille raisonnements qui n'étaient pas nouveaux ; car, pendant le bal, il s'était raisonné tant qu'il avait pu. Il avait trente ans, il en avait vu bien d'autres. Il n'était pas même bien sûr de ne pas avoir ~~vu~~ rencontré des femmes plus belles que Juliette. La mère elle-même, en y regardant de bien près, était presque aussi bien qu'elle ; et cette mère ! qu'est-ce que c'était après tout ? une aventurière ; et il était bien probable, que la fille ne valait pas mieux. Ce qui surtout l'humiliait à ses propres yeux, c'était de penser qu'il avait été un instant jaloux du petit surnuméraire. Un fat à qui ~~il~~ Jean aurait bientôt enlevé perdu la conquête dont il était si fier, si Jean voulait bien la <32> lui enlever. Mais il ne le voulait pas, non certainement il ne le voulait pas.

Malgré la rigidité de sa marche, le froid commençait à percer son pardessus, et plus Jean se sentait rafraîchi, plus il devenait raisonnable ; mais ~~froid~~ l'air était vraiment trop vif et le peintre commençait à frissonner quand il s'aperçut que sa longue promenade l'avait ramené au point de départ.

« Qu'est-ce que je suis donc venu faire ici, moi ? Ah, c'est vrai je ~~suis venu~~ voulais rentrer pour voir la fin du cotillon ; car maintenant que j'ai recouvré le sang-froid qui convient à un homme de mon âge, je puis affronter de nouveau les yeux de cette petite enchanteresse. » Mais comme il mettait la main sur le bouton de la porte, il entendit le musicien, qui lassé comme tout le monde, de la musique monotone du cotillon, se mettait, à la satisfaction générale, à jouer la valse des roses ; c'était la musique de la 4^{ème} valse. Jean était tout disposé à frissonner, car il faisait bien froid, aussi il ne perdit pas de temps ; et il sentit son sang courir d'un bout à l'autre de son corps, comme un cheval emporté. Et il revit tout, les yeux bleus cerclés de noir fixés sur lui, pendant que les couples et le salon, entraînés dans une ronde folle, n'étaient plus que des ombres vagues ; il sentit ce petit bras frêle qui s'appuyait sur lui ; il sentit la petite mèche qui lui chatouillait le menton et il s'arrêta comme s'il n'avait plus envie de voir la fin du <33> du cotillon. Le vieux raisonneur n'eut plus que la force de se dire : Mon Dieu, que je suis bête !

Et pourquoi était-il si bête ? Il ne pouvait pas le savoir, mais je vais vous le dire. Huit jours auparavant, il avait lu un roman de la vieille école, un roman naïf ; ce livre l'avait ennuyé et il l'avait refermé en le traitant de bouquin stupide. Le bouquin n'avait rien répondu à cette insulte ; mais il avait travaillé en dessous et maintenant il était bien vengé. Les épithètes du romancier avaient sommeillé dans le cerveau de Jean, en n'attendant pour se réveiller qu'un nom propre avec lequel elles pussent s'accorder. Et le pauvre Valence aurait été bien étonné, si on li avait dit que les louanges qu'il prodiguait *in petto* à sa bien aimé, étaient puisées dans ce répertoire qu'il avait trouvé si ridicule.

Le vent s'était élevé, il était glacé, et maintenant le bec de gaz, que l'édilité de X avait fait placer à 20 mètres de la maison de M. Cidoux, commençait à vaciller follement. Sa lumière dessinait sur le trottoir blanchi par une neige déjà dure, des figures de feu qui se tordaient et se déformaient à chaque instant. Pensif, immobile, malgré la bise qui lui coupait les oreilles, Jean regardait à terre sans les voir, ces ombres et ces lumières qui se jouaient et c'est dans position que le surprit Flicotin, et qu'il fut réveillé en sursaut par la main de son ami s'abattant sur son épaule. <34>

« - Tiens, tu étudies l'ombre portée d'un réverbère, toi ; et il y a une heure que tu es dehors, je croyais que tu étais allé te coucher.

- Non, non, j'ai voulu me promener un instant pour... prendre le frais.

- Le frais, ah, ah, il ne faudrait pas le prendre longtemps, en sortant du bal, ce frais-là, pour attraper une fluxion de poitrine. Dis donc, tout cela n'est pas naturel, voyons, dis-moi, Jean, tu es amoureux ?

- Pas du tout, pour qui me prends-tu ?

- Allons donc, de qui pourrais-tu bien être amoureux ? De M^{me} Fauvel ?

- Que tu es bête. » et Jean dis pis que pendre de cette vieille coquette en décadence, de cette rouée, de cette maquillée que sais-je encore ; cela dura plus d'un quart d'heure.

« - Eh bien, d'après ce que je vois, nous ne tarderons pas à avoir dans X une petite histoire scandaleuse ; car Mme Fauvel ne doit pas être d'une conquête trop difficile, mais là-dessus, je te quitte car je ne tiens pas à prendre le frais, moi ; et je suis devant ma porte ; à demain ! »

Un quart d'heure après, Jean était dans son lit ; mais il ne dormait pas encore ; il se tournait et se retournait ~~dans son lit~~ sous sa couverture ; et quand couché sur la droite, il était près de s'endormir, il y avait cette satanée valse des roses qui le forçait à se retourner sur le côté gauche ; enfin, vers 7 heures ½ du matin, son cerveau, qui commençait à s'assoupir, ~~ne se~~ n'avait plus qu'un <35> vague souvenir des émotions violentes qui venaient de l'agiter. « Allons, mon amour est passé, se dit-il ; cela n'aura duré que quelques heures » et vingt minutes après, il dormait profondément.

Mais non, ~~ton amour~~ tu n'es pas délivré de ton amour ; il est là dans ces gants blancs que tu as laissés sur ta table et dont l'odeur de poudre de riz réveillera en toi demain toutes les pensées que tu as eues ce soir. En les rangeant, si tu les ranges, tu entendras ~~cette~~ ce parfum tout spécial te chanter la valse des roses ; et tu ne pourras plus résister à tous ces souvenirs qui auront acquis plus de force pendant ton sommeil.

Pendant que ce pauvre Jean avait tant de mal à s'endormir, il y avait quelqu'un qui ne s'en inquiétait guère et qui ne se demandait pas si on dormait plus aisément sur le côté droit ou sur le côté gauche ; c'est que rien n'est plus fatigant qu'une première nuit de bal et qu'à 17 ans, quand on se couche à 5 heures du matin, on éprouve le besoin de réparer le temps perdu. Après un sommeil sans rêves, Juliette entrouvrit les yeux, puis comme ses persiennes étaient fermées, et qu'elle ne croyait pas qu'il fût tard, elle se retourna et renfonça la tête dans ses oreillers. Il lui semblait qu'elle n'avait plus la force de penser et que, pour lui en éviter la peine et pour la distraire cependant, tous les personnages du bal venaient défiler devant elle. La musique lui jouait tous les airs qui l'avaient fait danser la veille, toutes les valse, toutes les contredanses, tout à la fois ; dans la réalité cela aurait fait la plus désagréable cacophonie du monde ; mais dans ce demi-rêve c'était une symphonie superbe. Et, à perte de vue, des milliers de queues de morues et des milliers de toilettes multicolores valsaient en tourbillonnant. Quant à elle, elle tournait peut-être aussi, mais tout doucement, et, sans sentir la terre, comme si elle était suspendue en l'air. L'orchestre, qui jouait tous les airs à la fois, jouait sans doute aussi la valse des roses ; mais elle ne rappelait rien à l'esprit de Juliette, et si Jean faisait partie de cette cohue de valseurs <36> qui tournoyaient autour d'elle, elle n'en savait rien, elle ne le remarquait pas. Cependant tandis qu'elle assistait, doucement bercée, à cette représentation de la fête de la veille, elle ~~ressentait~~ savourait, à demi-inconsciente, cette suprême jouissance de sentir qu'il aurait fallu se lever et qu'elle se reposait encore. Mais cela ne pouvait durer, tout à coup il lui sembla que son lit s'effondrait d'un mètre sous le sol ; elle tressauta ; les danseurs, le salon, l'orchestre avaient disparu et elle vit sa chambre encore sombre ; car le soleil n'y pénétrait que par le défaut de la persienne. Le rayon qui avait ainsi forcé la consigne tombait sur une masse de mousseline blanche étalée sur un fauteuil, les restes de la toilette de bal ; et ces étoffes, ainsi éclairées d'une lumière éblouissante, tranchaient sur l'obscurité de la chambre et attiraient l'œil. La neige, accumulée sur les toits, fondait sous le soleil, et des gouttes tombaient au dehors, avec un bruit monotone et rythmé.

~~N'avez-vous pas senti~~ Ne vous êtes-vous pas senti sentez-vous pas disposé à la mélancolie, quand vous entendiez ce petit bruit, sans doute parce qu'il vous rappelle tous les jours de pluie que vous avez passés chez vous ? Mais vous vous sentiriez plus triste encore si vous vous étiez couché et réveillé à des heures insolites, si vous vous sentiez fatigué et impuissant à rien faire. Juliette, comme énervée par ce brusque réveil, ~~se sentait~~ avait presque les larmes aux yeux. Elle se leva, sans ardeur. Puis, quand elle fut debout, elle apprit que M^{me} Fauvel n'était pas encore levée ; quant à son père, il était depuis longtemps <37> à son bureau.

Elle alla au salon, s'étendit dans un fauteuil près de la fenêtre d'où elle voyait la neige fondue dans les rues former de petits lacs d'eau sale et les dames qui passaient sur la pointe du pied, en relevant leurs jupons. Cela l'ennuya, elle réprima un petit bâillement, puis alla chercher son carnet de bal qu'elle avait conservé. Elle prenait un plaisir naïf à recompter les danses de la veille, à les classer de mille manières, ~~à voir~~ à se rappeler la tournure et la figure de chaque cavalier.

« M. A. (le petit surnuméraire) qui était-ce donc ? Ah, oui, ce petit jeune homme aux cheveux ras, aux gestes amples ; il m'a bien amusé la première fois que j'ai dansé avec lui ; il m'a dit des choses ; je n'avais jamais entendu rien de pareil. La seconde fois, par exemple, il m'a ennuyée, il s'est trompé sans doute, il m'a répété la même chose... M. Valence ; ah, un bon valseur, mais il n'a rien dit que d'insignifiant. »

Et ainsi tous ses ~~valseurs~~ danseurs passaient l'un après l'autre devant son tribunal ; ~~pour tous, le jugement et tous également~~ aucun n'était condamné, aucun n'était élu. Elle avait pris la veille un si vif plaisir à la danse que tous ceux qu'elle avait vus dans les salons de M. Cidoux ne pouvaient lui sembler que des machines à danser. Plaisir nouveau, la valse lui ~~off~~ avait offert trop d'attraits par elle-même, pour qu'elle ~~songeât~~ à ne voir en elle qu'une occasion pour l'amour. <38>

Pendant qu'elle songeait, la porte s'ouvrit, et Mme Fauvel entra. Elle était vêtue d'une grande robe de chambre à dessins voyants, à plis amples ; elle marchait la tête rejetée en arrière, fraîche et souriante ; cette nuit de fête, ces plaisirs mondains dont elle était privée depuis si longtemps, semblaient lui avoir rendu une vie nouvelle ; loin d'être accablée par la fatigue, elle s'était comme retrempée. ~~En se réveillant~~ À son réveil, ses yeux s'étaient portés d'abord sur les meubles, sur les murs bien connus de cette chambre où elle s'ennuyait depuis plus de dix ans ; et cette vue ranimait déjà en elle la tristesse quotidienne, quand détournant la tête, elle aperçut les teintes cramoisies de sa robe de bal, et tous les nuages furent ~~dissipés~~ dissipés en un instant. Son cœur battit plus fort et mille pensées étranges surgirent en son cerveau. Elle revit les fêtes de Trouville, celles de Paris, et ses anciens adorateurs ; vaguement ; car elle les avait bien oubliés. Sur un coin de sa cheminée elle aperçut une ravissante photographie, un charmant petit minois, auquel 'étaient adressés bien des hommages, son minois de 20 ans. Il faisait pendant à l'image correcte de M. Fauvel, le menton maintenu haut par la raideur de son faux-col ; les joues maigres et dessinant les mâchoires. Ce visage sévère regardait du côté du petit minois d'un air froid et officiel, et le petit minois le regardait aussi ~~de son côté~~ en lui riant au nez.

Elle prit sa photographie et la contempla : qu'elle avait été belle et qu'elle aurait pu être heureuse ; elle s'attendait à <39> l'être sans doute à cette époque ; car elle souriait d'un air bien confiant. Mais depuis, elle avait laissé s'écouler ces dix années, ces quinze années, dans cette vie monotone de X, avec la conversation officielle de son mari, sous le regard sévère et inquisitorial de la tante Ursule ; les jours se ressemblaient tellement qu'elle ne les comptait plus et qu'il lui semblait que cette destinée ~~devait être la~~ ~~sienne~~ était toute naturelle et devait être éternelle. Mais un jour avait suffi pour réveiller en elle le regret des plaisirs perdus ; il lui semblait qu'elle n'avait cessé que ce matin d'en jouir ; ~~que cet~~ souvent la nuit, quand le ciel est sombre et sans étoile, qu'il semble qu'aune lumière ne peut pénétrer dans notre chambre, nos yeux, accoutumés à l'obscurité, arrivent à distinguer vaguement les objets ; mais vienne un éclair qui illumine tout d'une vive lumière, et l'instant d'après tout nous semblera uniformément noir. C'est ainsi que M^{me} Fauvel ce sentait ce matin-là l'âme profondément triste ; et pourtant elle ~~sentait~~ goûtait une joie amère et orgueilleuse à penser qu'elle avait secoué un long engourdissement et qu'elle était redevenue capable de souffrir.

Voilà quelles idées lui trottaient ~~par la tête~~ dans l'esprit pendant qu'elle regardait le portrait ; mais quand elle releva la tête et qu'elle aperçut dans la glace son image, sa vraie image, son image d'aujourd'hui elle vit qu'elle avait peu perdu pendant quatorze ans, et que cette nouvelle jeunesse qu'elle sentait dans son âme, n'arrivait peut-être pas trop tard. <40>

Aussi quel ~~chaos~~ chaos dans son cerveau ; quel steeple-chase d'idées ; il lui semblait qu'elle pensait dix fois plus vite qu'à l'ordinaire. Elle La mère et la fille s'embrassèrent, presque sans s'en apercevoir ; car elles avaient toutes deux bien d'autres pensées en tête ; puis elles retombèrent chacune dans un fauteuil, l'une trop lasse, l'autre trop occupée pour parler. Et on aurait cru qu'elles regardaient toutes deux les passants qui avaient si peur de se croquer dans cette boue immonde du dégel. Mais pour l'une, c'étaient comme des images de lanterne magique qu'elle regardait, avec cette suprême indifférence de la fatigue, défilant devant elle au son d'un orchestre imaginaire qui jouait piano, pianissimo, des airs de valse. Quant à Émilie, elle ne les voyait même pas, elle regardait fixement par delà la rue, bien loin, les lieux idéaux où elle aurait pu être heureuse. Le démon qui lui parlait à l'oreille, n'avait pas encore de proposition bien sérieuse à lui faire ; mais en attendant une occasion qui ne pouvait manquer de se présenter, il avait entamé fort habilement la conversation. Il lui disait qu'elle avait bien tort de ne rien faire autre chose que de lire des romans qui la faisaient dormir, ou d'aller chez les dames de X, chez la tante Ursule, chez M^{me} Cidoux qui l'ennuyaient, qu'elle avait besoin de s'attacher à quelqu'un, à quelque chose ; et alors elle leva les yeux et vit sa fille. Comme elle se leva brusquement de son fauteuil, comme elle la ~~prit~~ serra dans ses bras, et la couvrit d'un feu roulant de baisers. Le démon qui vit qu'il avait fait fausse route, se retira dans son coin pour un moment, et Juliette, énervée depuis le matin, et qui n'attendait qu'une bonne occasion, fondit en larmes dans les bras de sa mère.

L'heure du déjeuner était arrivée ; M. Fauvel venait de rentrer ; pendant le première partie du repas, il parla politique avec beaucoup de compétence, du moins je le suppose ; car aucun des témoins n'était à même d'en le juger. Qui l'écoutait en effet ? Ce n'était pas le domestique, qui, raide comme son maître, semblait ne penser à rien ; ce n'était pas Juliette qui, toute lasse, avait à peine la force de toucher aux mets

qu'on lui servait ; mais je vous garantis que c'était encore moins Émilie, ~~qui pensait~~ qui, subitement rajeunie de quinze ans, retrouvait tous ses rêves de jeunesse, et s'y complaisant, se demandait comment elle pouvait rattraper le temps perdu. Juliette, qui avait pris froid en sortant du bal, toussait de temps en temps d'une toux sèche ; le père la regardait avec inquiétude et il regardait aussi Émilie, tout étonné qu'elle n'entendît pas. C'est qu'elle ne pouvait guère entendre ; car la voix du démon étouffait tout autre son ; ~~elle~~ tu entendras toute ta vie, disait-elle, à tous les déjeuners les mêmes considérations politiques ; tu as vu le monde hier, tu ne le reverras plus ; car à X on ne donne pas de bals tous les jours ; tu te lèveras tard, tu te coucheras tôt. Tu voudras lire et tous les livres t'ennuieront ; tu voudras t'occuper de ton ménage, de ta fille et tu ne sauras pas. Tu voudras sortir et tu rencontreras la tante Ursule, et les jours <41> ressembleront aux jours, les semaines aux semaines. Et ~~elle revit~~ Émilie revoyait l'image de sa mère, et elle se sentait malgré elle, prête à la maudire pour lui avoir conseillé ce mariage.

Et après le déjeuner, le tête à tête presque silencieux de la matinée recommença. Étendue sur un sofa, Juliette ne pensait plus ; le matin, elle avait fait défiler devant sa mémoire, avec un plaisir enfantin, tous les souvenirs de la veille ; maintenant elle ne le pouvait plus, les objets qu'elle apercevait à travers ses paupières demi closes lui semblaient moins éclairés, moins colorés qu'à l'ordinaire. En même temps ~~comme~~ elle sentait comme un vague bourdonnement dans sa tête et surtout comme un grand vide. À cet âge, avant l'amour, on sent d'abord le besoin de l'amour ; et ce besoin se manifeste par une profonde indifférence pour tout ce qui n'est pas lui. Ce qui intéressait autrefois la petite fille n'est plus rien aujourd'hui ; les naïves se croient blasées, elles s'imaginent qu'elles ont le spleen, les plus rusées savent peut-être un peu de quoi il retourne. D'abord, distrait par mille causes diverses, le petit cœur ne s'aperçoit pas lui-même de l'ennui qui l'envahit en se cachant, mais c'est lorsque la fatigue, la faim, le sommeil se coalisent avec lui, que l'ennemi qui s'avance en rampant comme un Zoulou, se dresse subitement. Alors l'âme brisée rentre en elle-même, et au lieu d'y retrouver le repos, la quiétude d'autrefois, elle n'y rencontre plus que le désir, la sensation du vide, la <42> mélancolie. Si la petite fille avait lu Byron, les vers du poète viendraient lui bourdonner aux oreilles ; mais elle ne l'a pas lu et généralement elle ne comprend rien du tout à son état. Qu'est-ce que cela veut dire ; il y un mois, une semaine à peine, tout était ~~plaisir~~ jouissance, distraction pour elle ; et quand elle ne pensait à rien, elle avait au moins ~~l'agré la jouissance~~ le plaisir de ne penser à rien, et maintenant il n'y a plus au dehors qu'objets indifférents, au-dedans que désir inassouvi ; et quand elle ~~cherche~~ veut savoir ce qu'elle désire, elle ne peut y arriver, bien entendu.

« - Maman, je ne sais pas ce que j'ai ; je me sens toute triste ;

- C'est la fatigue, petite, tu n'es pas encore assez habituée au monde. »

Vous avez peut-être raison, madame, si elle n'avait pas dansé hier, elle ne serait pas triste aujourd'hui ; mais il y a trois mois, la fatigue n'aurait ~~excité~~ fait naître en elle que le besoin de dormir et non pas cette mélancolie. Comment faut-il expliquer cela ? Vous devriez bien le savoir, car elle a dix-sept ans à présent ; mais les mères qui veulent être jeunes peuvent-elles croire que leurs filles en sont déjà là.

Émilie, qui voulait chasser ses pensées, avait pris un livre qu'elle ne pouvait lire. ~~Ch~~ Pour fixer son attention, elle se forçait à prononcer tout bas les phrases qu'elle lisait ; elle ne les comprenait pas. À la fin les mots dansaient et elle se sentait la tête lourde et vacillante ; elle sentait comme deux poids énormes sur ses tempes ; agacée, elle se lève, jette son livre et <43> dit à sa fille.

« - Habillons-nous, et sortons ; l'air nous fera du bien. »

Et maintenant accourez, gardiens de X si vous voulez faire la conquête de Mme et de Mlle Fauvel, dépêche-toi, Jean, et toi, hussard aux belles moustaches qui t'es montré si aimable hier. L'une d'elle ne sort que pour chercher de quoi combler un vide ; elle est triste et elle veut être consolée, et quant à l'autre... ! Venez, venez ; c'est le moment psychologique ; il y a un superbe coup de filet à faire.

VI

Le soleil avait définitivement triomphé, il avait commencé à sécher les trottoirs de sorte qu'à la condition de marcher avec précaution, il était possible de sortir. Les deux femmes marchaient assez vite et causaient peu. Il y avait à X une grande promenade appelée la Plantation, formée de larges allées droites et ombragées de gigantesques platanes. C'est là que pendant l'été, la société de la petite ville se donnait rendez-vous, et c'est là encore que, par habitude, sans doute, les dames Fauvel se dirigeaient instinctivement quoiqu'on fût en plein hiver. ~~C'était un~~ Elles avaient tort ; car ces ombrages étaient humides en tout temps, et par ce temps, et par ce temps de dégel, elles trouvaient difficilement un endroit sec où elles pussent passer. Elles ralentirent leur marche pour opérer ce passage difficile. La plantation était déserte, ~~tous~~ les promeneurs préférant l'asphalte qui leur fournissait un terrain moins marécageux. Pendant que les pauvres dames, distraites un instant de leurs pensées par la crainte de se croquer, se hâtaient, sur la pointe du pied, de sortir de cette promenade boueuse, elles aperçurent un jeune homme bien peigné, le lorgnon à l'œil, un vêtement complet fantaisie ; une rose (chose rare au mois de janvier et à X) à la boutonnière. Son nez était fin, ses traits corrects, ses mains finement gantées.

Comme à X tout le monde est connu, et que ce jeune homme ne <44> l'était pas, les deux promeneuses devinèrent tout de suite que c'était M. Gaston de la Blanquette, le nouveau sous préfet, qui, arrivé le matin même de Paris, explorait sa nouvelle capitale. ~~À la vue~~ Quand il fut plus près de ces deux jolies dames, dont il regardait peut-être un peu le bas des mollets depuis vingt mètres, il fixa sur elles deux, à travers son lorgnon, un regard curieux. Y avait-il dans ce lorgnon quelque chose de particulièrement séduisant ; je n'en sais rien, mais les deux cœurs battirent en même temps. Ils battirent parce qu'il y avait longtemps qu'ils avaient envie de battre et que la première occasion venue leur semblait bonne. Ces dames étaient enfin parvenues à sortir de la Plantation et elles se trouvaient heureuses de pouvoir marcher plus librement et plus rapidement sur le bitume.

Elles n'avaient pas fait deux cent mètres qu'elles s'aperçurent toutes deux, grâce à cette seconde vue qui permet aux femmes de voir derrière elles sans se retourner, que M. de la Blanquette les avait suivies, avec discrétion, mais avec intention. Et en effet le noble sous-préfet, qui voyait son chef-lieu sous un jour fâcheux, rempli de flaques d'eau, et de crotte, qui envoyait déjà à tous les diables son arrondissement tout entier, avait été enchanté de se découvrir des administrées aussi intéressantes, et il s'était attaché à leurs pas. Par une manœuvre habile, devinant la route qu'elles allaient suivre, il parvint à les croiser de nouveau et il les regarda encore une fois bien en face à travers son <45> lorgnon séducteur.

Quelle différence entre le premier amour et le dixième ! L'un est ~~triste~~ un désir inconscient et naïf ; il se ~~traduit~~ manifeste par une langueur et une mélancolie à la romantique ; l'autre est ardent, ~~engage~~ et l'âme qui en sent les atteintes semble se redresser et s'emporter comme un cheval touché par le fouet. Comme des plantes qui ont besoin pour fleurir ~~d'un~~ de terrains différents, le premier amour naîtra plus facilement un jour de pluie ; le dixième un jour de soleil ; pour le premier les littératures du nord, le lied ou la ballade ; pour l'autre les ~~litt~~ chaudes poésies de l'Espagne ou de l'Italie. Gaston de la Blanquette était bien tombé, car ce lendemain de bal était vraiment un jour de pluie pour Juliette, un jour de soleil pour Émilie.

En les croisant, en les suivants, en les regardant, il a su se faire remarquer, et désormais son image ne pourra se présenter ~~en même temps~~ à l'esprit de Juliette sans que renaisse en même temps le souvenir de ce vide, de ce désir inassouvi qui ne demandait qu'un objet, et cet objet, naturellement, ce sera bientôt le beau sous-préfet. Et Émilie ! pouvait-on choisir un meilleur moment pour paraître devant ses yeux ? C'est, pendant qu'un ardent désir de vivre venait de renaître en elle, pendant qu'elle ~~pensait~~ regrettait de ne voir à X qu'un mari ennuyeux, des hommes communs, des dames cancanières et à l'esprit borné ; c'est à ce moment que se présentait devant elle un beau jeune homme à la dernière mode, ~~qui~~ <46> ~~succédait~~ venu

de Paris pour succéder au vieux buveur de bière qui avait représenté durant deux ans à X le gouvernement français.

Elles étaient rentrées toutes deux, et les jours étaient si courts qu'on avait dû déjà allumer la lampe. L'abat-jour ne permettait pas à la lumière de se répandre dans toute la salle ; la table près de laquelle les deux femmes étaient assises était seule bien éclairée et tout autour régnait une pénombre mystérieuse qui faisait paraître immense et comme vide, le grand salon de province ; ~~où~~ On se sentait là dedans isolé, perdu ; sous ~~des~~ ces plafonds si élevés ; aussi la mère et la fille qui feuilletaient un livre d'images, se serraient instinctivement l'une contre l'autre, et elles tournaient lentement les feuillets sans se parler. Mais elles songeaient.

- Qu'avait ce monsieur à nous suivre de la sorte ; pensait la petite ; il a remonté la rue derrière nous, je suis bien sûre que c'était pour nous voir ; et comme il nous regardait en face, à travers son lorgnon. La seconde fois je me suis sentie rougir.

- Ce jeune homme nous suivait, j'en suis sûre ; et quand il nous a regardées, ses yeux ont brillé, et les coins de ses lèvres se sont retroussés en un sourire imperceptible, et quand il nous eût dépassées ; j'ai bien vu qu'il se retournait. Il a bonne tournure et bonne mine. Il me rappelle le petit chose dont j'étais entichée à Trouville et pour lequel j'ai versé tant de larmes, quand ma mère a voulu me forcer à épouser M. Fauvel. <47>

- Tiens, pourquoi n'était-il pas au bal hier ? il m'aurait peut-être fait danser ; oh oui, pour sûr, ce serait trop mal de me trouver assez bonne pour être regardée et pas assez pour être invitée à danser. Il regrette bien qu'il ne soit pas venu à ce bal.

- Il avait bien bon air et ses moustaches étaient plus noires et plus longues que celles du hussard. Moi, j'aime les jeunes ; je déteste les blasés... Sûrement il suivait pour voir l'une de nous ; était-ce Juliette, était-ce moi ?

- Oh non, il vaut bien mieux qu'il ne soit pas venu chez mon oncle ; comme j'aurais été timide en dansant avec lui ; comme je lui aurais semblé sotte. Rien que son souvenir me fait rougir, tandis qu'avec les autres, je n'ai songé qu'à m'amuser et à rire.

À ce moment, Juliette jeta les yeux dans le fond du salon, qui presque tout entier n'était que dans une demi-lumière (mais où quelques meubles étaient éclairés d'une lueur rougeâtre et vacillante par la flamme de la cheminée. Une bûche roula, et la fillette fit un petit soubresaut. Émilie avait le bras ~~passé~~ gauche passé sur les épaules de sa fille et sentit sous sa main frissonner le petit bras.

- Ah ça, est-ce que je serais jalouse de Juliette, moi ; que ce soit pour moi, que ce soit pour elle qu'il nous ait suivies, en devrais-je être moins heureuse ? Mais non, il est trop jeune, à ce qu'il me semble, il n'est pas prêt à se marier encore ; il n'épousera pas Juliette, tandis que moi ; ah mais, je suis folle, comment aurait-il pu <48> faire attention à moi, à la père d'une grande fille de 17 ans, à moi, quand il voyait à mes côtés cette splendide jeunesse.

Et elle serra plus fortement le bras qui était passé sur les épaules de sa fille, ramenant celle-ci plus près d'elle.

- Ah, s'il était venu seulement hier, quelle conversation agréable j'aurais eue avec lui ; car il a l'air spirituel et je ne sens jamais tant de verve qu'avec les gens d'esprit. C'est égal, j'ai eu du succès hier encore et si mon miroir de ce matin ne m'a pas trompée... Ah bah, je le reverrai, et avec une heure de conversation avec lui, j'en ai l'expérience, j'aurai bien vite fait de lui faire oublier Juliette... La lui faire oublier ?... Oui, après tout, c'est un service à lui rendre ; il la courtiserait six mois, puis on ne le reverrait plus et elle peut-être, garderait son souvenir plusieurs années, comme moi, un an après mon mariage, je gardais encore celui du petit chose de Trouville.

~~Et~~ Serrant encore davantage les bras qui enlaçaient le corps de sa fille, elle la pressa contre sa poitrine. Toutes deux fondirent en larmes ~~dans les bras~~ en s'embrassant, et aucune d'elles ne songea à demander à l'autre quelle était la cause de ses pleurs.

Ah, si Gaston avait pu lire dans leurs cœurs, son amour propre aurait été terriblement flatté, et pourtant, il n'y avait pas de quoi. Sache le bien, beau de la Blanquette, si tu l'as triomphé là où Jean avait échoué, c'est qu'elle avait ~~mal~~ peu dormi cette nuit et qu'elle avait mal déjeuné. <49>

VII

Gaston de la Blanquette était peut-être le plus jeune sous-préfet de cette France, où il y a depuis quelques années tant de jeunes sous-préfets. Il avait vingt-quatre ans à peine et venait de sortir de l'Université catholique d'Angers, avec le titre de licencié en droit, quand on lui confia l'administration d'un arrondissement. L'éducation qu'il avait reçue le pré l'avait rendu tout à fait propre au rôle que nous le verrons jouer dans cette histoire.

Son père, qui appartenait à l'une des plus vieilles familles de l'Anjou était un de ces hommes qui sont toute leur vie de beaux hommes. Tant qu'il avait eu des cheveux, il les avait peints, il les avait frisés ; son nez avait une courbe fine, impérieuse, aristocratique ; son front était fuyant. ~~Amateur de cheval~~ Excellent cavalier, il ne manqua jamais sa promenade à cheval le matin, jusqu'au commencement de la maladie qui l'emporta. De 8 heures à 10 heures du matin, tout entier il se consacrait à son pur-sang ; à partir de 10 heures, tout entier aux femmes, à presque toutes les femmes d'Angers, excepté à la sienne, bien entendu. Au commencement, il avait tous ses cheveux et il faisait des ravages dans l'aristocratie ; dès qu'il se sentit sur le retour, il se maria et la lune de miel dura quinze jours ; puis il eut encore quelque temps des maîtresses de haute volée, grâce à sa vieille réputation, ou, comme disent les mécaniciens, en vertu de la vitesse acquise ; mais ~~quand~~ bientôt son crâne dégarni lui servit d'avertissement, et il n'attendit pas que ses succès dans le <50> monde commencent à se faire rares, pour mettre la main à la poche, et s'adresser au demi-monde. Dès qu'il eut pris cette résolution, il fit des choses largement, comme un vrai de la Blanquette et il ne s'inquiéta pas trop de savoir s'il était trompé par les femmes qu'il entretenait si richement.

M^{me} de la Blanquette était une femme bien différente de son mari. Issue aussi d'une grande famille, elle avait été élevée dans les principes les plus sévères d'un catholicisme rigoureux. Elle faisait partie de toutes les associations pieuses de sa ville et avait même été élevée par quelques uns de ces sociétés à la dignité de présidente. Son costume était toujours austère, et ne sortait que dans un but dévot. Aussi son mari était aussi fier d'avoir une telle femme, digne d'une vieille maison catholique, qu'il était peu soucieux de passer ses journées et ses soirées auprès d'elle. M^{me} de la Blanquette était de grande taille, mince ; traits réguliers, visage ovale, yeux noirs, cheveux noirs en bandeaux plats ; sa figure était ~~belle~~ froide mais assez belle pour avoir retenu quinze jours le volage gentilhomme. Grâce à cette courte lune de miel, un fils était né, c'était Gaston. Depuis, M^{me} de la Blanquette ne voyait plus son mari que de temps en temps et elle ne s'occupait de lui que pour pleurer son absence et pour dire des neuvaines pour le repos de son âme ; que regrettait-elle le plus ; était-ce l'abandon ; était-ce la ~~per~~ l'isolement où la laissait son mari ; était-ce les chances d'enfer que son ingrat époux accumulait à plaisir sur sa propre tête ? Nous ne saurions le dire <51> mais en tous cas, nul ne saurait blâmer les larmes de la pauvre abandonnée.

Le fils qu'elle avait eu du gentilhomme, fut pendant toute son enfance d'une santé fort délicate. Aussi ne la quittait-elle guère, ne le laissant presque jamais jouer avec ses petits camarades, ce qui valait beaucoup mieux pour son corps et pour son âme. Avec un enfant aussi maladif, toutes les précautions étaient nécessaires, c'est pourquoi elle prévenait ses moindres désirs, et tout en lui prodiguant en parole les préceptes de la morale la plus sévère, elle en lui donnant le conseil et l'exemple de son renoncement, elle lui donnait l'habitude d'un égoïsme inconscient. Que les mères qui auraient élevé d'une autre façon un fils d'un état de santé précaire lui jettent la première pierre. Des excellents enseignements qu'il recevait, il retint cependant une chose, c'est qu'il était de noble race et qu'il ne devait rien faire dont ses aïeux eussent à rougir.

Cependant, il voyait souvent pleurer sa mère, et quand elle l'embrassait longuement, il sentait parfois sa joue humide. Il ne devinait pas d'abord pourquoi ; mais quelques allusions des domestiques lui firent

comprendre que c'était papa qui faisait de la peine à maman. Ce mystère intrigua son enfance, mais à dix ans il n'était pas encore parvenu à l'éclaircir. Il voyait bien que son père n'était pas souvent à la maison ; mais il se doutait un peu que cela ne suffisait pas pour expliquer tant de larmes et qu'il y avait autre chose. C'est à cette époque que, sa santé étant devenue plus ferme, on l'envoya <52> au collège des Jésuites de Poitiers. Là il se lia bientôt avec quelques enfants de son âge et fut d'abord tout étonné d'une vie si nouvelle pour lui. Il sortait une fois par mois chez une ~~tante~~ sœur de sa mère, qui le traitait avec tendresse et le rendait pour un jour à son ancienne existence. À ce moment il commença à suivre les instructions pour sa première communion. Le bon père qui l'instruisait lui parlait avec horreur de certains péchés qu'il connaissait bien, et avec plus d'horreur encore d'autres péchés dont il entendait le nom pour la première fois. Mais ces commandements nouveaux avaient un petit air mystérieux qui lui rappelait le ton dont les domestiques parlaient des douleurs de sa mère. Aussi pensa-t-il tout de suite que ce devaient être ces péchés-là que son père commettait autrefois ; d'ailleurs quelques propos de ses camarades plus grands que lui et qui avaient habité cette ville d'Angers où les exploits de M. de la Blanquette étaient si célèbres lui enlevèrent bientôt ses derniers doutes, et comme son père, honoré de tous, lui avait toujours paru être le modèle des gentilshommes, il commença à s'expliquer difficilement l'horreur que manifestait pour cette sorte de crimes son instructeur. Plus tard il grandit et il comprit mieux, ~~et il partit~~ mais tout en conservant le désir d'imiter les brillantes qualités de son père, ~~mais avec~~ il était maintenu par la crainte de faire pleurer sa mère.

Il allait tous les ans passer des vacances auprès de sa famille ; mais son père semblait le tenir en souverain mépris. Il le ~~illisible~~ voyait de temps en temps, ainsi que sa femme, mais il ne s'inquiétait de lui qu'une fois par an, à son arrivée, pour savoir s'il avait <53> grandi. Mais quel changement quand le moutard devint jeune homme, quand il revint à seize ans avec des espérances de moustache. Il lui fit avoir un permis de chasse, il lui apprit à tirer tous les gibiers ; il l'emmena avec lui dans ses promenades à cheval. Puis un jour il le fit entrer au café pour la première fois, doux souvenir dans la mémoire de tous les collégiens de seize ans. Les vacances n'étaient pas terminées qu'il l'entraîna dans un petit café-concert. La chaleur était étouffante, l'atmosphère enfumée, la peur ternissait les glaces, entourées d'une doucine en bois doré dont les saillants commençaient à perdre trace d'or. La clientèle, assez aristocratique, était faite de jeunes gommeux ~~encore~~ déjà vieux et de vieux gandins encore jeunes. Sur les tables en marbre, se coupaient de mille manières, mille circonférences jaunâtres, formées par la bière accumulée aux points où s'étaient posés des bocks. La chanteuse monta sur l'estrade ; sa robe aux teintes voyantes était largement décolletée et laissait à découvert de gros bras ronds et le commencement d'une gorge puissante. Les chairs avaient une transparence molle et une blancheur livide due à un maquillage mal fait. Les yeux, agrandis par l'antimoine, avaient un regard vague qui ne regardait pas. Au sommet du cœur formé par le corsage, était une broche avec un gros morceau de strass qui attirait les yeux sur la poitrine. Quand elle ~~chanta~~ commença, elle se tourna du côté de M. de la Blanquette, qui était presque un demi dieu ~~aux ye~~ pour le quart du monde angevin. Ce qu'elle chanta, le collégien ne le savait guère, mais il regarda avec curiosité frissonner cette <54> chair flasque pendant que la cantatrice ouvrait la bouche et respirait en mesure. Il tressaillit et il fit franchir avec lui à cette image le seuil sacré du collège des Bons Pères à Poitiers.

Là, pendant les récréations, il avait avec les camarades de son âge des conversations scabreuses auxquelles il trouvait une fine saveur fort agréable. Ne sachant pas encore se borner à être licencieux, il était parfois obscène dans ses propos, parce qu'il était inexpérimenté. Puis pendant les longues études du soir, accoudé sur sa table noircie d'encre, éclairé par ~~des~~ un petit bec de gaz, il lisait des romans libertins, que ses camarades introduisaient en cachette ; des petits volumes maculés qu'on déchirait en quatre ou cinq cahiers pour pouvoir faire plus d'heureux à la fois et dont les pages devenaient grasses à force de passer entre les mains des collégiens. Il se cachait derrière une pile de dictionnaires, guettant d'un œil inquiet le regard du surveillant, et il lisait des pages mal écrites, il contemplait des gravures mal faites qui n'avaient d'autre mérite que l'obscénité. Et quand il avait lu, il relisait, et quand il avait relu, il songeait, accoudé sur un classique ouvert et il se faisait un idéal malsain, qui n'était autre que la chanteuse d'Angers, grasse, maquillée, terne, l'œil provocant et insignifiant.

Puis tous les mois c'étaient les sorties. Comme il aurait voulu pouvoir envoyer à tous les diables sa bonne tante dont les soins pressés lui semblaient bien importuns. Mais il n'y avait pas moyen ; cette <55> femme était toujours sur son dos ; il aurait voulu pouvoir sortir sans elle, mais il ne savait quel prétexte

trouver, ou s'il en trouvait un, elle finissait toujours par lui proposer de l'accompagner. Imaginez-vous rien de plus assommant. Il avait l'air triste et la tante redoublait de petits soins ; par représailles le neveu redoublait de maussaderie, si bien que la tante ne sachant à quoi étaient dues cette mauvaise humeur, ces colères inexplicables, avait souvent les larmes aux yeux.

C'est à cette époque qu'il perdit son père, et sa mère en deuil désirait beaucoup le garder auprès d'elle. Aussi dès qu'il fut bachelier, il se fit inscrire à la Faculté catholique d'Angers. D'ailleurs sa mère voyait avec joie qu'il allait être instruit dans les bons principes et être soumis, pendant ses études, à un règlement sévère. Il y passa quatre ans à l'Université ; le respect qu'il avait pour M^{me} de la Blanquette empêcha seul le jeune étudiant de l'envoyer *in petto* à tous les diables comme il faisait de la tante de Poitiers ; car ~~sa mère~~ elle jouait à Angers à peu près le même rôle dont sa sœur s'était si bien acquittée pendant les sorties de collège. Dire que la surveillance était aussi rigoureuse, qu'il ne trouva pas un seul instant pour nouer connaissance avec son idéal, ce serait exagérer ; mais néanmoins il sentait le frein et cela suffisait pour l'empêcher de se blaser.

~~À cette~~ Cependant, grâce à son âge, à la liberté relative dont il jouissait, les bonnes leçons, les bons exemples qu'il avait reçus dans son enfance, <56> commençaient à reprendre le dessus sur les pensées immondes qui avaient germé dans son cerveau sous l'influence de la servitude. Il reprenait ces allures distinguées qu'on perd momentanément dans les collèges ; son idéal s'affinait, toujours matériel, cet idéal n'était plus dégradé. En un mot c'était quelque chose comme M^{me} Fauvel, qu'il voyait, quand, ~~resté sans voir~~ n'ayant pas vu une femme depuis plusieurs semaines, il se tordait dans son lit pendant des nuits sans sommeil.

Au moment où, voulant lui faire une position, mais redoutant pour lui les séductions de Paris, sa mère le fit nommer à X, où sa vertu n'avait rien à craindre, il était instruit sans être assouvi.

Ces détails rétrospectifs, peut-être un peu longs, feront comprendre pourquoi Gaston, quand il rencontra ces deux jeunes femmes sous la Plantation, fit à peine attention à la plus jeune. Jean, un peu plus âgé, rassasié, n'avait vu que Juliette et n'avait remarqué qu'une chose chez Émilie, c'est qu'elle ressemblait à sa fille. Gaston, curieux et encore un peu inexpérimenté, trouva que Juliette était une jolie petite fille qui promettait beaucoup, et il ne pensa qu'à M^{me} Fauvel.

D'ailleurs il n'avait que vingt trois ans et il ne pouvait songer encore au mariage ; c'est pourquoi la beauté de Juliette ne pouvait avoir pour lui qu'un intérêt théorique, celle de l'autre avait un intérêt pratique. <57>

VIII

Le lendemain, c'était le jour de M^{me} Fauvel ; son salon avait été disposé pour recevoir les visites régulières du vendredi ; il avait une physionomie, ce salon, et il aurait su dire bien des choses si on avait su le comprendre. D'abord il était grand et très haut, sans savoir pour cela rien de majestueux, ce qui voulait dire qu'il était dans une petite ville où on ne s'amusait guère ; puis il était meublé de vieux meubles empire, raides et géométriques, ce qui voulait dire qu'il appartenait à M. Fauvel, qui y avait conservé l'ancien mobilier paternel, tout à fait conforme à ses goûts. Mais à côté de cet héritage de famille, il y avait une quantité de délicieuses fantaisies, d'ailleurs tout à fait disparates ; de petites chaises en bambou, des poufs, des objets d'art, des [riens ?] ; cela signifiait que le raide bureaucrate avait épousé Émilie. Si vous saviez comme ces petites merveilles avaient l'air dépaysé au milieu des vieux meubles empire, comme elles paraissaient s'ennuyer, pendant que le respectable mobilier auquel elles se trouvaient mêlées, était beaucoup trop digne pour donner aucun signe de plaisir ou d'ennui. Il n'y avait pas lutte ouverte entre les deux ameublements ; ils se bornaient à ne pas frayer entre eux, mais on sentait que leur rivalité sourde se changerait bientôt en une hostilité déclarée. Le vénérable mobilier empire était encore le maître du tapis, mais son rival suivait une marche ascendante qui <58> aurait dû l'inquiéter. Les meubles fantaisie les plus anciens étaient minces, timides, grêles ; ils ne tenaient pas beaucoup de place ; ils étaient en bambou et on voyait à travers ; on aurait cru voir un maître d'école maigre en visite chez un gros banquier. Mais leurs confrères plus jeunes étaient plus hardis ; et enfin il y avait un sofa, tout récemment acheté qui vous avait des airs provocateurs ! Il était rembourré, capitonné, de couleur voyante et il tenait tant de place le long de son mur qu'il avait forcé quelques fauteuils empire qui se trouvaient de ce côté à se sentir les coudes. Ah, si un observateur habile avait bien examiné ce salon, il aurait vu que ce sofa n'attendait qu'une occasion pour lever l'étendard de la révolte.

C'était sur ce sofa qu'étaient assises, chacune à une extrémité, Émilie et une bonne dame qui était venue lui rendre visite. Cette bonne dame, qui avait conduit sa fille au bal l'avant-veille était encore un peu endormie et manquait d'entrain, et la conversation languissait un peu, d'autant plus que, pendant ces longues belles phrases que la visiteuse allongeait si laborieusement, M^{me} Fauvel songeait bien souvent aux pensées, bien intéressantes qui agitaient son cerveau.

Pendant ce temps Juliette causait avec la fille, qui ~~n'était pas endormie~~ n'avait plus sommeil, elle, car elle avait dormi à poings fermés pendant toute la journée de la veille et elle racontait ses succès avec <59> tant d'animation que sa face ronde et aux traits mal accentués devenait toute rouge ; elle avait une robe à couleurs voyantes qui faisait des plis et elle se donnait tant de mouvements pendant son récit que ces plis changeaient de place à chaque instant. Les deux filles racontaient tout ce qu'elles savaient de la fête de l'avant-veille, les plus minces détails prenant de l'importance quand ils se rapportaient à un pareil événement, mais c'était la jeune indigène de X qui les avait le mieux observés ; car elle avait songé presque autant pendant le bal aux conversations de l'avenir qu'aux plaisirs du présent.

On sonne ; il n'y a rien d'étonnant à cela ; tous les vendredis de 2 heures à 6 heures, on sonne bien des fois à la porte de M^{me} Fauvel. Pourquoi donc les deux femmes ont-elles levé brusquement la tête comme s'il s'agissait d'un événement extraordinaire ? Et pourquoi, en voyant entrer le petit surnuméraire, ne l'ont-elles salué qu'avec une pointe de désappointement ? C'est ce qu'elles n'auraient pu dire ni l'une ni l'autre ; car deux minutes auparavant, aucune d'elles ne ~~s'attendait~~ s'attendait à recevoir la visite du sous-préfet et pourtant au coup de sonnette toutes deux avaient pensé que c'était peut-être lui.

Mais ce n'était que le petit surnuméraire, qui tout en entrant, s'était lancé dans une immense phrase dont il ne savait comment sortir. Il espérait un peu que M^{me} Fauvel allait l'interrompre, mais elle pensait bien à

autre chose et il lui fallut aller jusqu'au bout, au prix de bien des entorses à la grammaire dont personne heureusement ne s'aperçut <60> car la dame de X n'était pas compétente et les autres n'écoutaient guère.

Comme vous pouvez penser, le petit surnuméraire, encore tout fier de son succès du cotillon, s'arrangea pour qu'on lui offrît une chaise située près de celle de Juliette et il commença quelques petites phrases banales. La petite demoiselle de X, pour laquelle il avait été fort aimable l'autre jour chez M^{me} Z, espérait qu'il ne se bornerait pas à un simple salut et qu'il allait continuer ses frais ; mais il semblait ne regarder que Juliette, à qui il parlait haut pour avoir l'air plein d'assurance. Et la pauvre petite fille à la robe voyante tournait de son côté des yeux bleu pâle, des yeux ronds et comme alanguis ; puis découragée, elle retombait dans son fauteuil, et les plis de sa robe ne changeaient plus de place pour un instant. De temps en temps elle se relevait pour regarder encore du côté du jeune homme, puis elle se rejetait de nouveau dans son fauteuil, laissant retomber son menton sur sa poitrine et elle se donnait l'air distrait en regardant de tous les côtés, en plissant de temps à autre sa joue grasse et rose pour avoir l'air de sourire.

La mère, de son côté, trouvant que les amabilités du jeune employé ne s'adressait qu'aux Fauvel, l'interpella pour lui poser une question insignifiante, et lui, se trouvant pincé, fut obligé de commencer avec elle une conversation en diagonale. Il s'en dédommageait en parlant plus haut encore et riant à chacun de ses mots pour faire le chef de claque. ~~Et~~ Il faisait des gestes <61> amples et symétriques.

Les mouvements brusques et un peu saccadés qu' »il faisait en parlant atteignaient quelquefois le but qu'il se proposait. Les yeux de Juliette se tournaient de son côté et lui, tout fier, donnait à ses gestes plus d'assurance, à sa parole plus de volubilité encore, et ~~était~~ préoccupé avant tout de plaire à la galerie, il écoutait peu son interlocutrice et lui répondait de façon à troubler complètement le peu de clairvoyance que la lassitude lui laissait.

On sonne encore ; on est longtemps sans entrer ; la jeune fille de X qui raconte à M^{lle} Fauvel quelques cancons du bal, s'aperçoit que Juliette ne l'écoute plus. Émilie tourne de seconde en seconde les yeux vers la porte. Enfin on annonce : M. de la Blanquette ! Le petit surnuméraire, furieux d'être dérangé, se lève et salue en passant le nouveau préfet d'un froncement de sourcil. Les deux dames de X, qui ont déjà fait une de ces interminables visites qui caractérisent la province, se renfoncent dans leurs sièges pour bien faire voir que, curieuses de connaître le nouvel arrivant, elles n'ont nulle intention de s'en aller. Mme de Fauvel se ~~soulève~~ indique un fauteuil à Gaston.

À ce moment Juliette était doublement contente ; d'abord elle se sentait soulagée de n'avoir plus à côté d'elle ce petit surnuméraire qui lui déplaisait et qui savait pourtant accaparer l'attention avec tant d'art et si peu de tact qu'elle ne pouvait s'empêcher de le regarder. ~~Mais~~ En même temps elle ressentait ~~quelque chose~~ comme une nouvelle atteinte de ~~son~~ <62> son oppression ~~mélancolique~~ et de sa lassitude ~~du jour~~ de la veille ; mais ce qui lui avait paru pénible hier, lui semblait agréable aujourd'hui. La vue de ce jeune homme qu'elle avait rencontré, quand la fatigue et la pluie la rendaient si triste, avait réveillé sa mélancolie ; mais comme l'amour encore un peu inconscient avait un peu germé pendant la nuit, elle trouvait maintenant à cette mélancolie une certaine poésie romanesque. Oh mais, elle n'appelait pas de ce nom là les sentiments qu'elle ~~ressentait~~ éprouvait.

Tandis qu'elle s'était de temps en temps tournée bien franchement du côté du surnuméraire, elle causait franchement avec la demoiselle de X pendant que le sous-préfet entretenait Mme de Fauvel. Sa tête ~~ne tournait pas du tout~~ restait bien immobile, mais ~~de temps en temps~~ quelquefois ses yeux tournaient dans leur orbite, vous devinez bien dans quel sens. Elle le faisait comme sans s'en douter, puis aussitôt qu'elle s'apercevait de ce qu'elle avait fait, elle ramenait bien vite ses yeux du côté de sa petite compagne. Elle commençait à la trouver un peu ennuyeuse, sa petite compagne ; au commencement, on avait parlé du bal ; et cela avait été long et toujours intéressant ; maintenant il était question d'autre chose, la conversation languissait et la visite était interminable.

La demoiselle de X s'intéressait aussi à M. de la Blanquette, et jetait aussi des regards de son côté ; mais elle, elle y allait bien franchement ; elle faisait ses yeux aussi ouverts et aussi ronds qu'elle pouvait le faire. Ah, c'est que les jeunes gens élégants n'étaient pas très nombreux <63> dans l'arrondissement et il n'arrivait pas tous les jours que la Société (comme on disait à X) fit une aussi brillante recrue que le sous-préfet.

Quant à M^{me} de Fauvel, sa stratégie était bien plus savante ; elle ne cachait pas naïvement ses batteries comme sa fille ; mais elle ne les démasquait pas non naïvement comme la petite demoiselle de X. Elle s'était placée à portée de la fenêtre et si habilement que l'image ~~de~~ s'en reflétait sur ses yeux et les rendait plus brillants ; à portée aussi du feu ~~qui envelop~~ dont la lumière enveloppait son visage d'une teinte rougeâtre, qui lui seyait à merveille. Elle avait aussi de petits mouvements du buste en arrière, ce qui faisait craquer son corsage en [feuille ?] noire avec un froissement, en même temps qu'on voyait briller la soie sous les reflets bleus de la fenêtre, sous les reflets du foyer. Elle savait aussi diriger la conversation, faisant dire à son interlocuteur des choses dont il ne pouvait plus se tirer, ce qui est si agréable pour les jeunes gens ; et quand le bonne dame de X voyait M. de la Blanquette dans une impasse, elle cherchait à l'en tirer, croyant l'obliger.

Ce triple manège n'échappait pas au sous-préfet et il en était fier, car il l'attribuait à sa moustache. Mon Dieu, nous ne lui en voulons pas pour cela, n'est-ce pas ; mais, vous savez ~~combien~~ comment les romanciers peignent des héros qui n'ont qu'à paraître pour subjuguier tous les cœurs et je ne voudrais pas que vous me crussiez capable d'avoir mis en scène un type aussi invraisemblable. Aussi, je ~~vous doit~~ ~~quelques explications~~ me hâte de vous ~~dire que~~ rappeler que M. de la Blanquette n'avait nulle raison d'être <64> aussi fier de son triple succès. Sans doute sa moustache n'y était pas étrangère, mais, il ne faut pas oublier que la demoiselle de X avait aussi fait les yeux doux au petit surnuméraire et quant aux dames Fauvel, nous avons vu comment leur amour avait pris naissance et nous savons combien les circonstances avaient été favorables à l'heureux vainqueur.

Mais il n'était pas tout entier à son sentiment d'orgueil et il avait quelques idées en tête. Il s'était promené la veille et l'avant-veille dans sa capitale sans y rencontrer une femme qui fût digne de son attention ; les dames Fauvel seules avaient été remarquées ; il les avait rencontrées plusieurs fois sans les voir suffisamment à son gré ; et ayant appris qui elles étaient, il venait chez elles avec l'intention bien arrêtée de trouver dans ce salon ce qu'il n'avait pu trouver ailleurs. Il avait même une humeur conquérante qui aurait pu être moins en situation. Dans de pareilles conditions, la pauvre Juliette n'avait guère de chances d'être remarquée, elle était tout à fait hors de cause.

D'ailleurs pour le moment, je ne sais quelle pensée singulière ~~lui~~ venait à l'esprit de Gaston. Quand il était au collège de Poitiers, une sorte de sous-jésuite, de prêtre subalterne faisait la lecture au réfectoire. Généralement le jeune de la Blanquette n'écoutait pas ; une histoire, pourtant, l'avait intéressé parce qu'il y avait une femme : une jeune fille pâle, blonde, maigre, très jolie, qui était entrée aux Carmélites ; cette jeune fille pour lui, c'était Juliette et en la <65> voyant, il revoyait le collègue et le sous-jésuite avec son menton mal rasé et son rabat un peu grasseyé.

Quant à Émilie, c'était bien autre chose. J'allais dire qu'au lieu de le reconduire au collège, elle le reconduisait au café-concert où il était allé avec son père ; mais cela ne serait pas là la note juste. Seulement il ressentait en face d'elle des sentiments un peu analogues à ceux qu'il avait éprouvés ce jour-là. Dans le salon de M^{me} Fauvel, il était ~~pris de ce~~ saisi du désir de l'inconnu, comme le collégien l'avait été dans ce bouge qui n'aurait plus causé au sous-préfet que du dégoût. Sans doute il ne se disait pas qu'Émilie était plus belle que la chanteuse du café-concert, car une pareille pensée ne lui serait pas plus tôt venue à l'esprit qu'il eût rougi de l'avoir conçue. Mais tout se passait en lui comme s'il s'était dit cela, et c'est un peu pour cette raison qu'il trouvait M^{me} Fauvel si intéressante.

D'ailleurs, entre un Holbein et un Rubens, les jeunes gens n'ont jamais hésité et voilà pourquoi Gaston ne faisait guère attention à Juliette qui s'en apercevait un peu. <66>

IX

Juliette avait le cœur gros, mais elle ne savait pas encore pourquoi. Elle se sentait trop triste pour se réjouir du dîner de famille qui devait avoir lieu le soir ; car on attendait l'oncle Cidoux et la tante Ursule, ces deux personnages si différents que l'on réunissait de temps en temps.

Ils ne tardèrent pas à arriver. La tante Ursule surtout là au moins ~~une demi-heure~~ vingt-cinq minutes avant l'heure ; elle était grande, sèche, jaune, raide. Dans les rides de son visage les lignes verticales prédominaient ce qui allongeait encore sa figure, de même que les colonnettes verticales des cathédrales gothiques font paraître la nef plus élevée. Sa coiffure était très simple, ses coudes collés au corps. Elle avançait lentement, à petits pas, mais sans se courber et personne ne lui offrait son aide ; sachant qu'elle la refuserait. Quand elle arriva au milieu du salon, M. Fauvel lui présenta un fauteuil ; elle ne voulut pas l'accepter, préférant une chaise et disant que c'était bien assez bon pour elle ; on n'insista pas, c'était inutile. Elle parla d'œuvres pieuses. M. Fauvel soutint la conversation ; il l'appelait, ma sœur, elle l'appelait mon frère et ils ne se tutoyaient pas. Ce ton solennel agaçait Émilie qui ne prenait jamais part à l'entretien. La tante Ursule s'apercevait bien de cette abstention et elle se livrait à des réflexions peu charitables sur sa belle-sœur qui ne s'intéressait pas à un sujet aussi sacré.

M. Cidoux arriva en retard ; il entra, sans attendre sa femme qui ôtait <67> son manteau dans l'antichambre, et il s'avança dans le salon, les mains jointes sur le ventre et en chantonnant du nez. Sans attendre qu'on le priât de s'asseoir, il prit le fauteuil qu'on avait avancé pour la tante Ursule et souhaita le bonjour à tout le monde d'un ton qui eût suffi à lui concilier la sympathie de ses auditeurs s'il ne l'eût eue déjà toute entière.

Quand M^{me} Cidoux fut entrée, la tante Ursule chercha à reprendre le fil de son saint discours ; mais l'oncle Cidoux le lui coupa brutalement en parlant de son bal, disant que cela l'avait beaucoup fatigué, mais qu'il ne le regrettait pas, vu qu'on s'était royalement amusé. Tout le monde riait à ce qu'il disait bien que cela n'en valût pas la peine et lui, il ~~était~~ se réjouissait de voir que tous, sauf Ursule, étaient heureux de son arrivée.

À table, on avait placé la tante Ursule et l'oncle Cidoux à côté l'un de l'autre, sans aucune intention malicieuse d'ailleurs. Pendant tout le repas, le bon M. Cidoux ne cessa de gagner du terrain sur sa voisine. Poussant un verre, un couvert ~~avec habileté~~ sans en avoir l'air, il la forçait à battre en retraite, il aimait à être à l'aise ; ~~comme~~ de temps en temps en mangeant il ~~tenait ses coudes~~ atteignait Ursule avec son coude sans s'en apercevoir le moins du monde, car son attention était portée d'un autre côté. Et elle, sans murmurer, offrait son martyre à son Créateur.

La conversation tomba naturellement sur le nouveau sous-préfet. Tout le monde l'avait vu, car tout se remarque à X.

« Pour moi, il m'a l'air très bien, dit M. Cidoux, l'avez-vous vu, Juliette Émilie ? » <68>

« Il est venu nous voir aujourd'hui, répondit M^{me} Fauvel d'un ton très naturel. »

« Ah, ah, vraiment, mais au fait, j'y ai déjà pensé, ce serait peut-être un excellent parti pour Juliette. »

Celle-ci comprit alors pourquoi elle avait le cœur gros.

« Quant à moi, mon frère, dit la tante Ursule, je ne suis pas de votre avis. Je serais désolé qu'il épousât Juliette ; je le regarde comme un homme sans moralité. »

« Comment cela, est-ce qu'il est capable de tuer son père et sa mère ; ah ah ah ; est-ce qu'il emploie ses gendarmes à détrousser les voyageurs sur la grande route. »

« Il est capable de choses pires encore, s'il ressemble à son père et ce que je sais de lui ne me permet pas d'en douter. »

« De quoi était-il donc capable, son scélérat de père ? »

« Vous savez bien que je ne puis pas le dire. »

« Mais enfin, il devrait vous plaire, ce jeune homme ; il devrait être doué de toutes les vertus ; il a été élevé chez les Pères. » Et de rire.

« Ah malheureusement, il n'a pas su profiter de la bonne éducation qu'il recevait chez eux ; sa nature était mauvaise ; c'était un homme qui manquait de sérieux, tout l'opposé de mon frère Fauvel. »

« Alors cette bonne éducation ne peut réussir qu'aux bonnes natures ; mais, dites donc, vous ne faites pas l'article pour vos amis. »

Et l'on parla des Jésuites ; le sous-préfet fut oublié. <69>

La tante Ursule avait été jeune et pourtant elle ne comprenait pas que ce manque de sérieux, et même cette immoralité mystérieuse ne pouvaient faire grande horreur à Juliette ; elle ne comprenait pas que ses paroles achevaient ce qu'avait commencé la boutade de M. Cidoux, c'est-à-dire qu'elles révélaient à la jeune fille ses propres sentiments. M. Fauvel n'avait encore prononcé que quelques sentences. Mais voyant que sa femme et sa fille, un peu tristes, laissaient le bon oncle faire tous les frais de la gaîté générale, il lança une plaisanterie qu'il avait trouvée une demi-heure auparavant et qu'il avait perfectionnée dans l'intervalle. Mais il le fit avec si peu de conviction, il avait l'air tellement gêné, tellement en dehors de ses habitudes, que M. Cidoux lui-même cessa de rire.

Mais la gaîté de sa brave femme ne pouvait jamais subir que des éclipses de courte durée. Elle reparut plus franche et même plus bruyante ; il aurait bien voulu faire rougir la tante Ursule sous sa peau jaune ; mais il n'osait pas, Juliette le gênait. Il se contenta donc de la taquiner un peu ; pensant sans doute que le Créateur avait assez de sacrifices pour un jour, elle répondit un peu vertement à M. Cidoux qui en rit aux larmes. La pauvre petite M^{me} Cidoux était un peu sur les épines, mais cela ne dura pas, et pour consoler Ursule, le bon oncle, pendant la soirée, écouta sans murmurer une longue histoire dévote après laquelle on se retira. <70>

M^{me} Fauvel était déjà au lit, son mari était prêt de s'y mettre ; il mettait toujours un foulard autour de son cou pendant la nuit ; il était en train de le nouer avec autant de soin que si cela avait été une cravate blanche et, pendant qu'il se livrait à cette importante occupation, deux petites rides de satisfaction s'étaient fermées vers le bas de ses joues, tout près des deux petits trous que les pointes de son col droit avaient creusés ~~à~~ à la longue dans son menton. Émilie le regardait, et quoique relativement jeune encore, il lui parut vieux.

Quand il fut entré dans le lit, son pied vint à toucher celui de sa femme qui le retira vivement, comme pour fuir le contact d'un fer rouge. Oh oui, il était vieux, et quand la pensée d'Émilie se reportait à sa première rencontre, à Trouville, elle le trouvait toujours aussi vieux. Comme elle avait pleuré, pour ne pas l'épouser. Toute une nuit, avant de se décider, elle n'avait pu dormir, voyant dans un ~~petit rêve~~ demi-sommeil, son futur mari marcher d'un pas grave au milieu de la foule de ses adorateurs qui tourbillonnaient. Il y avait surtout un des adorateurs, avec de petites moustaches fines, le comte de Fiston, qui l'avait serrée un peu plus fort que les autres en valsant avec elle au bal de la veille. Maintenant elle se rappelait ces pensées d'autrefois, elle revoyait le comte de Fiston, aussi jeune qu'il y a 20 ans, avec ses petites moustaches ; il la faisait tourner, et il la serrait si fort qu'elle n'osait plus le regarder ; pourtant elle relevait la tête un instant à la dérobée, et elle voyait les petites <71> moustaches grandir et noircir à vue d'œil et elle apercevait que le comte était devenu Gaston. Quand Émilie s'endormit les affaires de M. de la Blanquette étaient déjà fort avancées.

La suite va toute seule. Le sous-préfet multiplia ses visites, d'abord le vendredi, puis les autres jours, quand il pleuvait, de façon à être sûr de les trouver et de les trouver seules. Juliette était heureuse de ces visites répétées, elle s'apercevait bien qu'il ne s'occupait pas beaucoup d'elle. Mais elle lui savait gré de cette réserve, qui était moins embarrassante, s'imaginant qu'il cachait son jeu. Quant à Émilie, elle devinait bien la vérité ; certains signes ne pouvaient la tromper. Elle prenait plaisir à le recevoir, changeant tous les jours quelque chose à sa toilette, dans l'espoir qu'il viendrait. Toutefois elle n'était pas encore prête à se jeter dans ses bras. Elle sortait beaucoup, comme si elle avait voulu revivre en une année toutes celles qu'elle n'avait pas vécues.

Son intérieur allait comme il pouvait ; elle ne donnait plus d'ordres à ses domestiques qui commettaient de nombreuses hérésies. Un jour on servit à table les plats dans un ordre bizarre et M. Fauvel, qui était un docteur gastronomique, fit à sa femme quelques observations d'un ton dogmatique. Cela le mit de mauvaise humeur pour un jour et heureusement pour Gaston, ce fut justement ce jour-là qu'il brûla ses vaisseaux.

Depuis longtemps, il rougissait de sa timidité et il pensait que les Mânes de son père devaient avoir honte de lui. Ce qui le décida fut une <72> histoire qu'un de ses amis lui raconta au Cercle, s'y attribuant un rôle de Don Juan. Vous la connaissez cette histoire, je n'ai pas besoin de vous la répéter. De la Blanquette résolut donc d'affronter cette lutte pour laquelle il s'était cru encore trop inexpérimenté. Mais il fut tout ~~étonné~~ surpris de ne rencontrer aucun des obstacles auxquels il s'attendait.

Juliette s'étonna bien un peu de deux choses ; que Gaston cessât ses visites et qu'on la fit aller si souvent chez son oncle Cidoux et chez sa tante Ursule ; M. Fauvel 'étonna de voir l'ordre régner de nouveau dans sa maison ; mais le reste de la ville de X ne remarqua rien d'anormal.

Et Jean ! Ne trouvez-vous pas que nous l'avons un peu oublié ? Ah, le pauvre Jean, il n'avait pas eu de chance. Le vendredi qui avait suivi le bal, il était venu jusqu'à la porte ; mais arrivé là, il avait trouvé qu'il avait mal à la tête et craignant de ne rien pouvoir dire, de paraître stupide, il était retourné chez lui ; un autre vendredi, il était allé jusqu'au bout, mais il avait rencontré Gaston, ce qui lui avait déplu, il ne savait pas bien pourquoi.

Il y avait à X comme dans toutes les petites villes, un cercle où se réunissaient tous les jeunes gens. Jean fréquentait cet établissement ainsi que M. de la Blanquette. Il y avait aussi à X comme dans toutes les petites villes, des gens qui aimaient les plaisanteries indiscrettes. Un membre du cercle, M. Bafoulard, commerçant en grains, <73> avait fait quelquefois avec le sous-préfet quelques parties d'écarté et, tout fier, il étalait avec une indiscretion qui prouvait combien était familière ses relations avec le vicomte de la Blanquette. Ayant remarqué les fréquentes visites de Gaston chez Émilie, il lui disait souvent devant tout le monde : « Eh bien, quel jour épousez-vous M^{lle} Fauvel ? » En général Gaston répondait qu'une pareille idée lui semblait ridicule et qu'il ~~n'avait~~ ne sentait pas encore en lui l'étoffe d'un père de famille.

Mais un jour que M. Bafoulard avait répété sa plaisanterie habituelle, de la Blanquette l'emmena dans un coin et lui dit en effet que son mariage était à peu près décidé, qu'il lui disait la chose à lui parce qu'il le connaissait comme un ami dévoué et discret mais qu'il le pria de n'en rien dire à personne. Une demi-heure après tout le cercle savait la grande nouvelle.

Nous, qui savons le dessous des cartes, nous comprenons qu'au commencement Gaston n'avait aucune raison pour déguiser la vérité ; mais, aussitôt qu'il fut le plus heureux des hommes, il crut devoir tout sacrifier au désir de ne pas compromettre sa maîtresse. Mais Jean, qui entendit, comprit la chose tout autrement ; et désespéré, il quitta X, bien résolu à n'y plus revenir avant d'être guéri de son amour. À la suite de la grande révélation, il y eut bien du bruit dans Landerneau mais Landerneau était sur une fausse piste. <74>

X

Il n'y avait que six mois que Gaston était le plus heureux des hommes et il y en avait déjà deux qu'il était las de son bonheur. ~~Cela~~ Maintenant il y allait à ses rendez-vous le plus rarement possible et il y allait machinalement, sans se presser, et sentant d'avance une odeur de poudre de riz et de pommade qui commençait à agir désagréablement sur ses nerfs. Certes Émilie était belle et surtout bien faite et elle avait une opulence de chair qui avait longtemps entretenu l'amour de Gaston. Mais aujourd'hui cette opulence lui semblait exagérée et un peu molle et il n'était pas jusqu'à l'innocente poudre de riz dont M^{me} Fauvel saupoudrait ~~son visage~~ ses joues qui ne lui parut du maquillage. Il avait été fier longtemps d'être le premier qu'elle eût aimé ; mais aujourd'hui il voyait bien qu'elle ne l'aimait pas, et qu'elle ~~aurait aimé~~ se serait donnée de même au premier ~~cavalier~~ gommeux qui aurait su profiter des circonstances. Aussi elle n'était plus pour lui la maîtresse enviable, la femme du monde dont il était l'unique amour ; il ne voyait plus en elle qu'une de ces femmes qui font métier de galanterie et qu'on ~~garde~~ conserve quelques mois pour les abandonner sans leur garder une pensée. Elle en avait un peu les formes et un peu les allures ; seulement elle était bien plus difficile à quitter ; d'ailleurs Gaston n'y songeait pas, non par amour ou par fidélité chevaleresque ; mais parce qu'il n'aurait su comment la remplacer ; il en avait déjà assez d'Émilie. <75>

Après six moi cela ne vous étonne pas ? Attendez ; pendant ces six mois, il l'avait vue bien rarement, à peine une fois par semaine et au début, il ~~rougi~~ gémissait des ~~obstacles~~ difficultés qui l'empêchaient de la rencontrer plus souvent. Il semble qu'Émilie valait bien six mois semés de pareils obstacles. Mais il y avait encore là ce souvenir qui avait ~~hâté l'éclosion de~~ fait naître l'amour de Gaston et qui en hâta la fin : le souvenir inconscient de ce fameux café-concert d'Angers. Je ne sais pourquoi l'idée de M^{me} Fauvel se trouvait étroitement liée à celle de ~~cette~~ chanteuse de bas étage. ~~Depuis~~ Le jour de la première entrevue, il avait ~~senti~~ éprouvé, en face d'Émilie, les mêmes désirs qui avaient agité le collégien et depuis lors ~~cette idée~~ cette association d'idées s'imposait à son esprit. Non pas qu'il se dît jamais que sa maîtresse ~~avait~~ ~~ressemblait~~ avait quelque ressemblance avec cette femme ; non, ce souvenir d'enfance agissait en cachette et de même qu'il avait senti reparaître ses désirs, sans se douter des raisons qui leur donnaient naissance, il vit reparaître ses dégoûts, sans savoir d'où ils venaient.

Il était donc plus disposé qu'autrefois à partager l'amour de Juliette ; et pourtant il n'y pensait pas du tout. Il ne se la rappelait que comme une grande fillette, mince, sans corps, maigrelette, aux traits fins et délicats et qui serait bien belle plus tard si elle ressemblait à sa mère. ~~Alors au contraire~~ Lorsque'il n'était encore que postulant, il n'avait pas fait grande attention à elle, et depuis qu'il avait obtenu l'amour d'Émilie et que, las de M^{me} Fauvel, il avait pu penser à autre chose, il ne la voyait plus, car, naturellement, elle était toujours absente quand il était là. <76>

Émilie sentait bien que son amant se détachait d'elle, et elle s'en désolait, ~~sentant bien~~ comprenant que, cet amour perdu, il n'y aurait plus pour elle que le vide et qu'il était trop tard pour le recommencer ailleurs quand il serait fini. Elle voyait qu'il venait moins souvent qu'autrefois, que dis-je, qu'il inventait des prétextes pour ne pas venir et, quand il venait, il restait aussi peu de temps que possible, comme s'il eût été pressé ~~d'accomplir~~ d'en finir et ne se fût pas senti l'envie de savourer longtemps le désir et le souvenir. Elle lui en faisait le reproche et comme il ne savait que répondre, cela l'ennuyait et faisait qu'il redoutait toujours le moment où il allait arriver près d'elle, au lieu de s'en réjouir.

À certains moments, ~~le désespoir~~ M^{me} Fauvel était toute désespérée ; elle s'indignait de voir que Gaston n'aimait que sa chair, et pourtant de la part cette femme, ~~une~~ de pareilles plaintes n'étaient guère justifiées. Puis elle se reprenait à espérer, à penser que la satiété seule causait l'indifférence de la Blanquette et qu'une coquetterie, une bouderie suffirait pour le ramener à elle. Aussi elle se servait du premier prétexte venu

pour éloigner le prochain rendez-vous ; mais lui, ne semblait pas s'étonner, il obéissait sans murmurer, et il venait à la date fixée, toujours la même.

Les précautions mêmes que Gaston prenait pour mieux cacher leurs amours, agaçaient Émilie. En effet, le sous-préfet craignait beaucoup un scandale qui eût compromis sa position, non qu'il tînt à cette situation elle-même ; mais on n'aime pas être révoqué. Souvent <77> il se disait qu'il était bien bête de se compromettre ainsi pour une femme qu'il n'aimait plus et il était tout prêt à se servir de ce prétexte pour excuser à ses propres yeux la rupture qu'il désirait. Puis l'habitude, l'idée du vide ennuyeux qu'il rencontrerait à X sans Émilie l'emportaient ; si je saute, se disait-il, je serai débarrassé de cette résidence, et en attendant, je m'y serai amusé, ce qui était bien difficile.

Le 15 juillet, il y avait un grand dîner chez les Fauvel. Le sous-préfet, divers chefs de service, quelques dames, M. Cidoux devaient y assister. Émilie sentait bien que ce soir-là, il fallait qu'elle reconquît son amant. Aussi avait-elle admirablement préparé la lutte. Il y avait à X une ancienne beauté déjà un peu fanée, mais encore pleine de prétentions ; on l'avait invitée, car on savait qu'il serait assez facile de l'écraser pour que la victoire soit fût certaine, pas assez facile pourtant pour que la victoire ne fut pas remarquée. Émilie s'était coiffée comme sa fille, les cheveux simplement ramenés en arrière, à l'américaine, avec quelques bouclettes rebelles ; de cette façon, on ne pouvait s'empêcher d'observer combien le front et les yeux de la mère et de la fille offraient de ressemblances et ~~combien~~ comme cette partie supérieure du visage avait conservé, chez M^{me} Fauvel, la pureté de la ligne. Suprême habileté qui devait précipiter la défaite !

~~Émilie~~ L'arrangement des convives à table, les détails de la toilette, tout avait été calculé d'avance en vue de la lutte prochaine. De plus, on avait fermé hermétiquement les fenêtres de la salle à manger, bien qu'il fit jour <78> encore à 7 heures et on avait allumé le lustre et les candélabres. En effet, le jeu des lumières ~~était~~ est favorable aux beautés ~~comme~~ telles que celle d'Émilie.

Et maintenant toute la bataille va commencer. Le sous-préfet est à la gauche de Mme Fauvel, honneur qu'il doit à sa situation dans l'arrondissement. Il est à la droite de cette ancienne beauté dont nous avons parlé. Enfin, à la droite de la maîtresse de la maison est placé le nouveau Procureur de la République, arrivé à X depuis quinze jours. ~~C'était un~~ Magistrat encore jeune, fort joli garçon, ~~et qui avait~~ M. Robinet de la Sapinière cherchait toujours à compromettre les femmes. C'était même pour cela qu'on l'avait envoyé à X ; car dans son ancienne résidence, on avait tant parlé de ses relations imaginaires avec la femme, d'ailleurs très honnête, ~~de l'un de ses substitués~~ d'un juge au tribunal qu'il avait bien fallu éloigner ce trop entreprenant procureur. M^{me} Fauvel le connaissait de réputation ; elle avait donc admirablement bien appuyé son aile droite.

De la Blanquette est arrivé un peu ennuyé ; au fond il est plus que jamais dégoûté d'Émilie et est plutôt mécontent que satisfait de se retrouver à côté d'elle. Une rapide reconnaissance a bientôt appris à M^{me} Fauvel quelle est la situation. La position de l'ennemi est très forte, un assaut direct est impraticable ; il faut, pour assurer la victoire, un mouvement tournant et une fausse attaque sur la droite. Émilie exécute directement cette manœuvre ; elle se tourne du côté de M. Robinet de la Sapinière qui n'attendait que l'occasion et <79> qui répond avec empressement aux avances ~~d'Émilie~~ de sa voisine. Mais son amabilité n'était pas celle de tout le monde, elle avait des allures provocantes, fort agaçantes pour un mari et surtout pour un amant attiré. Il agissait en un mot comme s'il avait eu quelque intérêt à exciter la jalousie de Gaston. C'était justement ce qu'il fallait à M^{me} Fauvel. Déjà tout le monde les remarquait.

~~À la long~~ Vous avez beau ne plus aimer une femme sur le cœur de laquelle ~~on a~~ vous avez des droits, ~~on~~ vous finissez par ne pouvoir supporter ~~la~~ ~~illisible~~ un pareil spectacle ~~et~~ ; voir un rival afficher des prétentions qui ne sont permises qu'à vous seul, et cela en public, c'est impossible de vous y résigner. Gaston se sent un peu humilié du rôle effacé qu'il joue et il brûle d'humilier à son tour l'audacieux procureur. Il cherche à attirer à lui la conversation de sa charmante voisine ; mais c'est en vain. La fausse attaque a produit ~~son~~ un premier effet ; l'ennemi a ~~dégarni~~ commencé à dégarnir sa ligne de bataille ; mais Émilie sent bien qu'il serait prématuré d'attaquer déjà cette ligne de front et qu'il faut continuer son mouvement tournant. Aussi cherche-t-elle encore à éloigner Gaston du but qu'il commence à poursuivre avec ardeur.

Très habilement, elle le met aux prises avec sa voisine de droite, l'ancienne beauté ; puis, le sentant accaparé, elle se remet à deviser avec le galant procureur. Le sous-préfet est furieux, d'autant plus que cette

situation s'éternise. L'ancienne beauté lui paraît de plus en plus ancienne, le magistrat de plus en plus indiscret et ~~meo~~ et même un peu inconvenant. Et cependant lui aussi, il attend avec impatience le moment <80> où il pourra être plus indiscret que lui, pour lui donner une leçon. Déjà ce n'était plus une simple satisfaction d'amour propre qu'il voulait se donner. ~~Le~~ Excité par la jalousie, le souvenir de ses anciens désirs se réveillait et quand, en causant avec l'ancienne beauté ~~il voya~~ Gaston voyait du coin de l'œil un bout de chair sacrée, brillant sous les feux du lustre, il tressaillait.

Et maintenant l'assaut direct est possible ; tout le monde en avant. Émilie abandonne M. Robinet de la Sapinière, arrache Gaston à l'ancienne beauté et lui donne une revanche complète sur le beau magistrat. Le procureur est furieux, il les observe et se dit qu'il doit y avoir quelque chose. M^{me} Fauvel est sur le point de triompher, mais elle ne tient pas encore sa victoire, qu'elle croit certaine ; un rien la lui enlève. Ce rien c'est un petit courant d'air momentanément qui apporte à la Blanquette l'odeur de la poudre de riz, cette qui, depuis des mois, nous l'avons vu, lui paraissait si désagréable. En un instant renaissent tous ses dégoûts dont il croit bien ne rien laisser paraître.

À quoi Émilie reconnut-elle que la victoire lui échappait ; les femmes seules pourraient le dire. Il n'y a pas une minute à perdre ; il faut faire donner les réserves. M^{me} Fauvel, âpre à l'attaque, ne lâche pas son ennemi. Elle déploie toutes ses grâces et force Gaston à la regarder en face ; et alors il remarque cette nouvelle coiffure qui donne aux traits de sa maîtresse une sorte de pureté originale. Ses dégoûts [VERIF] mêmes le disposent à être frappé davantage. Il se dit alors qu'il n'a <81> jamais su apprécier cette femme, qu'il n'a connu ~~en elle que certain~~ que quelques-unes de ses beautés et qu'il a ignoré les plus délicates et les plus graves. Il se dit que la satiété l'a rendu injuste, et que, s'il n'avait été rappelé aujourd'hui à des idées plus raisonnables, il aurait rejeté avec dédain un fruit succulent qu'il n'a fait que toucher des lèvres. À la fin de repas, le triomphe d'Émilie ~~était~~ est complet.

Au salon, ils se retrouvent et ils causent longuement ensemble. Le prochain rendez-vous ~~était~~ est pour la semaine suivante ; mais Gaston demande lui-même qu'on l'avance, il veut la voir le lendemain même, le matin, à la maison forestière qui est une vieille cabane abandonnée où ont eu lieu leurs [entrevues ?] depuis qu'il fait chaud. Émilie, toute joyeuse, y consent, avec un sourire suivi d'un profond regard.

M. Robinet de la Sapinière est de plus en plus furieux ; placé dans un coin du salon, il les observe sans en avoir l'air ; il voit tout : il voit le sourire, il voit le profond regard, et certain qu'il y a quelque chose, il fait tout remarquer à un voisin. Quelle bonne fortune pour ce voisin ; il s'amuse à examiner les allures des deux amants qui lui semblent très suspects. Une heure après tout ~~le monde~~ les hommes dans le salon, excepté M. Fauvel, observaient chacun de leur côté.

Hélas, tant qu'on n'a pas recueilli les fruits d'une victoire, elle peut encore se transformer en désastre. Gaston a aperçu Juliette, qui est assise au fond de salon avec quelques dames, sur un canapé de couleur sombre ; son fin profil se dessine nettement sur ce fond noir. Pour la première fois, cette beauté si simple, si délicate et si pure a frappé le sous-préfet. Déjà il <82> a oublié Émilie et les sentiments qu'il éprouvait tout l'heure, et il ne songe qu'à se rapprocher de Juliette. Par d'habiles manœuvres il y arrive, ils causent gaiement ensemble ; elle, d'abord timide, effarouchée, finit par laisser voir toute son âme. ~~Plus~~ Plus Gaston la regarde ~~et plus~~ plus il comprend [deux phrases à reprendre pour finir le paragraphe].

Émilie voit cette scène et ~~une sorte~~ et un commencement de jalousie la mord au cœur. Elle a vu bien des fois pendant ces six mois, Juliette languissante et triste ; elle a cherché la cause, mais elle n'a pu la trouver, parce que son amant lui paraissait tellement à elle qu'une autre ne pouvait même pas songer à jeter les yeux sur lui. ~~Elle Émilie~~ M^{me} Fauvel croit un instant deviner la cause des pleurs de sa fille ; mais elle rejette bien loin cette pensée qui ferait d'elle la rivale de son enfant.

Néanmoins, elle est inquiète ; elle sent ~~le terrain se dérober~~ qu'elle perd une partie du terrain conquis et elle veut le regagner au plus vite. Elle accapare Gaston et lui, jetant les yeux sur cette coiffure qu'il a tant admirée tout à l'heure et grâce à laquelle M^{me} Fauvel ressemble à sa fille, sent renaître plus vif en lui le souvenir de Juliette. Sa maîtresse ne lui paraît plus qu'une copie grossière d'un délicieux original, et dont les défauts sont d'autant plus saillants que la ressemblance est plus près d'être parfaite. Quand il se retira, les troupes d'Émilie qui avaient tenu un instant la victoire étaient repoussées sur toute la ligne. Quand il se retira, Juliette jeta de son côté un long regard qui n'échappa pas à sa mère. C'était donc vrai. <83>

XI

Émilie est là dans son lit ; à côté d'elle M. Fauvel dort et ronfle, car pour ne pas s'exciter, il a eu soin de ne pas prendre de café. Mais elle, comment dormirait-elle ? On dort quelquefois le matin d'Arbèles, on ne dort pas le soir de Waterloo. Couchée dans la nuit noire, elle va boire de nouveau goutte à goutte ces amertumes de la défaite qu'elle a avalées d'un trait tout à l'heure au grand feu des lustres. Mais pour le moment, ce n'est pas à cela qu'elle pense et c'est l'image de sa fille qui l'obsède. Elle se rappelle que, bien souvent, rentrant toute joyeuse d'un de ses rendez-vous, elle se pelotonnait rêveuse et souriante dans un fauteuil du salon, en attendant Juliette, qu'elle avait envoyée passer la matinée chez la tante Ursule, et quand ~~la petite rentrait, et que~~ voyant rentrer la petite, sa mère la serrait dans ses bras comme pour lui communiquer son bonheur, elle la voyait fondre en larmes sans savoir pourquoi. Elle la pressait de questions mais sans obtenir d'autre réponse qu'un redoublement de pleurs. Et maintenant elle savait tout, c'était elle qui faisait pleurer sa fille. Et elle la ferait pleurer encore et Juliette, se consumant dans regrets d'un amour malheureux, deviendrait une vieille fille, une tante Ursule. Cette idée folle, qui devait ~~avoir~~ peser un bien grand poids sur les décisions de cette mère frivole, qui lui montrait sa belle petite se vidant, jaunissant, s'aigrissant, triompha des hésitations d'Émilie. Ah c'est qu'~~au lendemain~~ après une bataille, quand on sort tout frémissant de la lutte c'est encore l'heure des résolutions énergiques ; il semble <84> qu'on soit bien héroïque à meilleur marché. Aussi Émilie trouve tout naturel de se décider à rompre ; elle ne songe même pas à s'admirer pour son abnégation. ~~Ne va-t-elle~~ Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, elle sera ainsi débarrassée de toutes ses hésitations, de toutes ses craintes ; elle ne fera plus dépendre son bonheur des caprices d'un gommeux.

Croiriez-vous pourtant que la pauvre femme n'a pas elle-même grande confiance dans son propre héroïsme, qu'elle a peur de sa ~~propre~~ pensée qui dans l'obscurité va se dresser devant elle sans qu'elle puisse la fuir ? Aussi elle cherche des alliés et de bien singuliers alliés ; vous ne pouvez pas deviner lesquels, parce que nous sommes en plain jour ; mais la nuit, j'en suis sûr, si vous étiez à la place de M^{me} Fauvel, c'est aussi de ce côté que vous jetteriez les yeux. Il y avait dans la rue un réverbère dont la lumière dessinait au plafond de la chambre, l'image de la fenêtre en plages vagues et tremblotantes de feu. C'est cette image qu'Émilie regardait fixement, croyant que cela lui tenait compagnie, que cela lui parlait d'autre chose. Le vent faisait ~~baisser et~~ osciller la lumière du bec de gaz et M^{me} Fauvel s'efforçait de s'intéresser à ces variations, de trouver dans le dessin de la fenêtre des profils d'animaux, afin de détourner son attention des sujets qu'elle redoute.

Mais c'est en vain, elle a beau chercher à changer la conversation c'est toujours du même sujet que la petite lumière lui parle ; tout [commence], d'ailleurs, sans amertume. Ton bonheur est perdu, perdu pour toujours. Mais non, petite lumière, je le retrouverai à côté <85> dans le bonheur même de Juliette, et il msemblera que cet homme, en aimant ma fille, me donne encore des preuves d'amour. – Non, non, en le revoyant tous les jours, tu sentiras ta jalousie renaître et tu seras obligée de la comprimer au fond de ton cœur. Tu voudras pleurer et tu devras rire, sous peine de ruiner un bonheur qui t'aura coûté si cher, tu n'oseras même pas rougir, quelque envie que tu puisses en avoir.

~~En voyant l'obstination de la petite lumière~~ Lasse d'une pareille obstination, Émilie se retourne de l'autre côté, du côté du noir ; mais celui-ci est plus brutal encore ; il ne cache pas la vérité, lui ; d'ailleurs il est tout à fait de l'avis de la petite lumière. Il impossible que Gaston vive en légitime mari sous le même toit que son ancienne maîtresse. L'héroïsme a du bon, mais il ne faut pas être héroïque aux dépens même de la morale, en permettant une sorte d'inceste – Mais je suis mère et que m'importe la morale elle-même quand il s'agit du bonheur de ma fille – Tu es mère, tu songes au bonheur de ta fille ; allons donc, est-ce que tu y songeais il y a un mois ? Tu étais toute chagrine en la voyant pleurer ; mais cela ne durait qu'une

heure. Tu ignorais ce qu'elle avait ; pourquoi ? Parce que tu avais peur de le savoir. Et si tu as fini par le découvrir c'est parce que tu en étais curieuse ; c'est parce que tu sentais que ton amant t'échappait et que tu voulais savoir pourquoi.

La tête d'Émilie tournait, ses oreilles bourdonnaient, son oreiller la brûlait – Mais, si j'ai été coupable envers elle, je dois tout faire aujourd'hui pour son bonheur – Son bonheur, toujours la même chose <86> Mais crois-tu donc l'assurer en te sacrifiant. Et qu'advient-il si elle vient à savoir, si tout se sait ; ~~que~~ que pensera-t-elle de toi, de lui. Ne vaut-il pas mieux qu'elle oublie et n'est-ce pas aider ta fille à oublier que de détourner ~~Gaston d'elle~~ d'elle M. de la Blanquette ?

Émilie cède donc, ce n'est pas pour elle-même, c'est pour Juliette qu'elle renonce à rompre. Elle se retourne du côté de la petite lumière pour chercher son approbation ; ~~elle~~ mais elle sent ses tempes battre et l'image de la fenêtre lui paraît de plus en plus trouble. Néanmoins ~~l'im~~ cette image l'approuve vaguement ; revoir Gaston, va, détourne-le de Juliette ; ne t'inquiète pas de ta fille, tu seras bien plus tranquille ; maintenant un ~~conseil~~ petit conseil, il est temps de dormir, bonne nuit. Et la petite lumière s'éteint en donnant ce conseil d'adieu que M^{me} Fauvel se promet de suivre.

Ah mais, c'est que ce n'est pas si facile que cela de se sentir tranquille et de s'endormir ; la petite lumière en parle bien à son aise. C'est la faute à cet oreiller qui est tout brûlant ; sans lui je serais bien heureuse ; car j'ai retrouvé ces longues heures d'amour et de plaisir que je croyais perdues – Non, non, elles ne sont pas retrouvées, ce ne sont pas les mêmes ; ce sont des heures de remords, de jouissances charnelles achetées par devoir au prix de mille souffrances morales. Je n'en veux pas ; ne puis-je ~~en rompant avec lui le prier de s'éloigner~~ le prier de s'éloigner, de quitter X pour toujours, et sûre de ne plus le revoir, ne puis-je tout en renonçant à cet amour, éviter toutes les choses que je redoutais tant il n'y a qu'un instant. Et pour la seconde fois, Émilie est <87> est résolue à rompre ; cette fois-ci par exemple, elle éprouve pour elle-même un profond sentiment d'admiration.

On dirait qu'elle a retrouvé dans ce sacrifice ce calme qu'elle avait vainement cherché dans la lâcheté. En réalité c'est la fatigue qui commence à triompher. M^{me} Fauvel entend des voix qui murmurent des choses incompréhensibles sur un rythme monotone, une dans chaque oreille ; c'est l'assoupissement qui commence. Bientôt elle ne sent plus, ne voit plus, n'entend plus rien ; mais cet anéantissement ne dure pas longtemps, hélas, quelques minutes à peine ; la pendule sonne impitoyablement un coup, deux coups, trois coups.

Émilie se réveille en sursautant, tout en sueur, toute frissonnante. La fièvre la brûle et il lui semble que ses draps et ses couvertures sont lourds comme du plomb. Et tout de suite elle recommence à penser ; elle s'admire, elle se trouve sublime, elle se voit, triste victime, renonçant à son amour, aller trouver son amant et lui dire : Tout est fini ! Ah mais, qu'est cela, il sourit, je crois, il paraît heureux, soulagé. M^{me} Fauvel éprouve à cette idée un tressaillement profond ; elle veut bien se sacrifier, se dévouer, mais elle ne serait pas fâchée de se faire un peu prier. Hélas, ce n'est que trop certain, cet amant qu'elle avait cru tenir plusieurs fois pendant la soirée avait fini par lui échapper et par lui échapper pour toujours, elle le sent bien. Et alors toutes les péripéties de la lutte lui reviennent à la mémoire, et aussi les instants d'angoisse qui ont précédé <88> cette dernière bataille. Et ces souvenirs attachent plus de prix à ce qu'elle va sacrifier, après avoir tant fait pour le conserver. Et elle se rappelle, en même temps, cette joie qu'elle a ressentie quand Gaston, dans un coin du salon lui a demandé un rendez-vous pour le lendemain, quand elle ~~s'était~~ s'est vue triomphante, et après, pendant les vingt minutes de bonheur qui ~~avaient~~ ont suivi ce moment quand elle ~~avait~~ a pensé à cette heure délicieuse, qui ne ~~devait~~ doit jamais sonner.

Et alors, prise d'un nouveau frisson à cette pensée, sentant la fièvre qui redouble, elle veut écarter ce lourd fardeau de ces couvertures qui l'oppressent, elle s'agite. Qu'y a-t-il ma chérie, est-ce qu'il y a quelque chose ? C'est M. Fauvel qui se réveille en sursaut. « Non non, laisse moi dormir ? » Mais lui, touchant la main de sa femme : « Mais si, mais si, tu as chaud, tu as la fièvre, veux-tu que je te fasse du thé » Pourquoi lui offrait-elle du thé plutôt qu'autre chose, par exemple, je n'en sais rien. « Non, j'ai sommeil, laisse moi tranquille ».

M. Fauvel avait été bien prévenant, bien aimable, un peu plus peut-être qu'il n'avait l'habitude de l'être. Mais je vous assure que sa femme ne lui en sut aucun gré. Il ne réussit qu'à une chose, qu'à rappeler à sa femme qu'il existait et, en même temps, ce qu'elle s'était dit bien souvent, que la vie conjugale était vide,

ennuyeuse, monotone, insupportable. Et c'était ce vide qu'elle allait retrouver. Et alors, elle se demandait grâce à elle-même ; encore une fois <89> rien qu'une fois, rien que ce petit rendez-vous dont je m'étais promis tant de joie. Mais ne l'y trouverai-je pas froid, sans amour, y viendra-t-il seulement.

La fièvre redouble ; dans la nuit des images lumineuses, rouges, vertes, informes, mobiles changeantes, se peignent sur les murs et suivent les yeux d'Émilie quand elle tourne la tête. En même temps dans ses oreilles résonne un bruit confus et grave comme celui d'une mer lointaine. La malheureuse femme voudrait bien s'agiter comme tout à l'heure pour ~~agiter~~ apaiser ses nerfs impatients du frein qu'elle leur impose ; mais elle a bien trop peur des prévenances de M. Fauvel. Elle se blottit sous ses couvertures, serrant ses coudes sous son corps pour être bien sûre de ne pas bouger.

Non pourquoi délibère-t-elle ? Cet amour n'est-il pas perdu qu'elle le veuille, ou non ? Gaston n'est-il pas prêt à prendre l'initiative de la rupture ? Et d'ailleurs que lui importe à elle ? Est-ce que par hasard, malgré son scepticisme, elle a fini par se figurer qu'elle aimait cet homme ? Non, elle ne l'aimait pas, elle l'avait pris parce que c'était le seul amant qui fût à sa portée ; elle en aurait tout aussi bien pris un autre ; et maintenant, que Gaston était perdu, elle saurait bien le retrouver, cet autre. Elle était encore assez jolie pour cela ; ce soir même M. Robinet de la Sapinière ne lui avait-il pas fait une cour assidue ? Après tout il n'était pas à dédaigner, M. Robinet de la Sapinière. Autant lui qu'un autre.

Ainsi elle avait autrefois recherché l'adultère pour l'adultère ; mais elle <90> avait cru que c'était là l'adultère pour l'amour. Et maintenant elle se disait la vérité et cette vérité ne l'effrayait pas.

Mon Dieu, je serais bien sotte de regretter cet homme, qui au fond ne m'a jamais aimée – Rien qu'une fois, je t'en supplie, une toute petite fois, rien que ce petit rendez-vous. Et, vaincue tout à coup par la fatigue, elle s'endormit sans avoir pris de résolution.

Elle rêva, voyant passer devant elle des ombres confuses et parmi ces ombres, il y en avait une qui était double, qui était à la fois Juliette et tante Ursule. Cette ombre changeait de forme à chaque instant, apparaissant en ~~une~~ vieille bigote, s'évanouissant puis reparaisant tout à coup en Juliette et puis jaunissant à vue d'œil, pour redevenir tante Ursule. Ainsi cette idée folle, absurde en somme, qui avait tracassé Émilie au début de la nuit, la poursuivait encore dans ses rêves.

Quand elle se réveilla, elle fut un instant sans se souvenir, sentant seulement son cœur serré, ses membres las sans savoir pourquoi. Le jour commençait à poindre, les objets se dessinaient vaguement, sans couleurs ; bientôt elle se rappela tout ; mais, toute fatiguée, elle ne se sentait plus la force de délibérer ni celle de souffrir. Elle ne désirait qu'une chose, en finir, se décider. Et elle se décida à rompre, à aller trouver Gaston à ce dernier rendez-vous, mais pour lui dire adieu à jamais, pour le prier de s'en aller, de quitter X.

XII

Émilie trottinait, trottinait, allant vers la maison forestière. L'air atmosphère était pure un peu vive, bonne à respirer parce qu'elle n'était pas encore échauffée par le soleil et on sentait le besoin d'ouvrir de faire [1 mot illisible] sa poitrine aussi large que possible, pour y introduire une plus grande partie mieux la remplir de cet air délicieux. La forêt était calme et on n'y entendait que les oiseaux qui poussaient de temps en temps un petit cri sec, aigu, joyeux. C'était à cet endroit une futaie assez haute, de gros troncs de chênes donc l'écorce rude était sillonnée couturée de ride, profondes. En haut un fouillis de grosses branches tortueuses formant comme un réseau de lign mailles inégales de lignes noires et noires puis le vert foncé des feuilles et par, de tout petits trous, quelques points bleu de ciel et ; dans ces feuilles passait un peu de vent, très peu de vent qu'on eût senti à peine ; et qui produisait un petit bruissement pour accompagner les cris des oiseaux. Sous les pieds la mousse silencieuse aux teintes variées de vert, bleu foncé et de vert jaunâtres, toujours sombre, sauf et ce n'est çà et là en certains points que le soleil venait frapper à travers les feuilles et qui resplendissaient sur le fond obscur. Partout Presque tout le sol est recouvert de cette molle couche de mousse ; quelques grosses pierres, seulement, que les gens de X décoorent du nom de rochers, montrent par places un peu de gris.

D'un coté la vue est bornée par un taillis, mais de l'autre on a une coupe récente où il ne reste que de grands arbres et l'on peut voir loin, très loin ; partout des feuilles et à travers les <91> feuilles couvert encore d'autres feuilles par derrière, formant des masses sombres, des masses claires, au premier plan on distingue les déchiquetures du feuillage, plus loin on n'en voit plus que les grandes masses formes générales et plus loin encore comme une grandes fond confusion de vert uniforme et transparent, comme si l'atmosphère était verte. En face d'elle, entre deux branches, Émilie voyait voit quelques arbres vivement éclairés, étincelant sur le fond sombre ; c'était la clairière c'est qu'il y a là une petite clairière, qui laisse à la lumière qui un plus large passage. Ici les bourgeois de X viennent faire leurs piques-niques le dimanche pendant l'été ; mais c'est plus loin que M^{me} Fauvel veut aller ; la clairière est trop près de la ville, trop fréquentée.

Émilie Cette forêt était belle d'une beauté que je saurais d'écrire, Émilie admirait, mais elle eût bien voulu ne pas être forcée d'admirer ; car elle souffrait. Elle était décidée maintenant, elle allait offrir signifier à Gaston son congé qu'elle coupait définitivement avec lui et elle marchait bien résolument, seulement tout en marchant, elle se berçait d'un rêve, d'un rêve ridicule et invraisemblable. M. de la Blanquette la suppliait, cherchait à la retenir ; elle, implacable, prenait pourtant plaisir à être priée - Mais, mon cher amour, de grâce, donnez-moi seulement une raison, que vous ai-je fait, est-ce que vraiment vous ne m'aimez plus - Non, non, je ne vous aime plus, plus du tout - Mais enfin, hier encore, vous m'aviez fait concevoir de si douces espérances. Vous m'aimez encore, un autre obstacle se dresse entre nous. Dites <92> moi tout, il me semble que je souffrirais moins si je m'expliquerais la raison de mon malheur - Non, je ne puis rien vous dire, c'est impossible - Alors je vous en prie restez ici, restez, passons encore au moins une heure ensemble - De grâce, Gaston, n'insistez pas, et il insistait... elle cédait - Non, Non, je suis bien décidée, je ne céderai pas. Peux être ne se serrait-elle pas fait priés si longtemps.

Maintenant Émilie est tout près de la maison forestière ; elle entend derrière elle une branche qui craque, c'est peut-être sous les pieds de M. de la Blanquette, elle se retourne et elle ne voit rien car près de là le taillis est fort épais ; c'était sans doute quelque chevreuil ; [1 mot illisible] non, Gaston doit être au rendez-vous depuis longtemps et M^{me} Fauvel marchait plus légère. La petite maison forestière, qui avait été habitée autrefois par un garde et qui était maintenant abandonnée, dressait ses murs d'un gris sale, avec un peu de lierre ; le toit était bas, couvert de chaume en partie tuile d'un coté ; mais de l'autre il offrait une large éventrure était largement éventré, montrant les pièces de la charpente, les tuiles brisées jonchant le sol.

Une seule porte, aux air vermoulus, sans serrure, deux fenêtres, l'une murée en pierres sèches, l'autre, béante sans volet, et sans carreaux ; devant la porte un banc de pierre couvert par places d'une terre noirâtre formée par la décomposition des feuilles mortes qui y tombaient tout les ans et qu'on n'enlevait jamais. Sous le mur, des noms d'amoureux avec des fautes d'orthographe.

~~Il est là~~ Émilie pousse la porte espérant trouver Gaston à l'intérieur, mais rien, personne dans la ~~grande~~ cuisine ~~dallée de~~ à la grande âtre noircie, <93> personne dans la chambre humide qui est à coté, qui n'est éclairée que par le grand trou du toit et qui a des coins où l'on n'ose pas aller, parce qu'on craint les cloportes et les araignées. Non, il n'est pas là, mais il y a une lettre peut-être ; il y a dans le mur un trou que M^{me} Fauvel connaît bien ; elle y va et trouve un billet écrit par Gaston – Ma chère Émilie, il m'est impossible de venir aujourd'hui au rendez-vous que tu m'avais donné ; pour affaire de service m'appelle au chef lieu du département ; ~~crois bien que~~ je ne saurais te dire combien je regrette ~~beaucoup~~ ce fâcheux contre temps.

Ah, le monstre ! Et M^{me} Fauvel, furieuse, jette le billet imprudemment à terre dans le coin des cloportes ; mais elle a à peine le temps de maudire son amant, car le voilà. Gaston, tout plein de souvenir de Juliette, n'a d'abord songé qu'à une chose, rompre avec Émilie sous un prétexte quelconque ou même sans prétexte. S'il a écrit ce billet qu'il a porté dès que le jour est venu, dans ce trou de la muraille, cette cachette que les deux amants connaissaient si bien. Puis il a réfléchi qu'il peut demander à M^{me} Fauvel la main de sa fille, qu'il vaut mieux n'y plus penser et que par conséquent il n'a plus de raison sérieuse de désirer cette rupture, et il s'est décidé à retourner à cette maîtresse qu'il ne savait par qui remplacer. Il s'est hâté pour arriver le premier, reprendre son billet pour le détruire. Mais il a été devancé, Émilie est déjà là.

En le voyant paraître, le premier mouvement de M^{me} Fauvel fut de se jeter dans ses bras. Mais, non, elle est bien décidée, et elle est enchantée <94> de pouvoir saisir le prétexte qu'il lui offre. Elle lui parle du billet, l'accuse de chercher un faux-fuyant, un biais – ~~Lui se défend mollement~~. Cette affaire de service n'est qu'un mensonge, et un mensonge maladroit. Votre amour est bien capricieux, bien fantasque ; croyez-vous que j'y tiens, je ne suis venu ici pour dire que tout était fini entre nous – Lui se défend mollement, et c'est elle qui ~~semble garder l'offensive~~ veut paraître implacable et qui pourtant est la vraie suppliante. ~~Quand elle lui avait lancé un regard terrible~~ Elle lui jette des regards terribles et un instant après, elle le fixe d'un œil anxieux, pour voir s'il a compris qu'il ne doit rien croire de ce qu'elle lui dit, s'il aura le courage de la défendre contre sa conscience. Oui peut-être, s'il avait compris, aurait-il cherché à la fléchir mais il ne tenait pas assez à elle pour se donner la peine de comprendre. ~~Presque tout de suite, il s'avoua vaincu au grand désespoir du vainqueur~~. Après tout il aurait toujours fallu en venir là et maintenant c'était fait et c'était elle qui avait fait les premiers pas. Il en serait quitte pour chercher ailleurs. Presque tout de suite, il s'avoua vaincu, au grand désespoir du vainqueur.

Pauvre vainqueur, il trouve sa victoire trop complète et il n'ose la poursuivre ; en priant Gaston de s'éloigner de X, de ne plus ~~la~~ remettre les pieds dans cette ville. Au contraire M^{me} Fauvel ne songe qu'à une chose, à trouver une occasion nouvelle de se rapprocher de son ancien amant. Écoutez mon cher Monsieur de la Blanquette, ~~vous~~ j'espère que l'amitié pourra survivre à l'amour, et que nous nous reverrons comme si de rien ne s'était passé entre nous. Venez, voulez-vous me montrer que <95> vous êtes un homme d'esprit ; que vous ne m'en voulez pas ; venez demain à la clairière à la clairière à deux heures ; nous y faisons un petit pique-nique avec les Cidoux, en bourgeois ; le bois sera à nous ~~tous~~ seuls, en semaine il n'y a jamais personne.

Ce n'est pas pour elle qu'elle fait cela, c'est pour sa fille ; du moins elle le croit. Gaston est embarrassé ; certainement, je viendrai, à moins que l'administration... En tous cas, croyez que je ferai tout ce que je pourrai pour mériter à vos yeux le titre d'homme d'esprit.

Émilie a bien tristement passé l'après-midi et elle se couche bien tristement ; elle se retrouve dans ce lit où elle a tant souffert de ses indécisions, de ses inquiétudes et plafond elle reconnaît la petite lumière de la veille. Elle n'est pas contente du tout, la lumière, de voir qu'on n'a pas suivi ses conseils.

Maintenant tout est fini, tu n'as pas voulu me croire, ton bonheur est perdu, tu ne le retrouveras jamais plus – ~~Non~~ Ne trouverai-je donc pas à remplacer Gaston ; n'ai-je pas M. Robinet de la Sapinière, qui attend un signe de moi. Mais le procureur ne plaît pas à la petite lumière ; elle trouve que M. de la Blanquette avait des qualités qu'on cherchait vainement dans celui qu'on veut mettre à sa place – Non,

décidément Émilie ~~n'y~~ ne pense plus à M. Robinet – Alors tu en seras réduite à M. Fauvel, c'est toi qui l'a voulu. – Enfin tout n'est peut-être pas fini encore, Gaston reviendra à moi ; demain sans doute je le reverrai et alors... ~~C'est alors~~ Mais voilà <96> que la petite lumière se met à rire, à se moquer de son interlocutrice avec tant de cruauté, que celle-ci n'est pas fâchée du tout de la voir s'éteindre.

Émilie croit se débarrasser de l'image de cette fenêtre, qu'elle a trop regardée et qui lui rappelle toujours les mêmes choses, elle va pouvoir changer le cours de ses idées. Mais c'est en vain ; toujours, ce regret de bonheur qu'elle a perdu par sa faute, et puis une autre pensée, une vague inquiétude, le souvenir de cette branche qu'elle a entendu craquer dans le bois avant ~~de s'~~ d'entrer dans la maison forestière. Et puis, elle ne sait plus du tout ce qu'est devenu le billet de Gaston, ni, si, dans sa colère, elle a pris la précaution de le détruire. Et elle acheva la nuit dans la fièvre, les sueurs, les frissons, avec un étouffement qui lui serrait les tempes. <97>

XIII

Il fait beau, l'air est chaud et les mouches, se sentent dans leur élément bourdonnent et folâtrant ; le soleil, dorant et [1 mot illisible] les mille poussières qui volent dans l'air, pénètre dans le cabinet de Gaston à travers les fentes des persiennes, et s'en va tracer des lignes d'un vert brillant sur le fond vert sombre des cartons officiels. Gaston, assis à son bureau, voudrait écrire je ne sais quelle lettre administrative et il ne peut pas ; il ne peut pas, savez-vous pourquoi, c'est que son chef de bureau n'est pas là ; comment, direz-vous, il avait besoin de cet employé pour écrire une simple lettre ; un instant, je ne parle pas de ce chef de bureau qui émarge au budget de la préfecture. Je veux parler de son chef de bureau intérieur ; car il en avait un comme nous en avons tous.

La partie la plus élevée de notre âme, celle dont nous avons conscience, serait tout aussi embarrassée si elle était seule qu'un ministre qui devrait tout faire marcher sans son armée d'écrivassiers. Il faut que d'humbles serviteurs, dont elle ignore même l'existence, viennent lui préparer la besogne, la lui rendre facile, de sorte qu'elle n'ait plus qu'à signer. Un jour, on lui présentera à la signature un beau poème, une œuvre de génie quelconque, et la haute partie de notre âme, s'étonnant un peu d'avoir trouvé cela sans effort s'enorgueillira d'une gloire qui ne lui appartiendra pas et ne songera même pas à remercier ce pauvre chef de bureau qui a longtemps travaillé dans l'ombre. <98>

Mon Dieu, il a bien ses petites compensations, ce pauvre chef de bureau. Il veut pour le ministre qui croit vouloir ; pour peu que vous ayez eu quelque affaire avec quelque ministère, vous savez bien comment cela se passe. Quand le ministre fait sa grosse voix, le chef de bureau se tait et courbe la tête ; mais les ministres ne peuvent pas toujours faire la grosse voix et ils sont souvent bien étonnés le lendemain d'apprendre qu'ils ont fait, ce qu'ils avaient refusé de faire l'avant-veille.

Or ce jour là Gaston cherchait son chef de bureau et ne le trouvait pas. C'était un peu sa faute, il avait un peu trop fait la grosse voix et il avait effarouché son modeste employé. Il avait déclaré nettement qu'il n'irait pas à la clairière, à ce pique nique organisé par M^{me} Fauvel et par M^{me} Cidoux. Épouser Juliette après avoir été l'amant de sa mère, cela lui paraissait une monstruosité, sans qu'il se demandât pourquoi d'ailleurs ; aller à cette réunion, se sachant aimé et sans avoir l'intention d'épouser, entretenir un amour qu'il faudrait briser plus tard, cela lui semblait une mauvaise action.

Tel n'était pas du tout l'avis du chef de bureau ; car vous savez, les employés n'entrent guère dans des considérations aussi hautes. Ils vont où les poussent leurs habitudes qu'ils appellent la tradition administrative et dans l'administration intérieure de Gaston, la tradition était d'aller là où l'on devait s'amuser. Aussi le chef de bureau s'était-il retiré en maugréant dans son coin et s'abandonnait-il à la tristesse, sans songer écrire la lettre que devait signer M de la Blanquette. <99>

Par contre-coup celui-ci était triste aussi ; car il existe dans nos ministères intérieurs, entre toutes les directions, toutes les divisions, tous les bureaux, une sympathie qui n'est pas connue dans les ministères du quartier S^t Germain.

Cependant le modeste commis était bien près d'arriver à ses fins ; car comme il faisait chaud et que la lettre n'avancait pas, le ministre ne pouvait manquer de décider qu'il y avait lieu de sortir. C'est ce qu'il fit, après avoir déchiré un troisième brouillon de sa lettre et il quitta sans regret son fauteuil vert et ses cartons, puis le grand hôtel de la Sous Préfecture, un grand monument, gris, vieux, un ancien couvent, dix fois trop grand pour lui et pour ses quatre employés, une froide caserne avec des salles vastes, vides et tristes.

Et le voilà en route, sur le grand chemin, avec une odeur d'air chaud et de fine poussière qui lui pénètrent les narines ; gai pourtant, et marchant allègrement, salué par tous les gendarmes qu'ils rencontre.

Cependant il est très occupé et il agit la grande question qu'il a résolue ce matin, oui, bien définitivement résolue. Plus il y réfléchissait, plus il trouvait qu'une rupture complète était la seule solution qui convînt à

sa dignité, aux solides principes de morale, qu'il avait puisés au sein maternel (car il croyait encore cela, heureusement). Et pendant que le ministre délibérait de la sorte, qui est ce qui conduisait la promenade ? C'était naturellement le chef de bureau auquel ces fonctions machinales incombait de droit ; et où allait-il ? <100>

Ah vous comprenez bien qu'il mettait à profit la distraction du ministre et qu'il se dirigeait du côté où l'attirait l'image de Juliette et des plaisirs qu'il devait goûter auprès d'elle.

M. de la Blanquette s'avancait donc vers la forêt ; il était même entré dans la forêt, quand tout à coup il s'aperçut de son imprudence. C'est alors que le ministre fit la grosse voix et qu'il ordonna de rebrousser chemin. Hélas, pauvre ministre, il est trop tard et le chef de bureau se frotte les mains.

Gaston n'avait pas fait vingt pas qu'il entendit des voix joyeuses ; il voulut se garer cacher, mais comme son chef de bureau n'était pas pressé, il n'en eut pas le temps ; et bientôt il vit s'avancer dans la grande tranche largement ouverte à travers le bois, ceux que, croyait-il, il redoutait de voir. Ils venaient à pied, marchant lentement à cause de la chaleur, Émilie et Juliette en fraîches toilettes blanches, presque pareilles, comme si Émilie s'était permis cette dernière coquetterie pour la dernière entrevue. M^{me} Cidoux portait une robe simple et sombre, M. Cidoux un costume léger, large et commode ; M. Fauvel n'était pas là, il n'y avait plus moyen de reculer, car Gaston avait été vu, il alla donc tout droit au devant du danger ; il salua.

Émilie lui rendit son salut, en le regardant d'un air singulier, se sentant mordue par les remords qui lui avait été épargnés jusqu'alors. La nuit derrière, quand sous ses couvertures, elle haletait dans la fièvre, elle avait trouvé tout naturel de ménager un rapprochement entre deux jeunes gens qui s'aimaient, elle n'avait pas songé à se repentir de la proposition qu'elle <101> avait faite à Gaston, elle trouvait même qu'elle n'avait fait là que son devoirs de mère. Et maintenant l'idée de ce mariage lui semblait contraire à la nature ; elle s'accusait d'aveuglement, d'imprévoyance et elle se demandait même si elle ne s'était pas décidée à cela parce qu'elle ne pouvait se résigner à la pensée d'une rupture définitive. C'est que dans l'insomnie, la perspective des événements humains se trouve modifiée et nous commettons de singulières erreurs comme si nous avions une morale de nuit et une morale de jour.

Et maintenant ils sont tous assis dans la clairière, Gaston auprès de Juliette. Le soleil triomphe et partout, où à travers les feuilles, ses rayons peuvent pénétrer, tout étincelle. L'atmosphère est chaude, calme, humide, étouffante, et sans la protection des arbres, la chaleur serait intolérable. Les oiseaux, les insectes voltigent en tous les sens, avec des cris joyeux et des bourdonnements, voulant vivre en un jour comme celui là dix fois plus qu'un jour de pluie. Nous aussi nous voulons vivre, dans des journées semblables, mais sans effort, comme des Orientaux, en regardant vivre autour de nous, nous n'ouvrons notre poitrine et nos yeux qu'à moitié, sachant qu'il nous viendra toujours assez d'air et de lumière.

C'est alors que nos passions triomphent parce qu'elles sont excitées par l'exubérance de vie que nous voyons partout et parce qu'épuisés, poussés au far niente, nous n'avons plus la force de les combattre. Gaston et Juliette causaient ; ce qu'ils disaient, je n'en sais rien ; car leurs voisins ; n'entendaient que quelques mots et quant aux deux jeunes gens, ce ne sont pas eux qui me l'auraient dit. Ils ne l'auraient pas voulu et peut-être ils ne l'auraient pas pu. Qu'importait d'ailleurs, ~~ce qu'ils devaient~~ leurs paroles, prises au sens littéral n'étaient sans doute que la [même monnaie ?] <102> les conversations mondaines. Mais elles signifiaient bien d'autres choses. M. de la Blanquette s'abandonnait et ne gardait plus rien de son scepticisme précoce ; il ne se sentait ni la force ni le courage de résister au sentiment pur et naturel qui l'envahissait et qui lui promettait un monde inconnu de sensations nouvelles ; il ne se demandait pas ce qui pouvait se passer demain. Il savait bien qu'il ne pouvait pas l'épouser et qu'il faudrait un jour renoncer à la voir ; mais ce jour serait-il lointain ou prochain, il ne s'en inquiétait pas. Il voyait, une toilette blanche s'harmonisant avec un fond sombre de verdure, il voyait fixés sur lui deux yeux bleu cerclés de noir, il entendait une voix douce qui prononçait quelques paroles dont il n'avait même pas besoin de comprendre le sens, par exemple il fallait que le chef de bureau se chargeât de faire les réponses, besogne dont il s'acquittait d'ailleurs en homme qui a l'habitude de ces sortes de ~~négociations~~ situations. Quant à lui, il ne pensait plus, il ~~voyait~~ regardait et il écoutait.

Elle, au commencement, se tenait un peu sur la réserve, puis elle s'enhardissait et se mettait à causer avec plus d'abandon ; en levant les yeux, elle voyait un coin de ciel bleu et de grands arbres pleins d'oiseaux,

puis elle reportait ses regards sur Gaston. À la fin, tout à fait *déseffarouchée* elle se penchait légèrement vers lui, le buste en avant, et la tête levée, car il était plus grand qu'elle ; puis elle le regardait franchement avec ses grands yeux clairs, riant à ce qu'il disait sans songer qu'on pourrait y trouver un reproche à lui faire.

M Cidoux voyait tout et cela le rendait le plus heureux des hommes. <103> Il glissait dans l'oreille d'Émilie quelques allusions bien transparentes, et elle le regardait d'un air... d'un air qui aurait fait deviner peut-être bien des choses à la tante Ursule ; mais lui était bien trop bon pour deviner de semblables secrets et d'ailleurs une pareille découverte lui aurait été souverainement désagréable.

Émilie voyait bien que sa fille était heureuse et elle ne pouvait se réjouir de son bonheur, car elle savait que ce bonheur n'aurait pas de lendemain. Elle se demandait par moments si elle avait aimé Juliette comme elle aurait dû le faire, elle craignait même de se sentir jalouse d'elle. Ah si elle avait pu s'admirer un peu elle-même, admirer son sacrifice, même en le sachant inutile. Mais elle sentait trop bien qu'elle n'avait rien sacrifié que ce qui était perdu depuis longtemps et même après le sacrifice, elle trouvait encore le remords.

Maintenant le soleil s'est abaissé, l'ombre couvre presque toute la clairière; les oiseaux se sont tus et chacun se sent pris de lassitude, et Émilie trouve quelque adoucissement dans cette lassitude, car quand on est las on se sent heureux d'être impuissant, et son impuissance même à prévenir les conséquences de ses fautes, excuse à ses propres yeux son inaction et la dispense d'une délibération douloureuse. Une plaisanterie de M. Cidoux la réveille tout à coup, et réveille toutes ses douleurs. Elle trouve son beau-frère, bête et vulgaire, peut-être même un peu méchant ; pauvre M. Cidoux, c'était bien la première fois qu'on l'accusait ; même tout bas, de ce défaut. <104>

XIV

C'était une grande chambre, la chambre d'Ursule, une grande chambre un peu sombre et mal meublée ; mais bien qu'elle eût un appartement de cinq ou six pièces, comme on en a en province, la tante n'habitait guère que cette espèce de salle immense où elle couchait. ~~L'âme des fenêtres~~ Les persiennes d'une des fenêtres étaient fermées de sorte qu'il y avait dans le fond de la chambre une grande ombre et une grande indécision de tous les contours. M^{lle} Fauvel était assise près de la fenêtre ouverte dans un grand Voltaire en velours d'Utrecht ; sur la cheminée une grande pendule sous globe, en cuivre doré, représentant une bergère assise, la tête levée dans un sourire contraint et un berger debout qui jouait de la flûte en faisant admirer ses mollets. La tante Ursule trouvait, je crois, le sujet un peu léger ; mais, que voulez-vous, c'était un vieux meuble de famille, et puis les deux personnages étaient si bien enfermés sous le globe et entourés de tant d'objets austères qu'ils étaient sans doute un peu gênés ; ~~ce que ex~~ dans tous les cas ils en avaient tout à fait l'air et la jeune fille ne semblait sourire que parce qu'une bergère qui se respecte ne peut guère faire autrement.

Sous le globe une grosse chenille rouge attirait l'œil ; et puis il y avait deux dessous de lampe en laine jaune supportant deux chandeliers en cuivre, ~~à la forme~~ élancés et raides, et puis aux deux extrémités de la cheminée, deux vases, à la forme tourmentée, avec des fleurs sèches dedans et des fleurs aux couleurs criardes peintes sur la porcelaine.

Au-dessus d'Ursule une étagère avec des livres de piété, [2 mots illisibles] les brochures alternant avec les volumes reliés, les grands avec les petits, le tout aligné comme une compagnie de la garde nationale, et devant M^{lle} Fauvel, sur une petite table, entre son tricot et sa tabatière dont le couvercle représentait l'élévation de la cathédrale de Milan, un vieux paroissien, relié en maroquin noir, avec une croix en noir brillant sur le noir mat, ~~avec des~~ la couverture nuancée de tons rougeâtres aux endroits les plus fatigués, éculé, les pages pour ainsi dire entrebâillées comme si le livre eût voulu s'ouvrir tout seul. Et puis il y avait des traces de dorure sur les tranches, des pages qui dépassaient parce qu'elles étaient décousues, des signets de couleurs neutre, et des images pieuses dont on voyait un peu les bords en dentelle de papier.

Quelques chaises, un autre fauteuil, le tout en velours, jaune, le lit au fond dans l'ombre et c'était tout, il restait comme un grand vide dans l'immense salle.

Ursule était émue, presque agitée, et elle ne songeait ni à son tricot, ni à sa tabatière, ni à son paroissien. Un bruit étrange courait la ville, et une vieille connaissance, dont le fauteuil vide était encore là, en face de celui de la tante, venait d'en apporter l'écho jusque dans cette chambre austère et silencieuse. Elle avait donné les détails les plus précis, le lieu et l'heure ; on les avait vus et d'ailleurs on avait des preuves écrites, un billet qui traînait dans un coin, tout froissé et qu'elle avait sans doute cru détruit. La vieille connaissance avait vu ce papier, chez M. Robinet de la Sapinière, le procureur de la République ; le doute n'était pas possible, et voilà pourquoi Ursule était émue, <105> pourquoi elle songeait dans son grand fauteuil.

Oserai-je dire qu'à sa douleur se mêlait un sentiment très complexe ; elle se sentait écrasée par la responsabilité ~~dont la chargeait~~ que lui imposait la connaissance de ce secret, et fière en même temps de cette charge elle-même ; elle sentait qu'elle était chargée à la fois de servir d'instrument à la vengeance divine et ~~en même temps~~ cependant de ne pas compromettre l'honneur et le bonheur de son frère. Et au milieu de tout cela, elle éprouvait une sorte de joie, en voyant définitivement tombée cette femme dont elle s'était toujours défiée ; était-ce qu'elle était satisfaite d'avoir deviné juste ou qu'elle était méchante ?

Peut-être était-elle un peu méchante ; car elle avait passé par des épreuves qui rendent méchant. Ursule Fauvel était de cinq ans plus âgée que son frère. ~~Quand elle~~ À l'âge de dix-huit ans elle était la plus jolie petite fille qu'on pût rêver. Il eût fallu être un bien fin observateur pour s'en apercevoir encore en 1881,

mais je crois pourtant qu'avec beaucoup, beaucoup de patience, on aurait pu encore démêler dans cette sécheresse ridée du visage, quelques vestiges de ces traits si purs qui avaient fait tressaillis autrefois les beaux danseurs de X, aujourd'hui cassés, blancs et cacochymes.

À cette époque-là, elle n'était pas du tout lancée dans la dévotion ; elle contraire ; elle ne détestait pas de flirter, de flûter du champagne dans les bals, si bien que plus tard elle ne pensait jamais à son beau temps sans se signer. Pourtant tout ce qu'elle faisait alors était bien innocent, et elle s'amusait sans penser à mal. Dirai-je qu'à la fin un <106> officier de hussards de la garnison voisine, fit impression sur son cœur ; qu'il était joli garçon, spirituel, distingué, intelligent, mais sans fortune. Ils se voyaient l'hiver très souvent dans le monde, l'été plus rarement, parce que l'officier, occupé pas les manœuvres ne pouvait venir à X que de temps en temps. À la fin, un soir de bal, au cotillon, ils s'étaient fait des aveux et peu de temps après avait eu lieu la demande officielle qui avait été mal reçue, ~~quelques jours~~ et dont on ne parla pas à la jeune fille ; mais ~~quelques jours après~~ le lendemain, ils se rencontrèrent dans un bal et l'officier raconta tout à M^{lle} Ursule qui l'engagea à persévérer ; il fit des promesses de fidélité éternelle ; et elle se chargea de son côté de chercher à vaincre la résistance de ses parents.

Quelques temps après, le régiment changea de garnison. Ursule cependant ne désespérait pas ; elle refusait tous les jours des partis avantageux à la grande douleur de ses parents. Bientôt on comprit qu'il était inutile de se présenter et on ne se présenta plus. Elle, cependant, ne voulant avoir l'air de rien, continuait à briller dans le monde. Les jeunes gens la faisaient beaucoup danser, ravis de sa grâce et pensant que c'était grand dommage que tout cela fût perdu ; car aucun d'eux ne doutait que l'officier n'eût disparu pour toujours. Les jeunes amies d'Ursule, elles-mêmes, lui accordaient une sympathie, bien rare entre amies ; car positives en pratique, elles étaient très romanesques en théorie, et elle étaient enchantées de voir leur idéal réalisé ; car elles savaient fort bien qu'elle ne le réaliseraient jamais elles-mêmes. Ursule trouvant dans ses succès <107> mondains ~~un remède~~ une consolation toujours prête quand quelque triste pensée commençait à l'assaillir, était encore très fière de son dévouement et de l'admiration qu'il inspirait. Comment d'ailleurs aurait-elle pu regretter son sacrifice ; elle était encore la reine de tous les bals et certainement, elle n'avait qu'un mot à dire, il était donc temps encore ; or nous ne regrettons jamais une détermination que quand il est trop tard pour renoncer.

À cette époque tout le monde l'admirait et l'aimait ; et quarante ans après, elle devait devenir antipathique à tout le monde. Comment se fait-il que le plus souvent, dans toute une vie, on ne puisse admirer qu'un tout petit coin ? Et comment se fait-il, que quand nous voulons juger une vie, ce n'est jamais ce petit coin que nous regardons et que M Cidoux lui-même, si indulgent, si bienveillant ne pensait jamais à ce petit coin de l'existence d'Ursule ?

Cependant sa fraîcheur passait et M^{lle} Fauvel commençait à s'inquiéter ; elle se disait qu'il ne la retrouverait pas comme il l'avait laissée, et c'était surtout pour lui qu'elle regrettait le temps qu'il avait perdu. Il y avait six ans déjà. Elle ~~comme~~ s'attristait et ses succès de bal diminuaient. On l'avait aimée pour sa beauté, sa gaieté, son esprit ; et maintenant elle n'était plus très fraîche et elle avait en dansant des mélancolies, des distractions, des langueurs qui agaçaient. Et Ursule, n'ayant plus rien pour soutenir son courage, faiblissait de plus en plus. Elle n'aurait probablement plus été si fière qu'autrefois, mais elle sentait maintenant qu'il était trop tard. <108>

Et puis un jour elle apprit par hasard que l'officier avait épousé depuis deux ans une riche héritière. Elle se retira dans sa chambre, où elle eut une crise affreuse de nerfs et de larmes ; elle jura de vivre désormais pour elle seule et d'oublier cet infâme. Cette crise lui fit du bien pour vingt quatre heures. Mais après cette journée de répit, recommencèrent les longs jours monotones, où dans un coin, elle pensait avec des larmes toutes prêtes à couler de ses yeux, où elle regardait les objets ~~extérieurs~~ sans les voir, ces longs jours ~~avec des~~ où ses tempes et son cœur lui pesaient et qui étaient suivis de longues nuits d'insomnie et de mauvais rêves.

Et puis c'étaient des crises, des larmes inexplicées, des discussions avec son père ou sa mère qu'elle attaquait à propos de vétilles ; car ~~en elle-même~~ dans son cœur, c'était eux qu'elle accusait de son malheur. Souvent à table elle soutenait les thèses les plus absurdes ; elle contredisait pour contredire et elle pleurait, si on la contredisait elle-même ; ou bien encore elle pleurait sans savoir pourquoi. Parfois elle avait des violences, des exigences bizarres et parfois aussi une douceur résignée et contrainte qui se faisait chèrement payer.

Avec Pour son frère et sa sœur, elle ~~était aussi parfois~~ bien montrait parfois peu de bienveillance, jugeant sévèrement leur conduite ; mais le plus souvent elle jouait à les protéger, à leur servir de mère. Quand quelques amies de sa sœur venaient à la maison, elle partageait leurs amusements ; mais elle <109> gênait par sa mélancolie et ses bizarreries, et comme elle le sentait, elle devenait malveillante.

Elle ne s'occupait plus de sa toilette et elle ne portait plus que des costumes extrêmement simples. Elle avait déclaré qu'elle n'irait plus au bal, qu'elle était trop vieille pour cela ; tous les raisonnements de sa mère n'avaient pu briser son entêtement ; et quand M^{me} Fauvel avait emmené sa sœur toute seule, elle se retirait dans sa chambre et elle y passait la soirée à pleurer de jalousie ; parfois elle prêtait l'oreille comme si, malgré la distance, les échos du bal avaient pu arriver jusqu'à elle et elle ne s'endormait ~~parfois~~ souvent qu'à quatre heures du matin après que sa mère était rentrée.

Que d'années elle passa avec cette douleur, qui devenait tous les jours plus aiguë, dans ce supplice continuel, que la victime elle-même semblait s'ingénier à rendre plus cruel encore ! Et, quand sa sœur se maria, que de jalousie ! M. Cidoux n'avait pourtant rien de bien enviable ; et pendant les deux jours de la noce, qu'elle souffrit, au milieu de ces fêtes qu'elle ne pouvait éviter et qu'on faisait durer le plus longtemps possible comme c'était la mode en province à cette époque. Elle avait cependant pour valentin un joli garçon spirituel, mais qui, elle le sentait bien, était terriblement ennuyé de la corvée qu'on lui imposait.

Elle passa un an après la noce, à jalouser M^{me} Cidoux ; si celle-ci avait eu des enfants, je ne sais pas ce qui serait arrivé.

Et puis la quarantaine était venue et la première ride. Quand un pareil accident arrive à une femme mariée, elle le cache avec soin ; mais elle <110> s'en console plus aisément car elle a la conscience d'avoir bien employé sa jeunesse. Mais pour Ursule cet avertissement, en lui montrant que ses jeunes années étaient passées, lui faisait regretter plus amèrement de les avoir gaspillées follement à des chimères. Et alors pour se consoler elle se jeta dans la dévotion. Elle fut d'abord dévote d'une façon enfantine et toute sensuelle ; elle ne voyait dans la religion qu'une occasion de services solennels avec la mélodie grave de l'orgue dans le demi-jour et l'odeur capiteuse de l'encens ; et elle s'enivrait de cette musique et de cette odeur comme on s'enivre de vin pour oublier sa douleur. Elle était assidue à tous les offices, peut-être parce que c'était autant d'heures gagnées sur son chagrin. Elle suivait très régulièrement toutes les règles du jeûne et de l'abstinence et s'imposait même des mortifications supplémentaires, torturant son ~~imagination~~ esprit pour en imaginer de bizarres et de puérides comme font certaines religieuses hystériques.

Et puis peu à peu elle avait mieux compris les côtés sérieux du christianisme. Mais ~~sa~~ une religion, qui ~~prenait~~ ~~devait~~ ~~sa~~ prenait naissance ~~à~~ ~~tou~~ au milieu de toutes ces rancunes de vieille fille, ne pouvait être qu'intolérante, soupçonneuse et malveillante. ~~Elle~~ Ursule se repentait de ses erreurs passées, des ~~l'amour~~ plaisirs qu'elle avait pris dans le monde, de l'amour qu'elle avait eu pour un homme, et aussi de ses violences, de la façon dont elle avait traité ses parents au moment de son grand chagrin. Mais le souvenir de ses fautes ne la rendait pas indulgente pour les fautes des autres. Elle condamnait l'amour qui l'avait tant fait souffrir, sans penser <111> qu'il causé dans le monde plus de joie que de douleur et elle aurait vu avec plaisir ~~le mon péché~~ l'univers périssant par la virginité générale et l'œuvre de Dieu détruite par la plus grande gloire de Dieu.

Elle était ennuyeuse et détestée ; c'était la récompense de son héroïsme d'autrefois ; la nouvelle génération ignorait ~~le beau trait de son~~ l'action généreuse de sa jeunesse ; et M. Cidoux, qui ne l'ignorait pas, n'y pensait jamais, ou s'il y pensait, c'était pour la trouver ridicule ; car nous ne jugeons pas les actes d'autrui par leur valeur morale absolue, mais par leurs conséquences.

Et voilà pourquoi Ursule était méchante ; voilà pourquoi aussi elle avait une morale rigide qui ne pliait jamais, qui ne voyait jamais qu'un côté des choses. Telle action était un péché ou une œuvre impie ; le code pénal de Dieu l'avait décidé depuis longtemps ; de même que le code des hommes a des catégories bien tranchées de crimes et de délits, et ne reconnaît pas les nuances ~~insensibles~~ délicates de la morale mondaine.

Aussi elle ne délibérait jamais bien longtemps ; cette fois pourtant elle était un peu perplexe. Elle avait d'abord écrit à ~~son frère~~ M. Fauvel une lettre où elle disait tout, voulant venger Dieu. Puis elle l'avait déchirée [1 mot illisible priant ?] pour le bonheur de son frère ; et enfin elle avait pris un moyen terme et

lui avait seulement envoyé ces quelques lignes : « Mon frère, je vous engage à faire attention à la conduite de votre femme et à vous confier à moi plutôt qu'à vous même du soin de diriger Émilie (et aussi Juliette). Ursule. » <112>

Le facteur avait apporté la lettre le matin, avec un grand nombre de plis de service, au moment où M. Fauvel était sur le point de partir pour son bureau. ~~Il range~~ M. Fauvel range soigneusement les dépêches officielles dans sa serviette, qu'il prit sous son bras, et il garda la lettre pour la décacheter en route. Ce fut une révélation ; jamais un pareil soupçon ne lui traversé l'esprit. Se sentant vieux, il ne pensait pas que d'autres pussent rester jeunes, et ayant une fille de 17 ans, il ne pouvait supposer que sa femme eût encore des besoins d'amour. Mais dès que son attention fut éveillée, il se rappela une foule de ~~faits~~ petits faits auxquels il n'avait pas pris garde et il sut tout de suite sur qui porter ses soupçons, bien qu'aucun nom ne fût prononcé dans la lettre.

Le premier sentiment fut plutôt de la surexcitation que de l'accablement ; il souffrait, moins par amour, que par crainte de voir le ridicule s'attacher à son nom ; avant tout il tenait à rester digne et respecté ; c'était ~~là l'origine de son décorum~~ pour cela qu'il gardait jusque chez lui le décorum officiel ; c'était pour cela qu'il avait tous les grands et les petits amours-propres. Aussi ce qui le préoccupait le plus en ce moment, c'était la peur d'être regardé ; tous les gens qu'il rencontrait, il les soupçonnait de savoir quelque chose, et quoique ne sachant pas manier une épée, il avait des envies de les provoquer tous. Heureusement toute cette tempête se passait en dedans et nul ne pouvait s'en apercevoir du dehors. Le dessous du menton tremblait seulement un peu dans le col droit et les jours frémissaient <113> légèrement.

Puis il se sentit impuissant, ridicule s'il se vengeait, ridicule s'il laissait faire et, la surexcitation tombant, il sentait sur le bord de ses yeux des larmes qu'il avait de la peine à retenir ; et, sans s'en douter, il était à la Direction, dans le grand corridor ~~blanc~~ aux murs blancs avec des portes ~~vitrées~~ fenêtres en verre dépoli à droite et à gauche et des inscriptions en grosses lettres noires. En mettant la main sur le bouton de la porte du fond qui conduisait à son cabinet, il ~~s'aperçut~~ eut seulement comme un vague sentiment de ce qu'il venait faire là. Il traversa d'abord une première salle, au plancher mal balayé, haute de plafond, avec une toile d'araignée dans une encoignure, des cartons poudreux au fond. Près de la fenêtre sur une table en bois blanc couverte de taches d'encre travaillaient deux expéditionnaires au linge douteux.

Les deux expéditionnaires riaient et causaient haut ; quand M. Fauvel entra, ils se turent subitement et recommencèrent à écrire. Cela arrivait tous les jours ; mais cette fois, le directeur s'imagina qu'ils parlaient de son aventure et qu'ils ~~avaient cessé si vite~~ s'étaient hâtés de cesser leur conversation ~~que~~ dans la crainte qu'il n'entendît quelque chose. Entre nous, je crois bien que c'était de cela qu'ils causaient ; car ce jour-là quand on causait à X, c'était de cela. M. Fauvel sentait que ses deux commis le regardaient ~~sans~~ tout en ~~semb~~ paraissant très attentifs à leur besogne ; aussi il hâta le pas, tout gêné, pour traverser la salle ce qui ne lui arrivait jamais.

Et il entra dans son bureau, une chambre au parquet ciré, aux meubles verts <114> avec deux tables, une pour lui, une pour son secrétaire et un paravent vert du côté de la porte pour empêcher le vent d'entrer. Le secrétaire n'était autre que le petit surnuméraire. Naturellement il avait été un des premiers informés et il reçut son chef d'un air funèbre ~~qui agaça M. Fauvel~~ ; cet abord agaça M. Fauvel, comme l'aurait d'ailleurs agacé un abord souriant.

Le Directeur s'assit, retira les plis de service de sa serviette, et il les décacheta successivement, faisant semblant d'y jeter un coup d'œil avant de passer à son secrétaire. Celui-ci ne tarda pas à s'apercevoir que M. Fauvel n'était pas comme à l'ordinaire et il se demanda aussitôt s'il n'était pas informé. Il brûlait de le savoir, car si son directeur était au courant de sa mésaventure, il y aurait du grabuge à X avant peu de temps. Mais il ~~ne trouva~~ avait beau chercher un moyen détourné de s'en assurer, il n'en trouvait pas ; en attendant il causait à son chef de choses diverses, l'importunant de son babillage ; car il espérait que c'était le meilleur chemin pour découvrir quelque chose. Il ne découvrit rien cependant ; M. Fauvel ne lui faisait

aucune réponse ; il ~~lui dit~~ finit seulement par lui dire, d'un ton brusque ; Laissez-moi donc, vous me troublez, vous voyez bien que vous m'empêchez de finir cette lettre. Et défait, il eût été bien embarrassé pour la finir ; il avait écrit quelques mots, puis son esprit était allé ailleurs ; et il était resté la plume à la main et rêvant.

Il avait cependant retrouvé un peu plus de calme, se disant que rien n'était prouvé, qu'Ursule était naturellement soupçonneuse ; qu'en fait une pareille pensée était ridicule. Mais sans doute, un bruit avait couru <115> dans la ville, et c'était déjà trop. Il commençait à soupçonner un peu le petit surnuméraire de savoir quelque chose, et il le regardait d'un air méfiant, puis craignant de lui donner à penser, il voulait se remettre à écrire ; mais il n'y avait pas moyen, il ne pouvait pas même feindre d'écrire ; alors il prit un volume de droit administratif qu'il ouvrit à une page quelconque, pensant ainsi se donner une convenance convenable. Mais ~~son secré~~ la présence de son secrétaire lui était toujours pénible ; il aurait voulu pouvoir s'abandonner un peu ; alors il lui donna ~~quelque explication~~ un ordre pour l'éloigner, lui disant d'aller porter une minute à copier aux deux expéditionnaires de la salle voisine, et de leur donner des explications qui devaient le retenir auprès d'eux pendant quelques minutes.

Mais quand la porte s'ouvrit, il entendit ses deux commis qui riaient et furieux, il ferma l'ouvrage de droit administratif et se leva. Quand le petit surnuméraire fut rentré, M. Fauvel prit son chapeau et partit, à la grande stupéfaction de ses employés qui ne l'avaient jamais vu quitter son bureau d'aussi bonne heure.

Ses tempes battaient ; il pensait : Je ne puis plus, je ne puis plus ; et il sortit, se sentant tourner comme un homme ivre et espérant que l'air lui ferait du bien, d'abord il ne se trouva pas mieux ; mais il se hâta de sortir de la ville, allant sur une grande route chaude et poussiéreuse, avec des peupliers et des bancs en pierre de distance en distance. Il n'y avait personne pour le moment de ce côté ; car la chaleur était très grande. Alors il marcha plus vite, pensant secouer sa <116> fièvre. Mais il avait encore chaud au cerveau, pendant que des idées bizarres et incohérentes traversaient son esprit et qu'une voix monotone et fade lui répétait : je ne puis plus, je ne puis plus ; il ne savait plus ce que cela voulait dire, mais il entendait toujours ces paroles sur un rythme de litanies. À la fin, l'air le calma un peu, et s'abandonnant, il tomba sur un des bancs de pierre et pleura. Puis, craignant d'être vu, il se releva brusquement ; mais ses larmes lui avaient fait du bien en lui rendant du calme, et il pensa tout à coup qu'il lui était bien facile de savoir si ses soupçons étaient fondés.

Quelquefois, dans la douleur, l'idée ~~qu'on~~ que nous avons quelque chose à faire nous secoue et nous fait du bien, en nous tirant malgré nous de l'abattement. Quand M. Fauvel rentra chez lui, c'était l'heure du déjeuner ; il n'y avait plus pensé ; il fallut donc se mettre à table et il pensa pour un moment que le repas ne se terminerai jamais, d'autant plus ~~qu'Émilie et~~ que Juliette, ne se doutant de rien, était d'une gaîté qui le rendait furieux. Cependant, le déjeuner terminé, il n'était pas seul, et il se promenait dans le salon, sans rien dire, les bras ballants, laissant passer l'heure du bureau ce qui étonnait beaucoup sa femme et sa fille. Enfin M. et M^{me} Cidoux vinrent prendre Juliette pour l'emmener faire une promenade en voiture et Émilie sortit pour faire quelques visites.

Alors il se dirigea tout doucement, faisant effort pour ne pas courir vers la chambre de sa femme. La clef était sur le secrétaire ; et alors, regardant derrière lui, pour voir si on ne l'espionnait point, il s'assit <117> devant le secrétaire.

C'était fini, il avait des preuves et il s'abattit sur ~~le~~ l'élégant petit bureau en laque, la tête cachée dans ses bras, et il sanglota ; il n'avait plus peur d'être vu, mais cela ne dura qu'un instant ; il se releva brusquement et, par habitude probablement il se dirigea vers son bureau. En route, il était surpris chaque fois que le coup de chapeau d'un ami le tirait de ses pensées ; car il couvoyait les passants sans les voir.

Quand il entra dans la première salle, il trouva les deux expéditionnaires qui ne se gênant plus cette fois parce qu'ils n'avaient cessé de l'attendre, étaient debout au milieu de la chambre, gesticulant, causant et riant. M. Fauvel surprit quelques paroles et même un geste trivial ; mais il traversa la pièce sans faire semblant d'avoir rien vu et il entra dans son cabinet. Heureusement le petit surnuméraire n'y était pas, ayant profité de l'absence inaccoutumée de son chef pour prendre la clef des champs. Aussi M. Fauvel crut un instant qu'il allait être bien tranquille et bien seul dans son bureau. Mais il ne pouvait être bien nulle part et au bout de quelques minutes, il se leva pensant : je ne puis plus, je ne puis plus.

Non il ne pouvait plus, il n'avait plus même la force de résister aux pensées de suicide qui l'obsédaient ; il erra un instant, puis il rentra, écrivit à Ursule pour lui confier sa fille, puis il se tua d'un coup de pistolet. Quand Émilie rentra, toute inquiète de l'accueil très froid qu'elle avait rencontré partout, elle tomba au milieu d'un grand tumulte et un domestique lui apprit d'un mot la fatale nouvelle. <118>

XVI

~~La voiture dans une petite vallée avec un étroit ruban de route~~ C'était dans ~~une petite vallée~~ une vallée assez étroite, avec une ~~belle~~ petite rivière toute calme, où le ciel reflétait son bleu foncé sans rien perdre de son éclat, tant la surface était unie et sans ride, et puis de chaque côté c'étaient des prairies d'un beau vert, les têtes violettes des colchiques dépassant le gazon ; un étroit ruban de route, coupant les prés par une ligne blanche sur la rive droite, des saules de distance en distance ~~au bord~~ presque dans l'eau, et, bordant la vallée, deux collines boisées de 30 ou 40 mètres de hauteur, mais à pente raide. La vallée serpentait, de sorte que les masses sombres des arbres forestiers semblaient l'enfermer de toutes parts.

La voiture roulait sur la route, Juliette dans le fond avec Madame Cidoux, M. Cidoux sur la banquette de devant ; l'air fouettant le visage dans la course rapide de la calèche, empêchait de sentir la chaleur accablante de ce jour d'été. D'ailleurs il venait du bois un peu d'ombre, dessinant sur la blanc de la route, en les estompant légèrement, les contours accidentés des masses de feuillage ; et puis la rivière envoyait dans l'air d'humides vapeurs bonnes à respirer ~~et~~ pendant que les arbres forestiers remplissaient l'atmosphère d'odeurs fraîches et vivifiantes.

C'était l'heure où M. Fauvel rentrait chez lui pour se tuer. Juliette pensait, renversée dans le fond de la voiture, la tête en arrière, les yeux fixés et à demi fermés. Ou plutôt non, elle ne pensait pas, car <119> la pensée suppose un effort, si léger qu'il soit, et un lien logique entre les idées ; elle se laissait aller à son bonheur ; elle avait tant souffert autrefois quand elle croyait que Gaston ne l'aimait pas ; d'abord ces ~~longues~~ nombreuses visites, où il était pourtant si réservé, lui avaient donné quelque espoir ; et puis après, plus rien, pendant quatre mois il ne vint plus ; au commencement elle l'attendait tous les vendredis, puis à la fin elle avait renoncé à cette espérance ; et quand elle avait appris qu'on l'invitait au grand dîner, quelle joie d'abord, et puis que de craintes ! elle avait peur que cette entrevue ne lui permit plus de douter qu'elle n'était pas aimée. Mais elle avait été bien vite détrompée, le soir du dîner d'abord ; elle avait craint un instant ; car il n'avait pas regardé une seule fois de son côté pendant le repas, ~~ce qu'elle~~ elle l'avait bien vu, sans en avoir l'air. Mais pendant qu'on prenait le café, et le surlendemain, dans la forêt ! Non, elle ne pouvait plus rien redouter maintenant, elle était sûre d'être heureuse.

~~Dans~~ Les chagrins d'amour ont ceci de particulier que nous aimons à nous les rappeler dans les jours heureux ; il nous semble même que ce souvenir est une partie essentielle de notre bonheur, et Juliette, doucement bercée par le mouvement de la voiture, enivrée par les fortes odeurs des bois, se plaisait à penser à ses souffrances passées.

À cinq heures, elle rentra, joyeuse, un peu abattue par le grand air et sentant dans tous ses membres, une de ces fatigues délicieuses qui appellent une heure de rêverie dans un fauteuil. Un domestique effaré lui ouvrit, elle entendit dans la maison des bruits de pas inaccoutumés ; tout semblait <120> en remue ménage et avant qu'on lui eût rien appris, elle sentait déjà quelque chose. On lui dit le fait brusquement ; elle sentit son visage et ses membres se glacer et s'enfiévrer tour à tour ; puis elle tomba sur une chaise, dans l'antichambre et pleura – Madame est là dans le salon, avec M^{lle} Ursule – Et se levant tout à coup, elle se précipita ~~dans le sei~~ pour voir sa mère. Elle courait pour se jeter dans ses bras ; mais elle la vit debout, un mouchoir à la main, l'air exalté, causant haut avec la tante Ursule ; quand elle entendit la porte s'ouvrir, ~~elle~~ Émilie se retourna et alors elle jeta sur sa fille un tel regard de surprise douloureuse, que la pauvre Juliette, ne sachant plus si elle ferait plaisir à sa mère en l'embrassant, ralentit le pas et, arrivant tout doucement près d'elle, n'en reçut qu'un froid baiser, auquel elle ne comprenait rien.

Elle ne savait pas que pour Émilie, la vue de sa fille était un remord de plus, ~~qu'elle~~ car s'imaginant qu'elle allait tout savoir, la mère craignant d'avoir à rougir devant sa fille et de s'entendre reprocher ce que la pauvre petite allait souffrir.

Et les trois femmes s'assirent chacune dans un fauteuil, dans un coin du salon, sans rien dire ; M^{me} Fauvel et Ursule n'osait continuer leur conversation à cause de la jeune fille. Mais de temps en temps la tante regardait Émilie d'un air sévère, et ce regard n'échappait pas à Juliette qui n'y comprenait rien ; pourquoi la tante Ursule semblait-elle respecter si peu la douleur de M^{me} Fauvel.

Et on restait là, dans ce grand salon, les ~~meubles~~ vieux fauteuils empire ~~à la débandade~~ et les jolis <121> petits meubles de fantaisie dispersés dans une débandade générale, et sur tout cela régnait un silence qui semblait à la jeune fille mystérieux et effrayant, qu'elle n'osait rompre et où elle croyait trouver autre chose que de la douleur ordinaire.

Bientôt quelques phrases, entrecoupées par de longues pauses, lui apprirent que son père n'était pas mort d'une attaque d'apoplexie comme elle l'avait cru d'abord, et alors l'angoisse du vague, la terreur de l'inconnu la saisissaient, jusqu'à ce qu'elle ne pût plus douter que M. Fauvel ne se fut suicidé ; ~~et alors~~ puis elle pleurait plus fort que jamais, elle avait peur sans savoir de quoi. Et, au milieu de ses tristes réflexions, ~~le souvenir~~ les heureuses pensées qui l'avaient bercée il y avait une heure à peine, lui revenait à l'esprit ; elle les revoyait toutes, mais entourées d'une sorte de voile mélancolique, comme ces paysages qu'on a quittés tout ensoleillées et qu'on retrouve dans une brume grisâtre. ~~Mais~~ Elle ~~les~~ repoussait ce souvenir pourtant, se reprochant d'avoir été heureuse.

Mais la tante Ursule ne pouvait se contenir plus longtemps – C'est grâce à vous ~~pourtant~~ cependant qu'un pareil crime est venu souiller notre famille – Grâce à vous, pensa Juliette, que veut dire ma tante ; maman qui était si bonne, si pleine d'attentions pour mon pauvre père ; mais ~~cependant~~ tout en pensant cela elle n [respirait] plus, sentant que tout était vague et obscur autour d'elle et s'attendait à tout moment à quelque révélation grave. Cependant Émilie s'était levée [toute animée], l'œil en feu ; elle avait fait quelques pas vers le fauteuil d'Ursule ; - Parler ainsi, c'est blasphémer, dit elle, ce n'est pas aujourd'hui que vous devriez qualifier de crime cette mort dont vous ignorez les <122> causes. Savez-vous, pour juger cet homme, ce qui s'est passé dans son âme au dernier moment – Je ne le sais que trop, ce qui s'y est passé ; ah par exemple, quelle impudence ; vous parlez de cela comme si vous n'y étiez pour rien, c'est incroyable, ma parole d'honneur ; vous, vous discutez la chose comme si... - Mais elle n'acheva pas, Émilie était tombée dans un fauteuil en sanglotant et en criant ; Non, pas devant cette enfant.

~~Mais~~ Alors sa mère était donc coupable de quelque chose, mais de quoi ! Non, cette pensée était absurde ; elle devait être rejetée et pourtant, ces larmes subites, ces paroles qu'elle venait de prononcer, n'était-ce pas une sorte d'aveu ?

Cependant les deux femmes s'étaient rapprochées pour parler bas ; elles semblaient un peu plus calmes ; Émilie pleurait beaucoup, mais elle paraissait écouter sans se défendre, se rendant aux bons conseils de la tante. Quelques mots vagues, incompréhensibles, inquiétants, arrivaient seuls à l'oreille de Juliette.

- Enfin, il va quitter X, il ne pourra rester à la sous-préfecture – Il s'agissait sans doute de Gaston et, malgré elle, M^{lle} Fauvel écoutait avec plus d'attention mais ~~à ce moment~~ à un instant elle n'entendit plus rien, la tante Ursule ayant baissé la voix. – Vous pensez alors qu'il va partir, disait Émilie, ~~d'un ton~~ triste et presque suppliante – Ah, vous l'aimez encore. » L'aimer ! Ah Juliette ne comprenait plus du tout, ou plutôt ce qu'elle comprenait lui semblait si vague, si menaçant qu'elle tremblait de tous ses membres, et il lui venait des pensées qui lui semblaient folles et auxquelles elle ne pouvait se soustraire, des <123> pensées qu'elle rejetait comme absurdes et dénuées de sens, comme des rêves d'une imagination malade et qui pourtant l'obsédaient toujours. Sa mère avait été, par une faute d'une nature inconnue, la cause de la mort de M. Fauvel et en même temps elle aimait Gaston ; mais non c'était [impossible ?]. Comment pouvait-elle aimer Gaston qui était beaucoup plus jeune qu'elle.

Juliette aurait voulu courir à sa mère pour l'embrasser ; mais l'abord de tout à l'heure et le visage de la tante Ursule la glaçaient. Alors elle avait voulu s'en aller ; mais elle sentait qu'une scène terrible éclaterait après son départ ; et elle restait sans oser bouger, sanglotant ~~dans~~ sur sa petite chaise. Elle n'entendait que quelques bribes de la conversation car les deux femmes croyaient bien parler bas ; mais qui peut parler assez bas pour n'être pas entendu d'une petite fille. Juliette saisit quelques mots et bientôt elle ne put plus douter. Douter de quoi ? elle ne le savait ~~rien encore~~ pas au juste mais elle sentait au moins qu'elle ne pourrait plus être heureuse auprès de sa mère, ni sa mère auprès d'elle. Et en même temps, dans tout ce

vague, il lui venait des pensées étranges ; elle se demandait si elle n'avait pas été coupable de quelque chose envers M^{me}, elle aussi. Mais elle avait beau chercher, elle ne trouvait rien.

Elle se rendait bien compte pourtant que tout cela touchait à ce grand mystère qui intéresse toutes les jeunes filles et cette pensée même l'effrayait, l'empêchait de chercher à comprendre. Et en même temps, elle sentait tout à coup un grand chagrin qui aurait suffi à l'accabler deux heures auparavant et qu'elle avait à peine senti <124> tout d'abord. Gaston allait partir ; ~~peut-être~~ sans doute elle ne le reverrait ~~elle~~ jamais, plus jamais. Après tout, cela valait peut-être mieux ; car que [serait-elle ?], aurait-elle pu encore l'aimer sans crime ; ~~dans l'incertitude où elle était, elle~~. Et puis, elle pensait ~~que~~ tout à coup que c'était grâce à sa mère sa mère que, elle ne savait comment, ~~forçait~~ M. de la Blanquette ~~était s'éloignait~~ était obligé de s'éloigner, et qu'était ruiné d'un seul coup un bonheur qu'elle croyait si solide. ~~Et~~ Alors elle accusait M^{me} Fauvel, ne pouvant écarter cette pensée qu'elle se reprochait comme un crime.

Les deux femmes s'étaient tues et le silence avait recommencé, morne et ~~pénible~~ écrasant. Juliette avait la tête si endolorie qu'elle s'aperçut à peine que M^{me} Cidoux entrait, pleurait très fort, consolait Émilie en la couvrant de caresses et répétant toujours : M. Cidoux voulait venir, c'est moi qui l'en ai empêché ; il est si bon, si sensible ; une pareille émotion lui aurait été trop pénible. <125>

XVII

On avait en vain cherché à cacher le suicide de M. Fauvel ; cela avait été bientôt un bruit public et le curé, par crainte du scandale, avait refusé de faire l'enterrement à l'église. Il était sept heures du matin, car on se cachait, craignant une foule malveillante. M^{me} Fauvel et Juliette, toutes deux très souffrantes depuis l'événement, avaient renoncé à suivre le convoi et s'étaient décidées à rester à la maison. Aussi derrière le cercueil il n'y avait que M^{me} Cidoux et son mari ~~qui était tellement bon qu'il n'avait pas~~ ; M. Cidoux n'avait pas hésité à venir, bien que très péniblement ému, surtout en apprenant que la tante Ursule refusait d'assister à un enfouissement.

Il avait plu dans la nuit, la terre était trempée, le ciel roulait encore des nuages noirs, on respirait de l'air humide, et M. Cidoux avançait lentement derrière le char, évitant les flaques d'eau, un peu gêné de se sentir si isolé. Quelques personnes que la curiosité rendait matineuses croisaient le convoi, et, ~~le chapeau~~ la casquette levée ~~pour~~ à quelques centimètres au-dessus de la tête, se regardaient en ricanant. Un jeune séminariste que l'on rencontrait s'arrêta comme s'il hésitait à se découvrir devant une cérémonie impie, puis il souleva son chapeau et passa très vite, pour voir moins longtemps. À la porte du cimetière, des femmes en cheveux attendaient, se penchant pour voir le char qui arrivait et quand il tourna pour franchir la grille, elles se rangèrent, celles du devant, sérieuses, celles du second rang causant entre elles à voix basse. <126>

On allait tout en haut du cimetière, qui couvrait tout le flanc d'une petite colline ; c'était dans ~~le~~ un coin ~~de~~ désert et réprouvé où les prêtres exilaient les suicidés. Le reste de l'enclos était caché par quelques bouquets d'arbres, informes, de l'herbe sale poussant dans une terre pierreuse des croix en bois plantées de travers, un seul monument en pierre blanche rongé par la mousse qui y dessinait des arabesques bizarres, et puis au fond le mur ~~blanc~~ tranchant en blanc sur le ciel noir. Il y avait dans le milieu un trou préparé pour le nouveau venu, avec un tas de terre noircie par la pluie.

M. Cidoux revint tout triste chez M^{me} Fauvel et bientôt, au milieu de l'affliction de ces femmes, il fut plus triste encore, entouré d'un silence morne, où sa voix, s'il essayait de parler, lui semblait résonner faux. M^{me} Cidoux le regardait avec inquiétude craignant que tant d'émotion ne lui fit mal ; heureusement ~~après~~ au bout de trois heures on se mit à table ; au commencement, M. Cidoux resta morne car il était entouré d'une atmosphère triste qui lui pesait, puis on servit des vins fins et le bonhomme oublia, parla d'autre chose, s'animant un peu et ~~ne s'apercevant pas~~ sans s'apercevoir qu'on ne lui répondait pas. <127>

XVIII

Il y avait huit jours que M. Fauvel était mort, Émilie avait peur de sa fille, sentant que celle-ci était en défiance : tous les jours c'étaient des crises de pleurs dans lesquelles Juliette refusait les consolations de sa mère, et celle-ci toute honteuse, n'osait plus les offrir, ~~ne sachant~~ car elle se sentait coupable. ~~Et puis la nuit, elle se sentait isolée.~~ Le monde la repoussait, personne ne lui avait envoyé de cartes à l'occasion de la mort de son mari ; elle n'osait plus sortir de chez elle et là, le plus souvent, elle était seule, évitant Juliette qui l'évitait de même. Elle restait des heures entières dans un fauteuil, pensant et s'ennuyant ; elle avait des remords qu'elle cherchait à secouer, voulant apprendre à mépriser le monde qui l'entourait ; mais elle ne pouvait y parvenir et elle se sentait son âme vide et se voyait isolée et sans but. Parfois elle songeait à ~~un~~ ~~nouvel~~ ~~adultère~~ de nouvelles amours ; mais elle repoussait cette idée avec horreur, trouvant sans doute que c'était trop tôt ; ~~et~~ d'ailleurs Gaston était parti pour Paris, demandant son changement qu'il était sûr d'obtenir et il était probable qu'il ne reviendrait que pour faire ses malles. Quelquefois elle songeait à se consacrer entièrement à sa fille, mais elle était toujours repoussée, et frivole, elle ne pouvait tenir une résolution sérieuse. Souvent aussi elle se décidait à se séparer de Juliette et elle écrivait des lettres à Ursule, lui confiant la jeune fille, lui disant qu'elle avait renoncé à la diriger parce qu'elle n'en était plus digne et que d'ailleurs elle sentait que sa présence était désagréable. Puis elle déchirait les lettres sans les envoyer. <128>

Un jour, elle s'avisait d'aller demander des consolations à la religion. C'était singulier qu'une pareille idée ne lui fût pas venue plus tôt ; vraiment elle ne comprenait pas du tout pourquoi. Jusque là si elle avait pratiqué régulièrement, c'était simplement parce que c'était la mode. Pour elle, le christianisme, c'était la tante Ursule, et elle ne l'aimait pas ; elle rendait quelquefois aux églises une visite de politesse, mais elle n'y ressentait ~~aucune~~ pas ces longues extases qu'y vont chercher les fervents.

Ce jour là, elle courut au confessionnal où un vieux prêtre qu'elle connaissait ne manquerait pas de lui donner les conseils et les consolations dont elle avait besoin. L'église de X était petite, du XIII^{ème} siècle, mais maladroitement restaurée. Émilie s'agenouilla dans une petite chapelle, sur un prie-Dieu en vieille paille ; et là, elle mit la tête dans ses mains, pour se recueillir, bien décidée, non à se repentir, mais à être consolée ; puis elle releva les yeux, oppressée, haletante, émue, ayant presque envie de sortir, mais n'osant pas. Derrière elle, quelques dévots étaient à genoux, attendant comme elle et faisant semblant de marmotter des prières. Mais Émilie sentait que ces femmes négligeraient leur examen de conscience pour ne s'occuper que du sien et cela le gênait.

La chapelle était sombre à cause de la couleur foncée des vitraux et d'une haute mesure qui masquait l'église de ce côté. Quatre ou cinq cierges allumés dans un coin, jetaient seulement une lueur jaunâtre sur deux statues émaciées placées sur l'autel de la chapelle et <129> en heurtaient violemment les contours, et en même temps cette lumière jaune éclairait vivement deux des pans de la voûte d'arête, les deux autres pans tranchant en noir, plus loin dans les bas côtés ; le soleil entraînait, projetant les teintes des vitraux sur les dalles. Au fond de la chapelle, de mauvaises peintures, quelques dorures défraîchies se voyaient mal, toutes noyées dans l'ombre ; sur le bois du confessionnal, il y avait des affiches blanches avec de grosses lettres noires ; Fête de S^t Joseph, Délibération du Conseil de Fabrique.

Émilie ne songeait plus à se recueillir, elle ne l'avait pas pu ; mais elle était impatiente, croyant trouver auprès du prêtre ce que la prière n'avait pu lui donner ; une vieille s'éternisait au tribunal de la pénitence, pendant que des voix monotones dans le fond, dans la sacristie, récitaient le catéchisme en faisant chanter la fin des phrases, ce qui agaçait M^{me} Fauvel.

Enfin son tour vint, elle s'approcha, mais tout de suite, au son de la voix elle reconnut que ce n'était pas le vieux prêtre qu'elle connaissait et qu'elle aimait. C'était une voix jeune, vibrante, qui cherchait à

[comprendre] des éclats un peu profanes et qui y parvenait mal, arrivant parfois seulement à devenir doucereuse. Émilie tressaillit, se troubla d'une voix émue les premières prières.

C'était un jeune vicaire qui venait d'arriver du séminaire, et à la vue de cette femme en longs vêtements de deuil qu'il devinait belle et dont il ne pouvait voir cette taille, cette poitrine vaguement dessinée sous les plis <130> du châle, sans penser à certains rêves qu'il faisait autrefois au collège et dont il rougissait le lendemain ; il était donc là, cet amour charnel dont on lui avait parlé autrefois, dans ses cours, pour lui apprendre à le maudire et à le condamner. Et en entendant la voix toute troublée d'Émilie, il se troublait à son tour et sentait une crainte vague de n'être pas à la hauteur de sa mission.

Alors, il lui parla d'une voix douce, presque tendre, l'appelant mon enfant, ~~et elle charmée~~ lui donnant quelques conseils généraux, lui posant des questions sur des péchés insignifiants, et elle, charmée de cette douceur paternelle, s'abandonnant sur le prie Dieu, écoutant ce jeune homme encore en âge d'amour. Elle pleurait, de sorte que le vicaire, comprenne qu'elle avait quelque chose de plus grave à dire. Elle était maintenant assez enhardie pour le faire.

Au premier aveu grave, le jeune homme se dressa ; ainsi toutes ces choses dont il n'avait entendu parler qu'au séminaire par ses professeurs de morale, ou bien dans les dîners de presbytère, où des curés de la vieille école s'oubliaient parfois après boire, il les voyait maintenant, il les touchait et il en avait peur. Il ne savait comment aborder la question, craignant d'être trop doux ou trop sévère, ne se sentant pas calme. Il parla pourtant, comptant que Dieu l'inspirerait, et, comme il craignait déjà d'avoir à se reprocher un peu de complaisance, il fut terrible.

D'abord éloquent, il la vit s'anéantir et alors il se sentit ému, il fut <131> obligé de faire un effort pour continuer et il dut se rejeter sur des lieux communs et, s'en apercevant bientôt, il comprit que son âme n'était pas dans ce qu'il disait, il comprit pourquoi, et il s'arrêta, murmurant en lui-même : Mon Dieu, n'abandonnez pas votre serviteur.

Émilie avait d'abord ~~ressenti quelque~~ éprouvé un âpre plaisir à se sentir châtiée par cette voix jeune qui venait de la caresser, et elle s'abandonnait, s'affaissant en avant sur le prie-Dieu, ne songeant pas au repentir, charmée, comme toutes les femmes, de trembler devant un homme et quand il s'arrêta, elle se redressa, haletante, désirant qu'il continuât ; ~~et~~ elle leva les yeux sur lui et alors elle vit qu'il la regardait puis qu'il détournait ses regards comme s'il avait honte de ce qu'il venait de faire.

Le sang monta au visage de la jeune femme et quand le prêtre reprit son discours, elle ne l'écouta plus, toute préoccupée d'être regardée encore ici, baissant les yeux et désirant les lever, palpitante. Ce qu'elle entendait n'était que de la phraséologie de séminaire, ce n'étaient pas là les consolations qu'elle était venue chercher et qu'elle ne pouvait trouver, car elle n'osait plus maintenant s'ouvrir tout entière. Aussi quand le prêtre s'apprêta à lui donner l'absolution, elle l'arrêta : Non, mon père, je reviendrai, je sens que je n'en suis pas digne. Et lui ne la retint pas, craignant peut-être ainsi de n'être pas digne de la donner. Émilie, bouillonnante, la tête en feu, sortit de la chapelle sans seulement remarquer les regards curieux que lui lançaient les dévotes. <132>

XIX

Ainsi le monde, Dieu, sa fille tout l'abandonnait. Elle en avait assez après tout ; elle allait quitter X, où elle laisserait Juliette aux soins de M^{me} Cidoux ; car décidément la tante Ursule n'était pas ce qui lui convenait. - Il y a un monsieur, au salon, qui attend Madame ; - Qui est-ce ; Ah je ne sais pas, il n'a pas dit son nom ; il est déjà venu souvent – C'est singulier, comment l'avez-vous fait entrer, ne lui avez-vous pas dit que n'étais pas là – Pardon, Madame, mais il a voulu attendre Madame, et... - Tiens, il est assez inconvenant ce monsieur. Au fond Émilie n'était pas fâchée de recevoir quelqu'un, c'était la première visite qui franchissait le seuil de la porte depuis son malheur.

Cette visite, vous l'avez deviné, c'était le petit surnuméraire, mais un petit surnuméraire comme on en voit bien peu ; ce jour là il avait un pantalon à grands carreaux, à pieds d'éléphants, qu'il voulait lancer, une jaquette bleue et un gilet jaune serin avec une montre à grandes breloques. C'est que notre ami venait de faire un héritage, oh mais un héritage considérable qui lui avait complètement tourné la tête. D'abord il supposait que désormais rien ne pouvait plus lui résister, qu'il allait donner partout la mode et séduire toutes les femmes. Ensuite il pensait que, quand on fait un héritage, c'est pour le manger. Mais voilà, comment manger son héritage à X. Pas [mèche ?]. Et d'ailleurs, épater ses compatriotes c'était maintenant bien au dessous de lui. <133>

Autrefois il ne pensait qu'à Juliette et ne s'était peut-être jamais aperçu qu'Émilie était belle, mais maintenant il lui semblait que la dernière aventure avait fait de M^{me} Fauvel une femme chique, une femme à la mode, une femme qui vous pose un homme. Et il était venu, sûr du succès (elle avait bien succombé devant le sous-préfet !) et se disant que ses amis allaient lui porter envie en le voyant claquer l'argent de son grand oncle d'une aussi galante façon.

Quand elle entra, il prit le taureau par les cornes, disant toutes sortes de billevesées qu'il croyaient usitées en pareilles circonstances. Il courait cent fois à sa perte, et en tout autre moment, Émilie aurait bien ri. Mais ce jour-là elle triompha ; après tout, c'était bien là ce qu'il lui fallait. Elle se fit prier pourtant pour la forme ; mais le jeune homme eut des accents suppliants d'un comique achevé, et elle céda.

« Oui, mais pas ici, pas X, il faut partir. » - « Comment donc, mais partons. »

Il était enchanté, comme cela tout le monde saurait la chose et personne ne pourrait plus douter. – « Tout de suite, mais avant tout il faut que j'écrive une lettre. » Et elle écrivit à M^{me} Cidoux quatre longues pages, ~~disant~~ lui recommandant sa fille ; disant combien elle l'avait aimée, que c'était pour cela qu'elle partait parce qu'elle sentait qu'après leurs malheurs, sa présence était insupportable à Juliette, que tant qu'elle serait, elle la jeune fille ne se consolait pas de ces chagrins qu'il lui fallait oublier ; qu'elle espérait que cette pauvre enfant trouverait <134> auprès de sa tante le repos et le bonheur que sa mère n'avait pu lui donner.

Puis elle cacheta sa lettre, la remit à un domestique en lui disant de la porter chez son beau-frère dans deux heures, puis elle sortit sous prétexte d'aller faire quelques emplettes et elle ne revint plus.

Quelques heures après M^{me} Cidoux était là, pour emmener Juliette mais elle n'était pas encore partie que la tante Ursule arrivait à son tour, réclamant la jeune fille.

Mais, pardon, ma chère Ursule, la mère m'a confié...

Non, ma sœur non ; moi, j'ai une lettre du père ; ce qui vaut mieux ; il a mal fini, c'est vrai, mais pendant sa vie, il marchait droit au moins, et c'est la faute de cette femme si ; ... Mais la procuration d'Émilie, qu'est-ce que c'est que cela ; quelle valeur cela a-t-il ? Cette femme après tout n'est qu'une pas grand chose. Juliette pleurant n'écoutait pas. Après une lutte de quelques instants M^{me} Cidoux céda.

« Après tout, cela est peut-être mieux ainsi ; ce pauvre M. Cidoux, il est si bon ; la vue de cette enfant, en lui rappelant des malheurs auxquels il a pris tant de part, lui aurait été bien pénible ; car il n'est pas né pour avoir de la tristesse autour de lui. »

« Ah, vois-tu, dit la tante Ursule quand M^{me} Cidoux fut sortie ; il n'y tenait pas tant que cela à t'avoir ; ah je le connais bien, va moi, un hypocrite de bonhommie ; viens, mon enfant, viens avec moi. On voit bien à présent lequel de nous deux t'aimait le mieux. Ah je le lui dirai ! » <135>

Et Jean, ne trouvez-vous pas que nous l'oublions un ; eh bien Jean s'était promis de quitter le pays, de voyager et il s'était tenu promesse ; mais il s'était promis aussi de ne pas revenir à X avant d'être guéri de son amour, et voilà ce qu'il n'avait pas pu faire. Il était donc revenu chez lui, ne sachant rien de ce qui s'était passé, un soir, le soir même du départ d'Émilie.

Quand il se réveilla le lendemain matin, il faisait beau et il avait des rideaux propres à ses fenêtres. Qu'est-ce que cela me fait, direz-vous. Ah mais, c'est très important ; des rideaux blancs à la fenêtre le matin c'est vraiment la gaiété pour toute la journée ; du moins c'est comme cela pour moi et vous avez dû le remarquer aussi.

Dans tous les cas la vue du soleil et de la propreté ~~de son linge~~ de tout ce qui l'entourait mit Jean tout de suite en joie. Après tout, il était bien bête, d'avoir désespéré un instant ; c'est la méfiance de soi-même qui engendre toujours l'insuccès ; heureusement il était revenu et il espérait bien qu'il n'était pas trop tard. Et sur cette réflexion consolante il se retourna pour dormir encore ; mais il ne dormit pas longtemps ; au bout d'un quart d'heure il avait rouvert les yeux, regardant sa chambre ensoleillée où les mouches bourdonnaient en décrivant des lacets dans l'air, et écoutant des cloches qui carillonnaient sans que cela l'agaçât.

Bientôt on frappa à sa porte, c'était Flicotin, son ami, qu'une lettre avait prévenu et qui venait lui rendre visite à cette heure matinale. <136> Tout de suite ils parlèrent des dames de Fauvel, et en quelques mots Valence fut au courant des derniers événements.

Ça va bien, mes enfants, dit-il ; ~~allons~~ sautant en bas de son lit et gambadant presque ; allons, Flico, mon ami, passe moi mes brodequins, mes chausses et mon pourpoint, afin que je puisse me présenter dans le monde avec tous mes avantages.

Elle est à moi, moi seul au monde...

Ah ça qu'est-ce que je dis, donc, moi, je dis des bêtises ; mais voyons Flico, dis moi ce que tu penses ; allons, dévisse ta muselière ; ne crois-tu pas que mes affaires sont en bon train ; c'est le moment de se présenter que diable ; l'autre est parti, on ne le reverra plus ; et d'ailleurs je vois bien maintenant qu'il n'a jamais été question de rien. Voyons, est-ce que tu ne crois pas que ça ira.

Ah, ça ira, ça ira, ça ira.

Flicotin n'essaya pas de le retenir, c'était inutile ; dès qu'il fut une heure raisonnable, Valence était chez M. Cidoux, lui faisait tous ses aveux. Si M. Cidoux fut content ! Il l'embrassa, oh mais, il l'embrassa tout de bon. Mais après il réfléchit et il pensa qu'après tout ce n'était pas si commode que cela – Oui, mon cher ami, je ferai tout ce que je pourrai pour vous, mais, dans un pareil moment, vous comprenez, il n'y a guère moyen, il faut attendre, préparer le terrain ; mais vous pouvez compter sur moi, n'ayez pas peur ». Jean trouvait M. Cidoux un peu froid, un peu pusillanime ; mais il était si bon, si affectueux, le moyen de lui en vouloir [sic] le moyen même de ne pas se ranger à ses <137> conseils, ne fût ce que pour lui faire plaisir.

Valence se décida donc à attendre et, bien lui en prit, car, ce jour-là il aurait été repoussé avec pertes.

Cependant Juliette menait auprès d'Ursule une vie très retirée, à cause de son deuil d'abord, de l'austérité de la maison ensuite. Il fallait toute l'habileté de M. Cidoux, tout cette habileté qu'il savait mettre au service de causes comme celles qu'il avait juré de défendre, pour triompher de tant d'obstacles. Cependant, au bout de quatre mois, quand le deuil fut plus ancien, il parvint à rapprocher Jean de Juliette, modérant d'abord l'ardeur du jeune homme pour ménager les transitions, puis lui lâchant peu à peu la bride.

Ursule voyait Valence d'un fort mauvais œil ; devinant tout de suite ce qu'il voulait faire ; et elle ne pouvait une pareille idée parce que d'abord l'idée lui paraissait mauvais en lui-même ~~et qu'ensuite~~ ;

d'ailleurs elle n'était pas éloignée de penser que Juliette devait ~~s'en écarter~~ se garer plus que toute autre d'une passion ~~de sa mère~~ d'où était sortie la honte de sa famille ; elle ne faisait pas de distinction du tout, en morale, cette pauvre tante Ursule ! La tante ~~faisait sentir~~ disait tout cela à M^{lle} Fauvel, pensant pas que cela même devait lui donner l'idée de l'amour et elle lui faisait sentir le joug sans se douter que c'était lui suggérer la pensée de le secouer.

Au bout d'un an, la place était près de capituler. Vous devez trouver qu'on était allé bien vite, que Juliette avait oublié Gaston en bien peu de temps ; mais que voulez-vous, si cela vous étonne c'est parce que <138> vous avez vu en quelques minutes des changements qui ont mis seize mois à s'accomplir et les mois ont bien vite fait de transformer l'amour en indifférence et l'indifférence en oubli. Ces choses-là ne peuvent pas se raconter en détails, j'aime mieux dire la chose tout d'un coup.

Et puis M. Cidoux avait été si habile et la tante si maladroite. Et enfin après tout Jean était très bien, il avait tout ce qu'il faut pour séduire un jeune cœur et sa constance devait particulièrement toucher celle que tous abandonnaient. Aussi quand M. Cidoux se décida à tenter au nom de son allié l'assaut décisif, ce n'était pas du côté de la jeune fille qu'il craignait quelque ~~résistance~~ opposition. Ursule fit bien mine de résister mais elle n'avait aucune bonne raison à donner, il fallut qu'elle cédât.

C'était fini, victoire complète et le jour de la noce, M. Cidoux put dire avec malice : On voit bien maintenant lequel de nous deux l'aimait le mieux.

Caen, Mars 1880